This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CHANSONS

DE

P.-J. DE BÉRANGER,

PRÉCÉDÉES

D'UN ESSAI SUR SES POÉSIES PAR M. TISSOT.

PARIS.

CHEZ LES ÉDITEURS

PERROTIN, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 54,
CHAUSSÉE D'ANTIN.

GUILLAUMIN, RUE Nve-DES-PETITS CHAMPS, 61.

1830.

PRÉFACE.

(NOVEMBRE 1815.)

POURQUOI les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci, et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en 3 volumes in-8°, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je me creusais la tête, depuis un mois, pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons, je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelais mes amis à mon aide; et l'un d'eux, profond érudit, vint,

il y a quelques jours, m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les *flonflons*, les *fariradondé*, les *tourelouribo*, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilége de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta, d'un air empressé, un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

C'est de l'écriture de Collé, me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut! « J'ai confronté « ce fragment avec le manuscrit des Mé- « moires du premier de nos chansonniers, « et je vous en garantis l'authenticité. Vous « verrez, en le lisant, pourquoi il n'a pas « trouvé place dans ces Mémoires, qui ne

« contiennent pas toujours des choses aussi » raisonnables. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit tellement, que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis sur-le-champ le projet de me servir pour ma préface de ce legs que le hasard me procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé, pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incrédules. Ces précautions prises, je le transcris ici en toute sûreté de conscience.

CONVERSATION

ENTRE MON CENSEUR ET MOI.

(15 JANVIER 1768.)

Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au *moi* qui se trouve dans tout le dialogue.)

LE CENSEUR.

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmans.

COLLÉ.

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment les avez-vous traitées?

LE CENSEUR.

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait.

COLLÉ.

Connaîtriez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise?

LE CENSEUR.

J'ai eté, au contraire, forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ, *feuilletant son manuscrit.*

Quoi, monsieur ! vous exigez que je retranche... (Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur.)

LE CENSEUR.

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ.

Elles ont passé bien ailleurs.

LE CENSEUR.

Raison de plus.

COLLÉ.

Pardonnez; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSEUR.

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord, pourquoi, dans des vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances?

COLLÉ.

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui

n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter?

LE CENSEUR.

Mais, les ministres, monsieur, les ministres! Si, à Naples, l'on peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ.

Je le conçois : à Naples, saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR.

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ.

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR.

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre : les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

COLLÉ.

Je l'ai dit cent fois avant vous. Mais, con-

venez à votre tour qu'il en est quelques uns qui ne jouent pas du violon pour tout le monde. Plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée [1], et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux, fort souvent, il ne sentirait que le poids.

LE CENSEUR.

Je n'ai point oublié la jolie chanson du Port-Mahon. Monsieur Collé, ce n'est pas à vous qu'on reprochera l'*anglomanie*. Mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apôtre de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre?

COLLÉ.

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur! il n'y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire des épigrammes contre les capucins. Ne trouvez-vous pas même que la plupart

[1] Le grand Condé ouvrit la tranchée devant Lérida au son des violons et des hautbois.

de ceux qui attaquent ces idées, qui peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères.

LE CENSEUR.

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs; et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous feraient certaines *gaillardises* que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

COLLÉ.

C'est parce que je ne crains point qu'on examine mes mœurs, que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence [1].

LE CENSEUR

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

[1] Plusieurs de ces raisonnemens se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle, placée en tête du recueil complet des chansons de Collé, publié par M. Auger, censeur et membre de l'Académie française.

COLLÉ.

La Chasteté porte un bandeau.

LE CENSEUR.

Elle n'est pas sourde, et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut augmenter la corruption dont vous faites la satire.

COLLÉ.

Quoi ! comme l'a dit le bon La Fontaine,

Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ai pas fait mon livre fruit le faire !

LE CENSEUR.

L'autorité d'un grand homme est déplacée ici. Il ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

COLLÉ.

En avez-vous de les connaître ?

LE CENSEUR.

Je ne dis pas cela.

COLLÉ.

En êtes-vous moins censeur, et très censeur ?

LE CENSEUR.

Je vous en fais juge.

COLLÉ.

Eh bien ! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre à l'*index*. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre, on finira par croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgens, pardonnent des écarts à la gaîté, et permettent à l'innocence de sourire.

LE CENSEUR.

Hors de mon cabinet je pourrais trouver vos raisons bonnes; ici elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

COLLÉ.

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande sous le titre de *Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer.*

LE CENSEUR.

Je vous en retiens un exemplaire.

COLLÉ.

Vous mériteriez que je vous les dédiasse.

LE CENSEUR.

Vous pouvez les adresser mieux, vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ.

Que ne me protége-t-il contre les censeurs?

LE CENSEUR.

Et contre les feuilles périodiques.

COLLÉ.

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR.

Quelle est la première, s'il vous plaît?

COLLÉ.

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE CENSEUR.

Un moment. Je sais que, jour par jour, vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne

vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ.

Vous n'y serez point compromis.

LE CENSEUR.

Bien; mais un jour quelque écolier pourrait s'appuyer de vos argumens, et, à l'abri de votre nom, tenter de justifier...

Ici l'écriture, absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un auteur placé dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches. Mon ami l'érudit m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et, pour donner du poids au pronostic, m'a retiré sa dissertation sur les *flonflons*. Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérablement, et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de succès que

je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poëmes épiques, sans souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux

P. S. Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'at-

tention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.

SUR

LES POESIES DE BERANGER,

PAR P.-F. TISSOT.

Panard s'enivrait et s'endormait à table; mais le vin et le sommeil lui donnaient des inspirations; et, si on l'éveillait pour lui demander des couplets, il en produisait de charmans, comme un arbre, dont nous agitons les branches, laisse tomber les fruits mûrs qu'il porte dans la saison de sa fécondité. Bacchus et Comus servent aussi d'Apollon à un épicurien qui n'est pas sans ressemblance avec le La Fontaine de la chanson. Supprimez les bons repas à Désaugiers, vous supprimerez sa muse; le jour où les tonneaux de Champagne ou de Bourgogne seraient réduits pour elle à la lie, vous la verriez sortir de la maison de son hôte comme les amis et la courtisane infidèle dont parle Horace. Le vin ne fait pas ainsi le génie de Béranger; convive délicat, il s'humecte à petits coups [1], et ne trouve pas ses vers à force de rasades.

Quand Béranger chante sur le ton de Panard,

[1] On trouve dans ce Recueil une chanson qui a pour titre : *les Petits Coups*. C'est tout un Code de philosophie à la manière d'Horace.

vous ne voyez point en lui cet abandon de l'ivresse qui est une espèce de muse pour quelques hommes; mais sa franche gaîté éclate sous la direction cachée d'une raison qui ne sommeille jamais. Cette raison habite plus haut que celle de Panard; l'horizon des idées s'est beaucoup étendu devant elle; et ses tableaux tiennent de la grandeur des sujets dont ils nous représentent l'image. Ainsi, deux seuls couplets de la chanson intitulée *le Nouveau Diogène* suffisent pour nous apprendre que la Liberté est venue visiter la France; et qu'il existe un congrès de rois, qui, au lieu de se faire représenter par des ministres, ont voulu régler eux-mêmes les destinées de l'Europe. Puisque j'ai prononcé le nom de Diogène, je ne dois pas taire que j'ai cru voir en notre Béranger quelque chose de ce philosophe orgueilleux de sa pauvreté indépendante, et occupé pendant toute sa vie à regarder dans le cœur de l'homme. Aussi les plus fortes saillies de Béranger sont encore des peintures de mœurs. Dans ce nombre on peut compter *le Sénateur*, qui dérida le front de Napoléon lui-même, au temps de ses plus grands embarras.

Toutefois la gaîté de Béranger ressemble au comique de Molière, souvent très sérieux quand il nous fait rire de nous-mêmes et des autres; mais, comme le contemplateur, il a pensé au peuple et à tant de gens comme il faut, qui sont peuple aussi. *le Petit Homme gris*, *la Mère aveugle*, *le Voisin*, sont des farces qu'il donne après de bonnes comé-

dies. Le rigorisme y a repris des traits qui ne sont pas exempts de quelque licence; mais la cour de Louis XIV a permis à Molière bien des choses que notre pruderie de nouvelle date repousserait aujourd'hui, sans qu'on pût inférer justement de ces scrupules, que nos mœurs fussent préférables à celles de nos devanciers. Disons cependant à Béranger qu'il ne lui est presque plus permis de faire des couplets grivois ou des chansons de table, à moins qu'il ne les réserve pour chasser quelque maladie noire dont un ami se trouverait attaqué. Nous lui passerons encore quelques boutades, pourvu qu'elles soient des remèdes efficaces, comme la gaîté de ce Carlin de la comédie italienne qui guérissait du spleen.

Béranger laisserait encore un nom, même quand il ne serait que le rival des Panard et des Collé; mais il y a plus en lui qu'un membre de cet ancien caveau, si bien surnommé l'Académie du plaisir par M. Étienne. Béranger est un poëte choisi pour ressusciter l'ode grecque et rétablir l'antique accord du chant avec la langue des dieux. Il est venu rendre populaires, par le secours de la musique, des compositions qui auraient pu rester renfermées dans le cercle étroit des premières classes de la société. Sous ce rapport, Béranger a rendu un service à la littérature, à la poésie, à la raison, et beaucoup fait pour sa gloire. Les noms qui passent à la postérité par l'entremise d'un peuple ne meurent jamais.

En revenant aux exemples des anciens, Béranger ne porte aucune entrave; il a même poussé plus loin qu'eux la liberté de prendre tous les tons, soit pour éviter l'uniformité, soit pour mieux représenter la nature dans laquelle une scène du genre le plus élevé touche à une scène familière. C'est ainsi que vous lirez *l'Opinion* et *la Complainte de ces Demoiselles* auprès de l'ode intitulée : *Mon Ame*, qui ressemble à un hymne de Simonide. Ici la raison elle-même ordonne de pardonner des choses dont la pudeur s'alarme, parce que sans elles la littérature manquerait de l'une des plus utiles censures d'un grand scandale qui devait être puni par un poëte citoyen. Observons que le ton plaisant pouvait seul permettre les libertés dont le sujet avait besoin pour produire l'effet désiré. La leçon était sanglante, et cependant elle ne parut pas odieuse comme certains traits d'Aristophane, parce que la satire de Béranger ressemble à celle de La Fontaine : en effet, on sent de la bonhomie jusque dans ses plus grandes colères.

Au reste, si l'on pouvait en vouloir un moment à Béranger, on ne lui garderait pas long-temps rancune, en voyant combien les affections douces et tendres dominent dans ses compositions. Si j'ouvre Anacréon, je trouve un homme occupé de lui seul, qui ne pense qu'à sa coupe ou à sa maîtresse. Il y a toujours un ami en tiers dans les plaisirs de Béranger; l'amitié est sans cesse auprès de lui pour recevoir ces confidences de l'amour qui ont tant de

prix pour les cœurs sensibles. Qu'un ami de Bé ranger tombe dans le malheur, il obtiendra du poëte des tributs que la puissance et la richesse essaieraient en vain de payer au poids de l'or et des honneurs. « Je n'ai jamais flatté que l'infortune, » est la devise de Béranger : il ignore surtout comment on supprime l'éloge de Gallus.

Les élégantes compositions, les vers polis d'Horace, les brillantes descriptions de Properce, les tendres supplications de Tibulle, nous inspirent fort peu d'intérêt pour les femmes dont ils ont porté les chaînes; personne n'envie le sort des amans de Pyrrha, de Cinthie et de Néménis; mais *la Lisette* de Béranger, simple, tendre, sensible, et pourtant friponne, a un charme particulier; on croit au bonheur de son poëte. Et puis comme il lui parle d'amour! Tantôt c'est l'accent de Parny qui invite Éléonore à venir habiter les champs; tantôt c'est le ton de Voltaire dans l'épître des *Tu* et des *Vous*; ailleurs on dirait de Chaulieu devenu plus sensible, mêlant la gaîté d'un convive heureux à des souvenirs politiques, et baissant ensuite humblement la tête sous le joug présenté par sa maîtresse. Ce dernier trait rappelle la chanson qui a pour titre *la République*; chanson pleine de grace et d'originalité, qui contient, sous des formes légères, des allusions aux plus grands événemens du siècle.

Par une certaine habitude de mélancolie qui fait le charme de son talent, Béranger aime à devan-

cer le cours des ans et à jeter ses regards au delà des bornes de sa vie. Ce retour triste et doux, sur un passé qui est encore du présent, lui a inspiré *le bon Vieillard*, la plus pure peut-être de ses compositions. Les souvenirs, les sentimens, les espérances, les délicatesses du cœur, l'amour sacré de la patrie, font de cette ode une pièce achevée, dont il n'y a de modèle ni dans l'antiquité ni chez les modernes : on ne peut la lire sans répandre des larmes. A l'exemple de Tibulle, Parny a interrompu les transports d'une passion fortunée pour chanter sa mort; Béranger, non moins touchant, adresse en quelque sorte ses dernières volontés à sa maîtresse. Encore jeune et jolie, il en fait une bonne vieille qui pleure son ami. L'esprit adopte avec plaisir cette fiction attendrissante; mais comme l'intérêt s'élève et sort du cercle étroit des choses personnelles, quand le poëte termine ses adieux en reportant notre pensée sur les malheurs de la patrie et l'espérance de l'immortalité!

Béranger n'affecte pas tel ou tel état de l'ame pour complaire à son talent. Il cède à ses impressions, et ses ouvrages en portent l'empreinte. Triste aujourd'hui, il fait une ode élégiaque, comme celle d'Horace sur la mort de Quintilius; demain le ciel sourit, son imagination prend les riantes couleurs de l'horizon et enfante des rêves de bonheur. Alors il invente, il compose, il écrit à la manière des Grecs sans penser à imiter personne. Que sont *les Souhaits* tant vantés d'Ana-

créon auprès de la chanson du *Petit Oiseau* où le sourire est toujours près des larmes? C'est le même genre de mérite qui donne tant de prix à *l'Aveugle de Bagnolet*, le Bélisaire de la chanson! On retrouve encore la teinte d'une douce sensibilité dans la chanson si originale des *Étoiles qui filent* et dans la pièce intitulée *Ma Lampe*, l'un des éloges les plus heureux et les plus délicats que le talent ait jamais inspirés au talent. Mais Béranger ne chante pas long-temps sur le même ton; tout à coup il nous réveille par de piquantes peintures de mœurs, par des portraits ressemblans qui étincellent de verve, de raison et de gaîté, témoin *le Marquis de Carabas* qui a couru toute la France, *le Prince de Navarre* et *le Vilain*, auxquels il oppose *la Vivandière*, création neuve et propre à éterniser de race en race le souvenir de la gloire des armes françaises. Béranger diffère de tous ceux qui l'ont précédé; ses plaisanteries sont des choses sérieuses, et présentent parfois des traits sublimes sous une forme familière qui les grave dans le cœur du peuple. Cet artifice de cacher de grandes pensées sous un langage plaisant et simple fait le mérite de la chanson du *Roi d'Yvetot*, qui était encore une action méritoire. L'Europe était muette devant Napoléon à la tête d'un million de soldats; un simple citoyen sans appui, caché dans l'ombre d'un bureau où il occupait une place nécessaire à son existence, osa faire, dans un apologue charmant, la censure du règne entier d'un conquérant.

Quelquefois Béranger sort de son siècle, et c'est pour nous offrir, dans une pièce vraiment lyrique, l'image de Louis XI semblable à un pâle fantôme, et cherchant à retrouver un sourire dans le spectacle du bonheur des villageois. Cette chanson ou plutôt cette ode, d'une forme et d'un ton inconnu avant Béranger, commence ainsi :

Heureux villageois, dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons.
Unissez vos joyeux sons,
Musettes et chansons!

A ce couplet, qui revient sans cesse comme un refrain, succèdent ces admirables traits :

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier,
Il craint les grands, et le peuple et Dieu même;
Il craint surtout son héritier.

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne:
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours, il prend l'heure qui sonne
Pour le signal de son beffroi.

Je demande si *le Tibère* de Tacite est mieux peint et surtout mieux puni que le *Louis XI* de

Béranger ; je demande si jamais personne a conçu un tableau plus effrayant et plus habilement contrasté. C'est ici qu'il faut remarquer que Béranger fait entrer tous les genres dans la chanson, comme La Fontaine les a tous introduits dans la fable. Il excelle surtout à trouver un cadre, à inventer une action où il jette ses personnages d'une manière dramatique. Le plus souvent il se met lui-même en scène, et cette nouvelle ressemblance avec le fabuliste ne lui réussit pas moins qu'au bon homme. Le *moi*, si déplaisant de sa nature, le *moi* qui impatiente quelquefois jusque dans Montaigne, malgré la grace et l'abandon de sa causerie philosophique, nous plaît dans La Fontaine et dans Béranger. Pourquoi fesons-nous en leur faveur cette exception à une règle générale et défendue par la susceptibilité de notre amour-propre ? Parce que leur *moi* nous paraît exempt d'égoïsme, d'amertume et de vanité : les confidences de ce *moi* si aimable dans leurs bouches sont de naïves révélations du cœur humain.

Toutes les affections légitimes, tous les sentimens généreux, le respect des lois, de l'humanité, la tolérance, la philosophie, la croyance d'un être suprême, les sublimes épreuves de l'ame, éclatent dans les vers de Béranger, comme elles règnent dans son cœur ; mais une passion ardente paraît y dominer, c'est l'amour de la patrie. Cette passion est sa première muse ; elle entre dans toutes ses compositions en se prêtant à toutes les

métamorphoses que le sujet demande. Comment ne pas se sentir ému des adieux à la gloire de la France, exprimés dans la pièce qui a pour titre : *Plus de Politique?* Vit-on jamais de détour plus ingénieux que celui du poëte? Il a l'air d'abjurer la politique aux genoux de sa maîtresse, et ne cesse de l'entretenir des grandeurs, des exploits et des revers de notre pays. L'amour de la patrie respire avec tout ce que le regret d'une séparation cruelle peut y ajouter de touchant, soit dans la chanson de *l'Exilé*, soit dans celle du *Champ d'asile*. La première excite de douces larmes; la seconde fait battre le cœur, et le pénètre de cette admiration que nous causent le souvenir des grandes choses et les hautes inspirations. Mais il fallait qu'une révolution eût lieu, qu'un empire fût créé, que la France devînt la maîtresse du continent, qu'elle tombât du faîte de la gloire, que quelques uns de ses défenseurs se vissent condamnés à l'exil, que des Européens allassent demander asile à des Sauvages, pour que cette composition pût exister. C'est bien là le cas de dire : « Que de choses dans une chanson! »

Une autre ode du poëte national commence par cette invocation que l'on ne trouve dans aucun poëte d'Athènes, déchue du sceptre de la Grèce, mais grande encore par le génie, l'éloquence et les arts :

Reine du monde, ô France! ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.

Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfans l'étendard s'est brisé.
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor:
Honneur aux enfans de la France.

Le Cinq Mai me paraît une chanson de génie, elle honore le talent et le cœur du poëte. Rien de plus heureusement inventé que l'opposition de ce grand débris de la fortune, solitaire et mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, avec un pauvre soldat qui reverra du moins la France, où la main d'un fils lui fermera les yeux; mais ce qu'il faut surtout louer dans le poëte, c'est que son tribut de regrets à un homme extraordinaire et tombé de si haut, devienne à tout moment le sujet d'un chant pour la patrie.

Dans une autre ode, quelquefois sublime, le poëte, parlant à son ame prête à partir pour le séjour de l'immortalité, chante encore la gloire de la France dont il va rejoindre les héros. Quelle haute inspiration dans cette strophe!

Cherchez au dessus des orages
Tant de guerriers morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux:
Ah! sans regret, mon ame, passez vite:
En souriant, remontez dans les cieux.

On trouve aussi dans *la Sainte-Alliance des peuples* un hommage à la France et à toutes les familles du genre humain, que le poëte veut réconcilier aux accords de sa lyre, et rallier au nom de cette paix universelle, le rêve d'une belle ame. Ni l'antiquité ni les modernes, jusqu'à notre époque, n'auraient pu concevoir cette création, qui appartient tout entière à des idées et à des événemens d'un ordre nouveau dans le monde. L'auteur fait descendre la Paix sur la terre pour conseiller au peuple le traité d'une éternelle amitié. Après de sages réflexions sur les maux que la guerre cause à l'humanité, la déesse s'exprime ainsi :

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais.
Semez vos champs aux accords de ma lyre;
L'encens des arts doit briller pour la Paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen :
Peuples, formez une Sainte-Alliance,
Et donnons-nous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours :
Comme au printemps la terre était parée,
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France:
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une Sainte-Alliance,
Et donnons-nous la main.

Tel est Béranger, tel est le poëte dont je son

gnais depuis long-temps à caractériser les productions : sa réputation n'avait pas besoin de mon secours; mais il était peut-être utile de signaler à l'attention des amis de la littérature un homme qui s'est ouvert une route nouvelle, un écrivain indépendant de tout autre joug que celui de la raison; original sans étrangeté, éminemment Français sans être l'imitateur d'aucun écrivain de son pays, rempli d'inspirations heureuses qu'il féconde par la méditation, et fesant difficilement des vers faciles. J'ai encore voulu rappeler aux écrivains, par l'exemple de Béranger, qu'il faut absolument être de son siècle pour obtenir des succès durables et populaires, et que vouloir faire reculer la raison humaine par des productions marquées au cachet des temps, des erreurs et des préjugés qui ont péri sans retour, serait compromettre toutes les nobles espérances du talent. Les jeunes poëtes pourront encore apprendre dans Béranger que le défaut de variété nuit à nos odes, à toutes nos pièces du genre sublime ou sérieux; une fois élevés dans les airs, nous y voulons toujours rester, et les yeux se fatiguent à nous suivre. Semblables au cygne d'Ismène, nous ne savons pas descendre du ciel; nous semblons oublier qu'Horace, qui s'élève parfois aussi haut que Pindare, sait abaisser son vol, et ne paraît que plus grand, lorsque avec une modestie pleine de grace, il se compare à l'abeille errante parmi les fleurs des bosquets de Tivoli.

Uniquement occupés de considérations littéraires, n'ayant voulu encourir aucune censure, réveiller aucune passion, ni blesser une seule convenance, nous avons omis à dessein un certain nombre de chansons de Béranger, qui auraient pu donner lieu à quelques remarques utiles peut-être. Il nous suffit d'avoir essayé de peindre un des premiers poëtes de notre époque. La critique nous demandera si ce poëte est sans reproches. Non, sans doute; mais ses défauts ne sont pas de nature à devenir contagieux, tandis que ses beautés peuvent en produire d'autres, et féconder le génie de ses successeurs. Rien ne nous ordonne d'agir avec un écrivain naturel et vrai, comme envers un brillant corrupteur du goût et du bon sens. Dispensons-nous donc du soin de remarquer dans Béranger des taches que la critique n'aura pas manqué de découvrir avec ses yeux de lynx, plus habile à voir les fautes que les perfections, et réservons-nous le droit de répéter en confidence, à l'oreille de l'amitié, ces conseils du cœur que le talent reçoit toujours avec reconnaissance.

CHANSONS.

LE ROI D'YVETOT.

(MAI 1813.)

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux,*

Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire;
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il fesait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'ayait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même à table, et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père:
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

LA BACCHANTE.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Cher amant, je cède à tes désirs·
De Champagne enivre Julie.
Inventons, s'il se peut, des plaisirs;
Des amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison,
Mais surtout bois à ta maîtresse;
Je rougirais de mon ivresse,
Si tu conservais ta raison.

Vois déja briller dans mes regards,
Tout le feu dont mon sang bouillonne.
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur, vois tomber ma couronne.

Le cristal vient de se briser :
Dieux, baise ma gorge brûlante,
Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor! mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes?
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours:
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.
Presse en tes bras mes charmes nus.
Ah! je sens redoubler mon être!
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître,
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour;
Mais, hélas! tes baisers languissent.
Ne bois plus, et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes désirs mal apaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurai du moins pour les éteindre
Le vin où je les ai puisés.

LE SÉNATEUR.

(1813.)

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Mon épouse fait ma gloire :
Rose a de si jolis yeux !
Je lui dois, l'on peut m'en croire,
Un ami bien précieux.
Le jour où j'obtins sa foi,
Un sénateur vint chez moi.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :
C'est un homme sans égal.
L'autre hiver, chez un ministre,
Il mena ma femme au bal.
S'il me trouve en son chemin,
Il me frappe dans la main.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,
Et n'a rien de freluquet.
Lorsque ma femme est malade,
Il fait mon cent de piquet.
Il m'embrasse au jour de l'an;
Il me fête à la Saint-Jean.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner,
Il me dit d'un air aimable:
« Allez donc vous promener:
« Mon cher, ne vous gênez pas,
« Mon équipage est là-bas. »
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Certain soir, à sa campagne
Il nous mena par hasard;
Il m'enivra de champagne,
Et Rose fit lit à part:
Mais de la maison, ma foi,
Le plus beau lit fut pour moi.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie,
Pour parrain je l'ai donné.
C'est presqu'en pleurant de joie
Qu'il baise le nouveau-né;
Et mon fils, dès ce moment,
Est mis sur son testament.
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie;
Mais parfois j'y suis trop vert.
J'ai poussé la raillerie
Jusqu'à lui dire au dessert:
On croit, j'en suis convaincu,
Que vous me faites c...
Quel honneur!
Quel bonheur!
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU MODERNE.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Au caveau je n'osais frapper ;
Des méchans m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.
Mais, que vois-je ! de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
Courant pour disputer les voix.
A des gens qu'appuirait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle ;
Mais, fesant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main.
D'ici l'intrigue est à jamais bannie :
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,

Dire : Quel honneur vous me faites !
Messieurs, vous êtes trop honnêtes,
Ou quelque chose d'aussi fort ?
Mais que je m'effrayais à tort !
On peut ici montrer moins de génie :
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
Faire bâiller en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme ;
Que moi je le vaux, Dieu sait comme.
Mais ce président sans façon
Ne pérore ici qu'en chanson :
Toujours trop tôt sa harangue est finie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurais-je alors,
Pour tout esprit, l'esprit de corps ?
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise ;
Mais dans votre société,
L'esprit de corps, c'est la gaîté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.

M. Désaugiers.

Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le Vaudeville
A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie!
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie,
Ce n'est point comme à l'Académie.

ROGER-BONTEMPS.

AIR : *Ronde du camp de Grandpré.*

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger-Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontens;
Eh gai! c'est la devise
Du gros Roger-Bontemps.

Du chapeau de son père,
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans;
Eh gai! c'est la parure
Du gros Roger-Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit;
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans;
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger-Bontemps.

Aux enfans de la ville
Montrer de petits jeux;
Être feseur habile
De contes gravcleux;
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantans;
Eh gai! c'est la science
Du gros Roger-Bontemps.

Faute de vins d'élite,
Sabler ceux du canton:
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton:
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instans;
Eh gai! c'est la sagesse
Du gros Roger-Bontemps.

Dire au ciel: Je me fie,
Mon père, à ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté:

Que ma saison dernière
Soit encore un printemps ;
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger-Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux ;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatans,
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger-Bontemps.

LA GAUDRIOLE.

AIR : *La bonne aventure.*

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école :
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.
Mirliton s'en est allé.
Ah ! la muse de Collé,
C'est la gaudriole,
O gué !
C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons
Le ton m'affriole.

Minerve dans mes chansons,
Fait la cabriole.
De ma grand'mère, après tout,
Tartufes, je tiens le goût
De la gaudriole,
O gué!
De la gaudriole.

Elle amusait, à dix ans,
Son maître d'école.
Des cordeliers gros plaisans
Elle fut l'idole.
Au prêtre qui l'exhortait,
En mourant elle contait
Une gaudriole,
O gué!
Une gaudriole.

C'était la régence alors;
Et, sans hyperbole,
Grace aux plus drôles de corps,
La France était folle.
Tous les hommes plaisantaient,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole,
O gué!
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui;
Est-on moins frivole?
Trop de gloire nous a nui;
Le plaisir s'envole.

Mais au Français attristé
Qui peut rendre la gaîté?
C'est la gaudriole,
O gué!
C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
Lorsqu'on vous viole,
Pourquoi prendre un air confus
A chaque parole?
Passez les mots aux rieurs:
Les plus gros sont les meilleurs
Pour la gaudriole,
O gué!
Pour la gaudriole.

PARNY.

ROMANCE.

Musique de M. B. Wilhem.

Je disais aux fils d'Épicure:
« Réveillez par vos joyeux chants
« Parny, qui sait de la nature
« Célébrer les plus doux penchans. »
Mais les chants que la joie inspire
Font place aux regrets superflus:
Parny n'est plus!

Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Je disais aux Graces émues :
« Il vous doit sa célébrité ;
« Montrez-vous à lui demi-nues ;
« Qu'il peigne encor la volupté. »
Mais chacune d'elles soupire
Auprès des Plaisirs éperdus :
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Je disais aux dieux du bel âge :
« Amours, rendez à ses vieux ans
« Les fleurs qu'aux pieds d'une volage
« Il prodigua dans son printemps. »
Mais en pleurant je les vois lire
Des vers qu'ils ont cent fois relus.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus!

Je disais aux Muses plaintives :
« Oubliez vos malheurs récens [1].
« Pour charmer l'écho de nos rives,
« Il vous suffit de ses accens. »
Mais du poétique délire
Elles brisent les attributs.

[1] Allusion à la mort de Lebrun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Grétry, etc.

Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre:
Parny n'est plus!

Il n'est plus! ah! puisse l'Envie
S'interdire un dernier effort [1]!
Immortel il quitte la vie;
Pour lui tous les dieux sont d'accord.
Que la Haine, prête à maudire,
Pardonne aux aimables vertus.
Parny n'est plus!
Il vient d'expirer sur sa lyre!
Parny n'est plus!

MA GRAND'MÈRE.

AIR : *En revenant de Lodi en Suisse.*

Ma grand'mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait en branlant la tête:
Que d'amoureux j'eus autrefois!
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu! } *bis.*

[1] Allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de *la Guerre des Dieux*.

Quoi! maman, vous n'étiez pas sage!
— Non, vraiment; et de mes appas
Seule à quinze ans j'appris l'usage,
Car la nuit je ne dormais pas.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, vous aviez le cœur tendre?
— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas long-temps.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, Lindor savait donc plaire?
— Oui, seul il me plut quatre mois:
Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Quoi, maman, deux amans ensemble!
— Oui, mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille?
— Rien, mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, lui fûtes-vous fidèle?
— Oh ! sur cela je me tais bien.
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?
— Oui ; mais, grâces à ma gaîté,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Comme vous, maman, faut-il faire?
— Eh! mes petits-enfans, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi?
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu! } *bis.*

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

AIR :

Deux saisons règlent toutes choses,
Pour qui sait vivre en s'amusant :
Au printemps nous devons des roses,
A l'automne un jus bienfaisant.
Les jours croissent, le cœur s'éveille :
On fait le vin quand ils sont courts.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mieux il faudrait unir sans doute
Ces deux penchans faits pour charmer ;
Mais pour ma santé je redoute
De trop boire et de trop aimer.
Or, la sagesse me conseille
De partager ainsi mes jours :
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Au mois de mai, j'ai vu Rosette,
Et mon cœur a subi ses lois.
Que de caprices la coquette
M'a fait essuyer en six mois!
Pour lui rendre enfin la pareille,
J'appelle octobre à mon secours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte et reprends Adèle,
Sans façons comme sans regrets.
Au revoir, un jour me dit-elle;
Elle revint long-temps après;
J'étais à chanter sous la treille:
Ah! dis-je, l'année a son cours:
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs
Du vin elle excite l'ivresse,
Et maîtrise jusqu'aux désirs.
Pour elle ce n'est pas merveille
De troubler l'ordre de mes jours:
Au printemps avec la bouteille,
En automne avec les amours.

LE PETIT HOMME GRIS.

AIR : *Toto, Carabo.*

Il est un petit homme,
Tout habillé de gris,
Dans Paris,
Joufflu comme une pomme,
Qui, sans un sou comptant,
Vit content,
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'en....
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

A courir les fillettes,
A boire sans compter,
A chanter,
Il s'est couvert de dettes;
Mais quant aux créanciers,
Aux huissiers,
Il dit : Moi, je m'en....
Il dit : Moi, je m'en....
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre,
Qu'il s'y couche le soir
Sans y voir;

Qu'il lui faille en décembre
Souffler, faute de bois,
Dans ses doigts :
Il dit : Moi, je m'en....
Il dit : Moi, je m'en....
Ma foi, moi, je m'en ris !
Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !

Sa femme, assez gentille,
Fait payer ses atours
Aux amours ;
Aussi plus elle brille,
Plus on le montre au doigt.
Il le voit,
Et dit : Moi, je m'en....
Et dit : Moi, je m'en....
Ma foi, moi, je m'en ris !
Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !

Quand la goutte l'accable
Sur un lit délabré,
Le curé,
De la mort et du diable
Parle à ce moribond,
Qui répond :
Ma foi, moi, je m'en....
Ma foi, moi, je m'en....
Ma foi, moi, je m'en ris !
Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !

LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

Air *des Bossus.*

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
Gaîment m'assiége et derrière et devant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Un sot fait-il sonner son coffre-fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Volnay, pomard, beaune et moulin-à-vent [1],
Fait-on sonner votre âge en vous servant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
En fait de vin qu'on se montre savant;
Dût-on pousser le sujet trop avant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!

[1] Noms de différens vins.

Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'aï s'égaie en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très vivant!

AINSI SOIT-IL!

(1812.)

AIR : *Alleluia.*

Je suis devin, mes chers amis;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.
Ainsi soit-il!

Plus de poëte adulateur;
Le puissant craindra le flatteur;
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il!

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il!

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.
Ainsi soit-il!

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit avec ses amans
N'exercera que son babil.
Ainsi soit-il!

Femme fuira les vains atours :
Et son mari pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.
Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité :
Le critique sera civil.
Ainsi soit-il!

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agens,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût;
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.
Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu :
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il!

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.

AIR : *Tra la la, l'Amour est là.*

Le bel instituteur de filles
Que ce monsieur de Fénélon !
Il parle de messe et d'aiguilles :
Maman, c'est un sot tout du long.
Concerts, bals et pièces nouvelles
Nous instruisent mieux que cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique :
Maman, je veux au piano,
Avec mon maître de musique
D'Armide chanter le duo.
Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense ;
Maman, pendant une heure ou deux,
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles :
Un peu plus haut relevons-la.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille :
Maman, je veux mettre au salon.
Déja je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu, que ses formes sont belles !
Surtout les beaux *nus* que voilà !
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,
La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avoûrai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

LA MÈRE AVEUGLE.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Tout en filant votre lin,
Écoutez-moi bien, ma fille.
Déja votre cœur sautille
Au nom du jeune Colin.
Craignez ce qu'il vous conseille.
Quoique aveugle, je surveille ;
A tout je prête l'oreille,

Et vous soupirez tout bas.
Votre Colin n'est qu'un traître.....
Mais vous ouvrez la fenêtre;
Lise, vous ne filez pas. (*ter.*)

Il fait trop chaud, dites-vous;
Mais par la fenêtre ouverte,
A Colin, toujours alerte,
Ne faites pas les yeux doux.
Vous vous plaignez que je gronde:
Hélas! je fus jeune et blonde;
Je sais combien dans ce monde
On peut faire de faux pas.
L'amour trop souvent l'emporte.....
Mais quelqu'un est à la porte;
Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,
Qui fait crier la serrure;
Et mon vieux chien qui murmure,
Gagne à cela de bons coups.
Oui, fiez-vous à mon âge:
Colin deviendra volage;
Craignez, si vous n'êtes sage,
De pleurer sur vos appas...
Grand Dieu! que viens-je d'entendre?
C'est le bruit d'un baiser tendre;
Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,
C'est votre oiseau qui vous baise;

Dites-lui donc qu'il se taise,
Et redoute mon courroux.
Ah! d'une folle conduite
Le déshonneur est la suite;
L'amant qui vous a séduite
En rit même entre vos bras.
Que la prudence vous sauve...
Mais vous allez vers l'alcôve:
Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.
Quoi! me jouer de la sorte!
Colin est ici, qu'il sorte,
Ou devienne votre époux.
En attendant qu'à l'église
Le séducteur vous conduise,
Filez, filez, filez, Lise,
Près de moi, sans faire un pas.
En vain votre lin s'embrouille;
Avec une autre quenouille,
Non, vous ne filerez pas.

CHARLES SEPT.

Musique de M. B. Wilhem.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne;
Adieu, repos; plaisirs, adieu!
J'aurai, pour venger ma couronne,
Des héros, l'amour et mon Dieu.

Anglais, que le nom de ma belle,
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle;
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissai la France captive,
En proie au fer des étrangers.
Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur,
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,
Agnès, tout mon sang coulera.
Mais non; pour l'amour et la gloire
Victorieux, Charles vivra.
Je dois vaincre, j'ai de ma belle
Et les chiffres et la couleur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémouille, Saintrailles,
O Français! quel jour enchanté,
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté!
Français, nous devrons à ma belle,
Moi la gloire, et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

LA BONNE FILLE,

OU

LES MŒURS DU TEMPS.

(1812.)

AIR : *Il est toujours le même.*

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,
Que soi-disant
J'ai le ton trop plaisant;
Mais cet air amusant
Sied si bien à Camille!
Philosophe par goût,
Et toujours et de tout
Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
A mon début,
Craignant quelque rebut,
Je me livre en tribut
Au censeur Mascarille;
Et ce cuistre insolent
Dénigre mon talent;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un sénateur, qui toujours apostille,
Dit : Je voudrais
Servir tes intérêts.

Lors j'essaie à grands frais
D'échauffer le vieux drille.
Quoi qu'il fît espérer,
Je n'en pus rien tirer;
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant pétille,
Après qu'un jour
Il m'eut fait voir la cour,
Enrichit mon amour
De ce jonc qui scintille.
J'en fais voir le chaton :
C'est du faux, me dit-on;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,
Grace à moi fut
Nommé de l'Institut.
Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille,
Avec moi que de fois
Il a manqué de voix!
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille,
Tout triomphant,
Dans ses bras m'étouffant,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille;
Et le petit morveux,
Au lieu d'un, m'en fait deux;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,
Soupe avec nous;
Que nous fassions les fous.
J'étais seule pour tous :
L'un d'eux me déshabille.
Puis le vin met dedans
Nos petits intendans;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie; et sur maints vétilles
J'aurais ici
Pu glisser, Dieu merci!
Dans ses jupons aussi
Je sais qu'on s'entortille;
Mais les restrictions,
Mais les précautions,
Moi je m'en ris, tant je suis bonne fille.

MES CHEVEUX.

AIR : *Vaudeville de dépense.*

Mes bons amis, que je vous prêche à table,
Moi, l'apôtre de la gaîté.
Opposez tous au destin peu traitable
Le repos et la liberté.
A la grandeur, à la richesse,
Préférez des loisirs heureux :
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
Passer quelques instans sereins,
Buvez un peu; c'est dans le vin qu'on noie
L'ennui, l'humeur et les chagrins.
A longs flots puisez l'allégresse
Dans ces flacons d'un vin mousseux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire
N'est rien encor sans les amours.
Que la beauté vous charme et vous attire:
Dans ses bras coulez tous vos jours.
Gloire, trésors, santé, jeunesse,
Sacrifiez tout à ses vœux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisans.
En peu de jours usant toute la vie,
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

MADAME GRÉGOIRE.

Air : *C'est le gros Thomas.*

C'était de mon temps
Que brillait madame Grégoire.
J'allais, à vingt ans,
Dans son cabaret rire et boire;
Elle attirait les gens
Par des airs engageans.
Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur la mine.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

D'un certain époux,
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire;
Mais à le remplacer,
Qui n'eût voulu penser !
Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre !
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa croix d'or
L'ampleur de ses pudiques charmes.

Sur tous ses agrémens
Consultez ses amans :
Au comptoir la sensible brune
Leur rendait deux pièces pour une.
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

Des buveurs grivois
Les femmes lui cherchaient querelle.
Que j'ai vu de fois
Des galans se battre pour elle!
La garde et les amours
Se chamaillant toujours,
Elle, en femme des plus capables,
Dans son lit cachait les coupables.
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

Quand ce fut mon tour
D'être en tout le maître chez elle,
C'était chaque jour
Pour mes amis fête nouvelle.
Je ne suis point jaloux :
Nous nous arrangions tous.
L'hôtesse, poussant à la vente,
Nous livrait jusqu'à la servante.
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

Tout est bien changé :
N'ayant plus rien à mettre en perce,

Elle a pris congé
Et des plaisirs et du commerce.
Que je regrette, hélas!
Sa cave et ses appas!
Long-temps encor chaque pratique
S'écrira devant sa boutique :
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

LE COIN DE L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE A UNE JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

AIR : *Vaudeville de la partie carrée.*

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours.
L'Amitié vient compléter la partie,
Mais qu'on lui fait de mauvais tours!
Lorsqu'aux plaisirs l'ame se livre entière,
Notre raison ne brille qu'à moitié,
Et la Folie attaque la première
Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin.
En tricherie on le dit passé maître;
Pauvre Amitié, gare à ton coin!

Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
A tout soumettre aspire sans pitié.
Vous cédez tout; il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh, combien on le fête!
L'Amitié seule apprête ses atours.
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu, chez lui, calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs.
Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère
Inspirent de crainte à nos cœurs!
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié;
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié.

L'AGE FUTUR,

OU

CE QUE SERONT NOS ENFANS.

(1814.)

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Je le dis sans blesser personne,
Notre âge n'est point l'âge d'or;
Mais nos fils, qu'on me le pardonne,
Vaudront bien moins que nous encor.
Pour peupler la machine ronde,
Qu'on est fou de mettre du sien!
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter un repas;
Mais nos fils, pesans gastronomes,
Boiront et ne chanteront pas.
D'un sot à face rubiconde
Ils feront un épicurien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Grace aux beaux esprits de notre âge,
L'ennui nous gagne assez souvent;
Mais deux Instituts, je le gage,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen:
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre,
Mais sans redouter le repos.
Nos fils, ne se reposant guère,
Batailleront à tout propos.
Seul prix d'une ardeur furibonde,
Un laurier sera tout leur bien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galans sans doute,
Mais nos fils, d'excès en excès,
Égarant l'amour sur sa route,
Ne lui parleront plus français.
Ils traduiront, Dieu les confonde!
L'*Art d'aimer* en italien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,
Chez nos descendans on aura
Pour grands hommes des journalistes,
Pour amusement l'Opéra;
Pas une vierge pudibonde,
Pas même un aimable vaurien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,
Vainement nous formons des vœux
Pour que notre culte et nos fêtes
Soient en honneur chez nos neveux:
Ce chapitre que Momus fonde
Chez eux manquera de doyen.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

LES GUEUX.

(1812.)

AIR : *Première ronde du départ pour Saint-Malo.*

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange
Que de gueux hommes de bien!
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté:
J'en atteste l'Evangile,
J'en atteste ma gaîté.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Au Parnasse, la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,

Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Allons, Babet, il est bientôt dix heures;
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
A mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.

Je veux demain, bravant la médisance,
Au Cadran bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais;
Auprès de moi coule des jours paisibles;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'Amour par eux ma rendu sa puissance:
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit?
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi! Babet se refuse!
Mademoiselle, auriez-vous un amant?
De mon neveu le jockey vous amuse;
Mais, songez-y, je fais mon testament.
Docile enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah! tu te rends, tu cèdes à ma flamme!
Mais la nature, hélas, trahit mon cœur.
Ne pleure point, va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

L'AMI ROBIN.

AIR : *A la Monaco.*

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

Robin connaît toutes nos belles,
Et jusqu'où leur prix peut aller.
Messieurs, qui voulez des pucelles,
C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

Prodiguons l'or, et des maîtresses
De toutes parts vont nous venir :
Car si nous tenions aux comtesses,
Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paira bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

J'ai connu Robin à l'école :
Ce n'était point un libertin ;
Mais il gagnait mainte pistole
A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paira bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

Quand de prendre femme il eut l'âge,
Il la prit belle exprès pour ça.
Par malheur la sienne était sage ;
Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paira bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier!

Que le neuf ou le vieux vous tente,
Il sera votre fournisseur :
Robin vend sa nièce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déja même
Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

(JANVIER 1814.)

AIR : *Gai! gai! marions-nous.*

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

D'Attila suivant la voix,
Le Barbare
Qu'elle égare
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivouaque,
Croit, sur la foi des Anglais,
Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Le Russe, toujours tremblant,
Sous la neige
Qui l'assiége,
Las de pain noir et de gland,
Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire,
Seraient bus par des Saxons!
Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Calmouks durs et laids
Nos filles

Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attraits.
Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monumens chéris,
Histoire
De notre gloire,
S'écrouleraient en débris!
Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs;
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs,
En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix si chère
A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

FRÉTILLON.

Air : *Ma commère, quand je danse.*

Francs amis des bonnes filles,
Vous connaissez Frétillon ;
Ses charmes aux plus gentilles
Ont fait baisser pavillon.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
N'a pourtant qu'un cotillon

Deux fois elle eut équipage,
Dentelles et diamans,
Et deux fois mit tout en gage
Pour quelques fripons d'amans.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Reste avec un cotillon

Point de dame qui la vaille :
Cet hiver, dans son taudis,
Couché presque sur la paille,
Mes sens étaient engourdis.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre?
Quoi! le peu qui lui restait,
Frétillon a pu le vendre
Pour un fat qui la battait!
Ma frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,
Il lui faut tendre ses lacs.
A travers la toile usée
Amour lorgne ses appas;
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Est si bien sans cotillon!

Seigneurs, banquiers et notaires
La feront encor briller;
Puis encor des mousquetaires
Viendront la déshabiller.
Ma Frétillon, (*bis*)
Cette fille
Qui frétille,
Mourra sans un cotillon.

UN TOUR DE MAROTTE.

CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS.

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

Que Momus, dieu des bons couplets,
Soit l'ami d'Épicure.
Je veux porter ses chapelets
Pendus à ma ceinture.
Payant tribut
A l'attribut
De sa gaîté falotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois
Oppose sa puissance :
Momus en donne sur les doigts
Du grand que l'on encense.
Gaîment frappons
Sots et fripons
En casque, en mitre, en cotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons;
Qu'un docteur sente l'ambre :

Qu'un valet change ses galons
Sans changer d'antichambre;
Paris, enclin
Au trait malin,
Grace à nous, les ballotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,
La beauté veut qu'on use;
C'est un des hochets de l'Amour,
Et Vénus s'en amuse.
Son joyeux bruit
Souvent séduit
L'actrice et la dévote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin
Du dieu de la vendange,
Quand pour guérir le noir chagrin
Coule un vin sans mélange.
Oui, ses grelots
Font à grands flots
Jaillir cet antidote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,
Ami, car il me semble
Que l'amitié bénit tous ceux
Que la marotte assemble;
Jeunes d'esprit
Ensemble on rit,
Puis ensemble on radote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,
Chantez donc votre messe.
L'assistant, le prêtre et le dieu
Inspirent l'allégresse.
D'un gai refrain
A ce lutrin,
Pour qu'on suive la note,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

LA DOUBLE IVRESSE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère !*

Je reposais sous l'ombrage,
Quand Nœris vint m'éveiller :
Je crus voir sur son visage
Le feu du désir briller.
Sur son front Zéphire agite
La rose et le pampre vert ;
Et de son sein qui palpite
Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace
(Son frère, si je l'en crois)
Presse pour remplir sa tasse
Des raisins entre ses doigts..
Tandis qu'à mes yeux la belle
Chante et danse à ses chansons,
L'enfant, caché derrière elle,
Mêle au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,
Y goûte, et vient me l'offrir.
Ah ! dis-je, la ruse est vaine :
Je sais qu'on peut en mourir.
Tu le veux, enchanteresse ;
Je bois, dussé-je en ce jour
Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême :
Mais aussi qu'il dura peu !
Ce n'est plus Nœris que j'aime,
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles
Ce qui reste, c'est qu'enfin,
Depuis, à l'amour des belles
J'ai mêlé le goût du vin.

VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE.

AIR : *Contre-danse de la Rosière*, ou *L'ombre s'évapore.*

Ah ! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive !
Voyageons gaîment.
Ivre de champagne,
Je hais la campagne,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Terre chérie,
Sois ma patrie :
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.
Pour moi tout change :
Bonheur étrange !
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi;
J'y vois de gros gardes,
Cuirassés de bardes,
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu! que j'aime
Ce doux système!
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures,
Riches peintures
En confitures,
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peuple ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le beaune et l'aï.

Des gens enfournent,
D'autres défournent;
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton.

Des lois de table
L'ordre équitable
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi;
Je trouve en ce monde,
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre,
Propos de cuistre,
Airs de ministre
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chère exquise;
Que l'on se grise,
Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres
D'un dessert friand,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe
Il s'endort à point;
De femme aimable
Mère intraitable,
Ah! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie!
La face rougie,
La panse élargie,
Là, chacun est roi;
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!
Que d'amourettes!
Jamais de dettes:
Point de nœuds constans.
Entre l'ivresse
Et la paresse,
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire.....
Mais, qui vient détruire
Ce rêve enchanteur?

Amis, j'en ai honte;
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

CHANSON CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

AIR : *Vaudeville des Chevilles de maître Adam.*

Voyez, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flots :
Elle contient gentille passagère;
Ah! soyons-en les premiers matelots.
Déja les eaux l'enlèvent au rivage
Que doucement elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déja le Sort a soufflé dans les voiles;
Déja l'Espoir prépare les agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,
Oui, les Amours prennent part au travail.
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,
Et l'Amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage,
Qui des Plaisirs invoque le secours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle?
C'est le Malheur bénissant la Vertu,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.
A tant de vœux dont retentit la plage,
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

LA MUSIQUE.

AIR : *La farira dondaine, gai.*

Purgeons nos desserts
Des chansons à boire,
Vivent les grands airs
Du Conservatoire!
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Tout est réchauffé
Aux dîners d'Agathe :
Au lieu de café,
Vite une sonate.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles ;
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Acteurs très profonds,
Sujets de disputes,
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Et vous gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart
Que l'on m'avertisse.
Bon !

La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Nature n'est rien;
Mais on recommande
Goût italien,
Et grace allemande.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Si nous t'enterrons,
Bel art dramatique,
Pour toi nous dirons
La messe en musique.
Bon!
La farira dondaine
Gai!
La farira dondé.

LES GOURMANDS,

A MM. LES GASTRONOMES.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Gourmands, cessez de nous donner
La carte de votre dîner :
Tant de gens qui sont au régime
Ont droit de vous en faire un crime.
Et d'ailleurs, à chaque repas,
D'étouffer ne tremblez-vous pas?
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire,
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien
Chanter l'Amour, qui vit de rien?
A l'aspect de vos barbes grasses,
D'effroi vous voyez fuir les Graces :
Ou, de truffes en vain gonflés,
Près de vos belles vous ronflez.
L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,
Que la gloire des marmitons :
Méprisant l'auteur humble et maigre
Qui mouille un pain bis de vin aigre,

Vous ne trouvez le laurier bon
Que pour la sauce et le jambon;
Chez les Français quel étrange délire!
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets
A table ne causez jamais;
Chassez-en la plaisanterie:
Trop de gens, dans notre patrie,
De ses charmes étaient imbus;
Les bons mots ne sont qu'un abus.
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Français, dînons pour le dessert:
L'Amour y vient, Philis le sert:
Le bouchon part, l'esprit pétille;
La Décence même y babille,
Et par la Gaîté, qui prend feu,
Se laisse coudoyer un peu.
Chantons alors l'aï qui nous inspire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

MA DERNIÈRE CHANSON,

PEUT-ÊTRE.

(FIN DE JANVIER 1814.)

AIR : *Eh quoi ! vous sommeillez encore* (de Fanchon) ?

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès.
Mais, bien que la douleur honore,
Que servira d'avoir gémi ?
Puisqu'ici nous rions encore,
Autant de pris sur l'ennemi !

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble
Pour trinquer à ce gai repas !
Amis, c'est le dieu que j'implore ;
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaiment, buvons encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires,
Quand j'appris ce que vous savez.

Gens que l'avarice dévore
Pour votre or soudain j'ai frémi.
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Je possède jeune maîtresse,
Qui va courir bien des dangers.
Au fond je crois que la traîtresse
Désire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi ;
Mais cette nuit me reste encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

ÉLOGE DES CHAPONS.

Air : *Ah! le bel oiseau, maman!*

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes;
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Exempts du tendre embarras
Qui maigrit l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras
Ces bons citoyens du Maine!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes;
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
Fut jaloux jusqu'à la rage?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage?

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes;

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Plusieurs, pour la forme, ont pris
Une compagne gentille;
J'en sais qui sont bons maris,
Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes;
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Modérés dans leurs désirs,
Jamais ces gens, que j'estime,
N'ont pour fruit de leurs plaisirs
Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes;
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Or, messieurs, examinons
Notre sort auprès des belles:
Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infidèles!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,

Oui, coquettes;
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

C'est mener un train d'enfer,
Quelque agrément qu'on y trouve;
D'ailleurs on n'est pas de fer,
Et Dieu sait comme on le prouve.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes;
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

En dépit d'un faux honneur,
Prenons donc un parti sage;
Fesons tous notre bonheur:
Allons, messieurs, du courage!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes;
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

Assez de monde concourt
A propager notre espèce;
Coupons, morbleu! coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,

Oui, coquettes;
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les chapons!

LE BON FRANÇAIS.

(MAI 1814.)

CHANSON CHANTÉE DEVANT DES AIDES DE CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

J'aime qu'un Russe soit Russe,
Et qu'un Anglais soit Anglais.
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus [1],
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur [2]

[1] Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. »

[2] François Ier.

Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu fors l'honneur!
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible [1]
Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.
Près des lis qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,
Un roi fatal aux Anglais [2]
A jadis sauvé la France
Sans sortir de son palais.
On sait, quand il le faudra,
Sur qui Louis s'appuira [3].

[1] Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

[2] Charles V, dit le Sage.

[3] Le roi avait dit, à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie,
Elle a déja gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde :
Français, où sont nos rivaux?
Nos plaisirs charment le monde,
Éclairé par nos travaux.
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train!
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie,
Les beaux arts et les amours,
Aimons, Louis le permet,
Tout ce qu'Henri Quatre aimait.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

REQUÊTE

PRÉSENTÉE PAR LES CHIENS DE QUALITÉ, POUR OBTENIR QU'ON LEUR REND L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES.

(JUIN 1814.)

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut*

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats. } *bis.*

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre
Distinguez-nous à nos colliers.
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours sous son empire
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé, sans mot dire,
Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,
Grace pour quelques chiens félons!
Tel qui long-temps lécha ses bottes
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé:
On nous rend le morceau de sucre,
Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite
Les barbes et le caraco,
Quand on refait de l'eau bénite,
Remettez-nous *in statu quo*.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grace,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats. } *bis.*

BEAUCOUP D'AMOUR.

Musique de M. B. Wilhem.

Malgré la voix de la sagesse,
Je voudrais amasser de l'or :
Soudain aux pieds de ma maîtresse
J'irais déposer mon trésor.
Adèle, à ton moindre caprice
Je satisferais chaque jour.
Non, non, je n'ai point d'avarice,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,
Si des chants m'étaient inspirés,
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
A jamais seraient admirés.
Puissent ainsi dans la mémoire
Nos deux noms se graver un jour!
Je n'ai point l'amour de la gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève
Jusqu'au trône éclatant des rois,
Adèle embellira ce rêve :
Je lui céderai tous mes droits.
Pour être plus sûr de lui plaire,
Je voudrais me voir une cour.
D'ambition je n'en ai guère,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune?
Adèle comble tous mes vœux.
L'éclat, le renom, la fortune,
Moins que l'amour rendent heureux.
A mon bonheur je puis donc croire,
Et du sort braver le retour!
Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

LA GRANDE ORGIE.

AIR : *Vive le vin de Ramponneau.*

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Non, plus d'accès
Aux procès;
Vidons, joyeux Français,
Nos caves renommées.
Qu'un censeur vain
Croie en vain
Fuir le pouvoir du vin,
Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Graves auteurs,
Froids rhéteurs,

Tristes prédicateurs,
Endormeurs d'auditoires,
Gens à pamphlets,
A couplets,
Changez en gobelets
Vos larges écritoires.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Nous qui courons
Les tendrons,

De Cythère enivrons
Les colombes légères.
Oiseaux chéris
De Cypris,
Venez, malgré nos cris,
Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

L'or a cent fois
Trop de poids.
Un essaim de grivois,
Buvant à leurs mignonnes,
Trouve au total
Ce cristal
Préférable au métal
Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Enfans charmans
De mamans

Qui des grands sentimens
Banniront la folie,
Nos fils bien gros,
Bien dispos,
Naîtront parmi les pots,
Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Fi d'un honneur
Suborneur!
Enfin du vrai bonheur
Nous porterons les signes.
Les rois boiront
Tous en rond;
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Raison, adieu!
Qu'en ce lieu,

Succombant sous le dieu,
Objet de nos louanges,
Bien ou mal mis,
Tous amis,
Dans l'ivresse endormis,
Nous rêvions les vendanges!

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

LES BOXEURS, ou L'ANGLOMANE.

(août 1814.)

AIR : *A coups d'pied, à coups d'poing.*

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,
God dam! moi, j'aime les Anglais :
Ils ont un si bon caractère!
Comme ils sont polis! et surtout
Que leurs plaisirs sont de bon goût
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :
Courons vite ouvrir des paris,
Et même par-devant notaire.
Ils doivent se battre un contre un;
Pour des Anglais c'est peu commun.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons
La grace de ces deux lurons,
Grace qui jamais ne s'altère.
De la halle on dirait deux forts :
Peut-être ce sont des milords.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Ça, mesdames, qu'en pensez-vous?
C'est à vous de juger les coups.
Quoi! ce spectacle vous atterre?
Le sang jaillit... battez des mains.
Dieu! que les Anglais sont humains!
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais! il faut vous suivre en tout,
Pour les lois, la mode et le goût,
Même aussi pour l'art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux

N'ont pas épuisé nos bravos.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing,
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

LE JOUR DES MORTS.

AIR : *Mirliton.*

(Les deux premiers vers de l'air sont doublés.)

Amis, entendez les cloches,
Qui par leurs sons gémissans
Nous font de bruyans reproches
Sur nos rires indécens.
Il est des ames en peine,
Dit le prêtre intéressé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine :
Requiescant in pace !

Qu'en ce jour la poésie
Sème les tombeaux de fleurs ;
Qu'à nos yeux l'hypocrisie
Les arrose de ses pleurs ;
Je chante au sort qui m'entraîne
Sur les traces du passé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine :
Requiescant in pace !

Méchans, redoutez les diables :
Mais qu'il soit un paradis
Pour les filles charitables,
Pour les buveurs francs amis ;
Que saint Pierre aux gens sans haine
Ouvre d'un air empressé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine :
Requiescant in pace !

Le souvenir de nos pères
Nous doit-il mettre en souci ?
Ils ont ri de leurs misères ;
Des nôtres rions aussi.
Lise n'est point inhumaine ;
Mon flacon n'est point cassé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine :
Requiescant in pace !

Je ne veux point qu'on me pleure,
Moi, le boute-en-train des fous.
Puissé-je, à ma dernière heure,
Voir nos fils plus gais que nous !
Qu'ils chantent à perdre haleine,
Sur le bord du grand fossé :
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine :
Requiescant in pace !

LA CENSURE.

CHANSON QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOUT 1814.

AIR : *Qu'est-ce qu'ça m'fait, à moi?*

Que, sous le joug des libraires,
On livre encor nos auteurs
Aux censeurs, aux inspecteurs,
Rats-de-cave littéraires;
Ricz-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

L'état ayant plus d'un membre
Que la presse eût fait trembler,
Qu'on ait craint son franc parler
Dans la chambre et l'antichambre;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Que cette chambre sensée
Laisse avec soumission,

Sortir la procession
Et renfermer la pensée;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Qu'un censeur bien tyrannique
De l'esprit soit le geôlier,
Et qu'avec son prisonnier
Jamais il ne communique;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Quand déja l'on n'y voit guère,
Quand on a peine à marcher,
En feignant de la moucher,
Qu'on éteigne la lumière;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Qu'un ministre qui s'irrite
Quand on lui fait la leçon,
Lise tout bas ma chanson
Qui lui parvient manuscrite;

Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

LE TROISIÈME MARI.

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

AIR : *Ah! ah! qu'elle est bien!*

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris :
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit
Je lui mets son bonnet de nuit.
Vli, vlan, taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende....
Vli, vlan, taisez-vous....
Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,
Et les affaires arrangées,
J'eus deux filles, qu'entre nous,
De trois mois l'on dit plus âgées.
Au baptême Jean fit du train,
Car Léandre était le parrain.

Vli, vlan, taisez-vous,
Jean, vous n'aurez point de dragées.
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
De l'argent qu'il rend, Dieu sait comme!
Jean, qui travaille et sait compter,
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.
Hier, il dit qu'on l'a volé;
Moi, du trésor je prends la clé.
Vli, vlan, taisez-vous;
Plus d'argent pour vous, petit homme!
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi:
A neuf heures mon mari frappe.
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi:
Mais à minuit Léandre échappe.
Il gelait, et Jean morfondu
A la porte avait attendu.
Vli, vlan, taisez-vous;
Quoi! monsieur croit-il qu'on l'attrape?
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Mais à mon tour je le surpris
Avec la vieille Pétronille.
D'un doigt de vin il était gris;
Il la trouvait fraîche et gentille.

Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caressait.
Vli, vlan, taisez-vous;
Vous sentez le vin et la fille;
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,
Malgré sa chétive apparence;
Léandre fait plus d'embarras,
Mais a beaucoup moins de vaillance
Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encor d'en user,
Vli, vlan, taisez-vous;
Et vite, que l'on recommence;
Vli, vlan, taisez-vous;
Je me venge de deux époux.

VIEUX HABITS! VIEUX GALONS!

OU

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES

D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE.

(NOVEMBRE 1814.)

AIR : *Vaudeville des deux Edmond.*

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
D'un bout du monde à l'autre bout
L'habit fait tout.
Dans les changemens qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la Gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.
Mais j'en crois ceux qui s'y connaissent;
Les anciens préjugés renaissent :
On va quitter les pantalons.
Vieux habits! vieux galons!

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique;

Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux!
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passans nous les rappelons.
Vieux habits! vieux galons!

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles;
De galon même étaient couverts
Les habits verts [1].
Mais sans le bonheur point de gloire!
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulons.
Vieux habits! vieux galons!

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui, sans honte,
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus [2] nous étalons!
Vieux habits! vieux galons!

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leurs nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.

[1] La livrée impériale, vert et or.
[2] La livrée royale.

Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits, vieux galons!

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits! vieux galons!

Long-temps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.
Mais, grace à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes, peut-être,
Trouvaient bien pesans et bien longs.
Vieux habits! vieux galons!

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte;
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits! vieux galons!

LE NOUVEAU DIOGÈNE.

(AVRIL 1815.)

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse;
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne;
Mais comme nous les dieux sont inconstans :
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.
Diogène,
Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire:
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau;
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques,
Et les cordons de toutes les couleurs;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès, se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés;
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil :
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
Chercher un homme est un dessein fort beau ;
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen :

Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer je prêterais le mien.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

AIR : *Pan, pan, pan.*

Ah! le mauvais garnement!
Sans respect il sort des bornes.
Je n'ai dormi qu'un moment,
Et voilà son rudiment.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le coquin m'en fait des cornes.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

Il a fait pis que cela
Pour m'échauffer les oreilles :
L'autre jour il me vola
Du vin que je cachais là.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Il m'en a bu deux bouteilles!
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

Chez elle, quand le matin,
Ma femme est à sa toilette,
Je sais que le libertin
Quitte écriture et latin.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Par la serrure il la guette.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

A ma fille il fait l'amour,
Et joue avec la friponne.
Je l'ai surpris l'autre jour,
Maître d'école à son tour.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Rendant ce que je lui donne.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

De le frapper je suis las;
Mais dans ses dents monsieur gronde.
Dieu! ne prononce-t-il pas
Le mot de c... tout bas?
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Il n'est plus d'enfans au monde.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

LE CÉLIBATAIRE.

CHANSON DE NOCE,

CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM.

AIR : *Eh ! le cœur à la danse.*

Du célibat fidèle appui,
Je vois avec colère
L'Amour essuyer aujourd'hui
Les larmes de son frère.
Graces, talens et vertus
Ont droit à mille tributs.
Mais un célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien;
Il la prend jeune et belle;
Mais, comptant ses amis pour rien,
Monsieur la prend fidèle.
Il faudra, dans cinquante ans,
Célébrer leurs feux constans.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Morbleu! qui n'aurait de l'humeur,
En pensant que madame
De monsieur fera le bonheur,
Bien qu'elle soit sa femme?
Jours de paix, et nuits d'amour;
Le diable y perdra son tour.
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Encor si l'Amour avait pris
Une dîme en cachette!
Mais le plus heureux des maris,
En quittant sa couchette,
Demain se pavanera
Et les mains se frottera...
Non, tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

TRINQUONS.

Air : *La Catacoua.*

Trinquer est un plaisir fort sage
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.
Quand du mépris d'un tel usage
Les gens du monde sont imbus,

De le suivre, amis, faisons gloire,
Riant de qui peut s'en moquer;
Et pour choquer,
Nous provoquer,
Le verre en main, en rond nous attaquer,
D'abord nous trinquerons pour boire,
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer;
Et pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
Faisant chorus, battant des mains,
Rapprochait les cœurs et les verres,
Enivrait avec tous les vins.
Aussi n'a-t-on pas la mémoire
Qu'une belle ait voulu manquer,
Pour bien choquer,
A provoquer.
Le verre en main, chacun à l'attaquer:
D'abord elle trinquait pour boire,
Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
Qui n'en boivent pas plus gaîment;
Je veux, libre par caractère,
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l'humeur noire
S'obstine à ne point remarquer
Que pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
L'amitié, qui trinque pour boire,
Boit bien plus encor pour trinquer.

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

COUPLET ÉCRIT AUX CATACOMBES, LE JOUR OU S'Y RENDIRENT LES MEMBRES DU CAVEAU.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Du champ que ton pouvoir féconde,
Vois la Mort trancher les épis;
Amour, réparateur du monde,
Réveille les cœurs assoupis.
A l'horreur qui nous environne
Oppose le besoin d'aimer;
Et si la Mort toujours moissonne,
Ne te lasse pas de semer.

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : *Ermite, bon Ermite.*

Lisette, dont l'empire
S'étend jusqu'à mon vin,
J'éprouve le martyre
D'en demander en vain.
Pour souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés,
Ai-je compté, volage,
Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours :
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
Met ta ruse en défaut;
Il te parle à voix basse,
Il soupire tout haut.
Du tendre espoir qu'il fonde
Il m'instruisit d'abord.
De peur que je n'en gronde,
Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours :

Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre
Lorsque je te surpris,
Vous compticz d'un air tendre
Les baisers qu'il t'a pris.
Ton humeur peu sévère
En comptant les doubla;
Remplis encor mon verre
Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours:
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne
Et rubans et bijoux,
Devant moi te chiffonne
Sans te mettre en courroux.
J'ai vu sa main hardie
S'égarer sur ton sein;
Verse jusqu'à la lie
Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours:
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre
Dans ta chambre, et sans bruit
Je vois par la fenêtre
Un voleur qui s'enfuit.
Je l'avais, dès la veille,
Fait fuir de ton boudoir.
Ah! qu'une autre bouteille
M'empêche de tout voir!

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours :
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Tous, comblés de tes graces,
Mes amis sont les tiens;
Et ceux dont tu te lasses,
C'est moi qui les soutiens.
Qu'avec ceux-là, traîtresse,
Le vin me soit permis :
Sois toujours ma maîtresse,
Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours :
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

LA CHATTE.

ROMANCE AVEC ACCOMPAGNEMENT DE MIAULEMENS.

AIR : *La petite Cendrillon.*

Tu réveilles ta maîtresse,
Minette, par tes longs cris.
Est-ce la faim qui te presse?
Entends-tu quelque souris?
Tu veux fuir de ma chambrette,
Pour courir je ne sais où;
Mia-mia-ou! que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire;
Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire :
J'ai quinze ans, j'y dois penser.
Je génis d'être seulette
En prison sous le verrou.
Mia-mia-ou! que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler;
J'ai certain voisin que j'aime,
Et que je n'ose appeler.

Mais pourquoi, sur ma couchette,
Rêver à ce jeune fou ?
Mia-mia-ou ! que veut minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine,
Qui mets le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine,
Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette
Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou ! que veut minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître !
Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, minette, passe aussi.
Lorsqu'enfin mon cœur se prête
Aux larcins de ce filou,
Mia-mia-ou ! que ma minette,
Mia-mia-ou ! trouve un matou.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de M. B. Wilhem.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatans,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.

En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible,
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

LES PARQUES.

AIR : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

Sages et fous, gueux et monarques,
Apprenez un fait tout nouveau :
Bacchus a vidé son caveau
Pour remplir la coupe des Parques.
C'est afin de plaire aux Amours,
Qui chantaient d'une voix sonore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Du monde éternelle ennemie,
Atropos, au fatal ciseau,
Buvant à longs traits, et sans eau,
Sur la table tombe endormie;
Mais ses deux sœurs filent toujours,
Souriant à qui les implore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Lachésis, remplissant sa tasse,
S'écrie : Atropos dort enfin!

Mais trop sec, hélas! et trop fin,
Je crains que mon fil ne se casse.
Pour le treuiper ayons recours
A ce nectar qui me restaure.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Garnissant sa quenouille immense,
Clothon lui dit: Oui, travaillons;
De vin arrosons les sillons
Où de mon lin croît la semence:
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Quand ces Parques, vidant bouteille,
Filent nos jours sans nul souci,
Nous, qui buvons gaîment ici,
Craignons qu'Atropos ne s'éveille:
Qu'elle dorme au gré des Amours,
Et répétons à chaque aurore:
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

LA BOUTEILLE VOLÉE.

AIR : *La fête des bonnes gens.*

Sans bruit, dans ma retraite,
Hier l'Amour pénétra
Courut à ma cachette;
Et de mon vin s'empara.
Depuis lors ma voix sommeille;
Adieu tous mes joyeux sons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,
A ce larcin l'a poussé.
Je n'ai plus la recette
Qui soulage un cœur blessé.
C'est pour gémir que je veille,
En proie aux jaloux soupçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,
A verser frais m'invitant,
Un vieil ami de table
Me tend son verre en chantant;
Un autre vient à l'oreille
Me demander des leçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
Ce bon vin si regretté,
Grisette folle et belle
Tenait mon cœur en gaîté.
Lison n'a point sa pareille,
Pour vivre avec des garçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre;
Joyeux, il vient à ma voix :
De mon vin il est ivre,
Et n'en a bu que deux doigts.
Qu'Iris soit une merveille,
Je me ris de ses façons :
Amour me rend ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE 70 ANS, LE JOUR DE SAINTE-MARGUERITE.

AIR : *La Catacoua.*

Laissons la musique nouvelle;
Notre amie est du bon vieux temps.
Sur un air aussi simple qu'elle
Chantons des couplets bien chantans.

L'esprit du jour a son mérite,
Mais c'est surtout lui que je crains :
Ses traits si fins
Me semblent vains,
Pour les entendre il faudrait des devins.
Amis, chantons à Marguerite
De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse
Ces couplets comme on n'en fait plus,
Où Favart peignait la tendresse,
Où Panard frondait les abus.
Contre l'humeur qui nous irrite,
Quels antidotes souverains !
Leurs vers badins,
Francs et malins,
Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
Ah ! rappelons à Marguerite
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :
On se répète jeune ou vieux.
Les refrains forment notre histoire ;
Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
Amusons le Temps qui trop vite
Entraîne les pauvres humains ;
Et les destins
Sur nos festins
Faisant briller des jours longs et sereins,
Que dans trente ans pour Marguerite
Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre,
Tous, le front ridé par les ans,
Dans une accolade bien tendre
Nous mêlerons nos cheveux blancs.
Les souvenirs naîtront bien vite;
Nos cœurs émus en seront pleins.
Momens divins!
Les noirs chagrins
Fuyant au bruit des transports les plus saints,
Sur les cent ans de Marguerite
Nous chanterons de gais refrains!

L'HOMME RANGÉ.

AIR : *Eh! lon lon la, landerirette.*

Maint vieux parent me répète
Que je mange ce que j'ai.
Je veux à cette sornette
Répondre en homme rangé :
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
Pour quelques frais superflus?
Si ma conscience est nette,
Ma bourse l'est encor plus.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette
Fond le bien de ses aïeux;
Mon hôte à crédit me traite;
J'ai bonne chère et vin vieux.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Que Dorval, à la roulette,
A tout son or dise adieu :
J'y joûrais bien en cachette;
Mais il faudrait mettre au jeu...
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,
Se ruine en dons coûteux;
C'est pour rien que ma Lisette
Me trompe et me rend heureux.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

BON VIN ET FILLETTE.

Air : *Ma tante Urlurette.*

L'Amour, l'amitié, le vin,
Vont égayer ce festin;
Nargue de toute étiquette!
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

L'Amour nous fait la leçon:
Partout, ce dieu sans façon
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Que dans l'or mangent les grands,
Il ne faut à deux amans
Qu'un seul verre, qu'une assiette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Sur un trône est-on heureux?
On ne peut s'y placer deux:
Mais vive table et couchette!
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Si Pauvreté qui nous suit
A des trous à son habit,
De fleurs ornons sa toilette.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

Mais que dis-je? ah! dans ce cas,
Mettons plutôt habit bas;
Lise en paraîtra mieux faite.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

LE VOISIN.

Air : *Eh! qu'est-ce que ça m'fait à moi?*

Je veux, voisin et voisine,
Quitter le ton libertin;
J'ai pour oncle un sacristain,
Et pour sœur une béguine.
Mais le diable est bien fin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Mais le diable est bien fin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Paul, docteur en médecine,
Craint pour le fil de nos jours,
Que le vin et les amours
N'usent trop tôt la bobine:

Eh ! fi du médecin ;
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Eh ! fi du médecin ;
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

L'embonpoint de Joséphine
Fait demander ce que c'est ;
Moi, je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.
C'est l'effet du basin ;
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
C'est l'effet du basin ;
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon :
L'un dit que c'est un dragon,
L'autre un soldat de marine.
Je le crois fantassin ;
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Je le crois fantassin ;
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Depuis peu chez ma cousine,
Qui jeûnait en carnaval,
Je vois certain cardinal,
Et trouve bonne cuisine :
Serait-il mon cousin ?
Qu'en dites-vous, ma voisine ?
Serait-il mon cousin ?
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Une actrice qu'on devine,
Veut, pour plaire à dix rivaux,
Inventer des coups nouveaux
Au doux jeu qui les ruine;
C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris!
Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine!
Cela seroit divin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Cela serait divin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

D'aucun mal, je l'imagine;
Notre quartier n'est frappé:
Là, point de mari trompé,
Point de femme libertine.
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

LE CARILLONNEUR.

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon,
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître;
Préludons sur un ton plus heureux.
D'un vieillard l'héritier vient de naître;
Sonnons fort : c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie;
Mais l'époux est triste et catarrheux;
Sur son compte il sait ce qu'on publie :
Sonnons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

De l'enfant quel peut être le père?
N'est-ce pas mon voisin le banquier?
Les cadeaux mènent vite une affaire:
Sonnons fort: il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais que le maire
S'est créé ce petit échevin;
Je l'ai vu chiffonner la commère:
Sonnons fort: je boirai de son vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand-vicaire
Aura mis le doigt au bénitier.
Depuis peu ma fille a su lui plaire.
Sonnons fort pour l'honneur du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense,
Prélevé des droits sur ce terrain;
Dans l'église il vient donner quittance.
Sonnons fort: monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Plus facile à nommer que ton père,
Cher enfant, quel bonheur infini!
Je suis sûr de te voir plus d'un frère;
Sonnons fort, et que Dieu soit béni!

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

LA VIEILLESSE.

A MES AMIS.

Air *de la Pipe de tabac.*

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,
Oui, mes amis, nous vieillirons.

Mais à chaque pas voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir,
Faire un doux emploi de son être,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie
Par le champagne et les chansons;
A table, où le cœur nous convie,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais s'épanouir,
Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli,
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer, et mieux jouir;
D'une amante faire une amie,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si long-temps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions.
Chasser du coin qui nous rassemble
Les maux prêts à nous assaillir,
Arriver au but tous ensemble,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

LES BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOCE.

AIR : *C'est un lanla, landerirette.*

Notre allégresse est trop vive;
Amis, pendant nos ébats,
Sachez qu'un joli convive
Sent approcher son trépas.
Faut-il qu'à la fleur de l'âge
Il ait ce pressentiment!
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette
Pour se venger aujourd'hui
D'une querelle secrète
Qu'il eut vingt fois avec lui;
Rien que d'y penser, je gage
Qu'il meurt presque en ce moment.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite,
En tremblant se cachera;
Mais l'Amour, à sa poursuite,
Dans son réduit l'atteindra.

L'un pousse un trait plein de rage,
L'autre un long gémissement.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite,
Mais enfin, moins généreux,
Du trait que l'obstacle irrite
Il lui porte un coup affreux.
Dans son sang le pauvret nage;
Adieu donc, défunt charmant!
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes
Que le plaisir essuîra;
Mais pour l'honneur de ses armes
Le vainqueur en parlera;
Car, mes amis, dans notre âge,
En dépit du sacrement,
Peu de billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

LA DOUBLE CHASSE.

AIR : *Tonton, tontaine, tonton.*

Allons, chasseur, vite en campagne;
Du cor n'entends-tu pas le son?
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Pars et qu'auprès de ta compagne
L'Amour chasse dans ta maison.
Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,
Chasseur, tu parcours le canton.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme jolie
Combien de braconniers voit-on!
Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,
Chasseur, tu fais le fanfaron.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme, sans crainte,
Se glisse un chasseur franc luron.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise
La bête pleure, on lui répond:
Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Ta femme, aux abois déja mise,
Sourit aux efforts du fripon.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
Use de la poudre à foison.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,
Et de ton cor enfles le son.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.
Tonton, tontaine, tonton.

ÉLOGE DE LA RICHESSE.

Air *du Vaudeville d'Arlequin cruello.*

La richesse que des frondeurs
Dédaignent, et pour cause,
Quand elle vient sans les grandeurs,
Est bonne à quelque chose.
Loin de les rendre à ton Créus,
Va boire avec ses cent écus,

Savetier, mon compère.
Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

Je souris à la pauvreté,
Et j'ignore l'envie :
Pourquoi perdrai-je ma gaîté
Dans une douce vie?
Maison, jardin, livres, tableaux,
Large voiture et bons chevaux
Pourraient-ils me déplaire?
Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

Bonjour, Mondor, riche voisin ;
Ta maîtresse est jolie ;
Son œil est noir, son esprit fin,
Et sa taille accomplie.
J'atteste sa fidélité ;
Mais que peut contre sa fierté
L'amour d'un pauvre hère?
Pour te l'enlever, cher Mondor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

Le vin s'aigrit dans mon gosier
Chez un traiteur maussade;
Mais, à sa table, un financier
Me verse-t-il rasade :
Combien, dis-je, ces bons vins blancs?
On me répond : Douze cents francs.
Par ma foi, ce n'est guère.
En Champagne on en trouve encor :
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

A partager dès aujourd'hui,
Amis, je vous invite.
Nous saurions tous, en cas d'ennui,
Me ruiner bien vite.
Manger rentes et capitaux,
Équipages, terres, châteaux,
Serait gai, je l'espère.
Ah! pour voir la fin d'un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER

ROMANCE DE CHEVALERIE,

GENRE A LA MODE.

Air *à faire.*

« Ah! s'il passait un chevalier
« Dont le cœur fût tendre et fidèle,
« Et qu'il triomphât du geôlier
« Qui me retient dans la tourelle,
« Je bénirais ce chevalier. »

Par là passait un chevalier
A l'honneur, à l'amour fidèle;
« Dame, dit-il, quel dur geôlier
« Vous retient dans cette tourelle?
« Est-il prélat ou chevalier? »

« C'est mon époux, bon chevalier,
« Qui veut que je lui sois fidèle :
« Et qui me laisse, en vieux geôlier,
« Coucher seule dans la tourelle.
« Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier,
A qui son bon ange est fidèle,
Trompe les regards du geôlier,
Et pénètre dans la tourelle.
Honneur, honneur au chevalier!

La prisonnière au chevalier
Fait promettre un amour fidèle,
Puis se venge de son geôlier
Sur le grabat de la tourelle.
Soyez heureux, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier,
Sautant sur un coursier fidèle,
Vont au nez du mari-geôlier
Jeter les clefs de la tourelle,
Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galans chevaliers.
Honneur à leurs dames fidèles!
Contre l'hymen et ses geôliers,
Dans les palais, dans les tourelles,
Dieu protégeait les chevaliers.

LES PETITS COUPS.

AIR : *Tout ça passe en même temps.*

Maîtres de tous nos désirs,
Réglons-les sans les contraindre :
Plus l'excès nuit aux plaisirs,
Amis, plus nous devons le craindre.
Autour d'une petite table,
Dans ce petit coin fait pour nous,
Du vin vieux d'un hôte aimable
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,
Veut-on suivre ma recette,
Que l'on nage entre deux eaux,
Et qu'entre deux vins l'on se mette.
Le bonheur tient au savoir-vivre :
De l'abus naissent les dégoûts ;
Trop à la fois nous enivre :
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,
Égayons notre indigence ;
Il suffit d'un doigt de vin
Pour réconforter l'espérance.
Et vous, que flatte un sort prospère,
Pour en jouir, modérez-vous ;
Car, même dans un grand verre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi !
La leçon te déplaît-elle ?
Les petits coups, selon toi,
Sentent le buveur qui chancelle.
Quel que soit le désir qui perce
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,
Du filtre qu'Amour te verse
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,
Pour atteindre à la vieillesse,
Ne nous incommodons pas,
Et soyons fous avec sagesse.

Amis, le bon vin que le nôtre!
Et la santé, quel bien pour tous!
Pour ménager l'un et l'autre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

LE SCANDALE.

AIR : *La farira dondaine, gai!*

Aux drames du jour
Laissons la morale :
Sans vivre à la cour
J'aime le scandale.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Nargue des vertus!
On n'en sait que faire;
Aux sots revêtus
Le tout est de plaire.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

De ses contes bleus
L'honneur nous assomme.
C'est un vice ou deux

Qui font l'honnête homme.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres :
C'est peu d'être gris,
Amis, soyons ivres.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Grands réformateurs,
Pilicrs de coulisses,
Chassez les erreurs,
Nous gardons nos vices.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Paix ! dit à ce mot
Caton, qui fait rage ;
Mais il prêche en sot,
Moi, je ris en sage.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

LES MARIONNETTES.

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

Les marionnettes, croyez-moi,
Sont les jeux de tout âge :
Depuis l'artisan jusqu'au roi,
De la ville au village;
Valets, journalistes, flatteurs,
Dévotes et coquettes,
Ah! sans compter nos grands acteurs,
Combien de marionnettes!

L'homme, fier de marcher debout,
Vante son équilibre :
Parce qu'il court et va partout,
Le pantin se croit libre;
Mais dans combien de mauvais pas
Sa fortune le jette!
Ah! du destin l'homme ici-bas
N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocens,
Que le désir dévore,
Au trouble secret de ses sens
Ne conçoit rien encore.
Veiller la nuit, rêver le jour,
L'étonne et l'inquiète.
Elle a quinze ans : ah! pour l'amour
La bonne marionnette!

Voyez ce mari parisien
Que maint galant visite :
Il vous accueille mal ou bien,
Vous cherche ou vous évite.
Est-il confiant ou jaloux,
A l'air dont il vous traite ?
Non : de sa femme un tel époux
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous ?
Des pantins qu'on ballotte.
Messieurs, sautez, faites les fous
Au gré de leur marotte !
Le plus lourd et le plus subtil
Font la danse complète ;
Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
A chaque marionnette.

LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant ;
Mais pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.

A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane;
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent;
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié.
De Vénus amans trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi!
Eh! messieurs, prenez des pilules;
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfans?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savans.
J'entends ce tendron qui l'appelle:
Les parens même en ont frémi.
N'accouchez pas, mademoiselle;
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaîment son automne,
Que son hiver soit encor loin!
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
N'éprouver jamais le besoin!
Puisqu'enfin dans nos embrassades
Il n'est point heureux à demi,
Mourez sans lui, mourez, malades;
Laissez-nous fêter notre ami.

LE BEDEAU.

AIR : *Sens devant derrière, sens dessus dessous.*

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !
La grand'messe aujourd'hui me damne.
Pour me régaler du plus cher,
Au beau coin m'attend dame Jeanne.
Voici l'heure du rendez-vous ;
Mais nos prêtres s'endorment tous.
Ah ! maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite missa est, monsieur le curé !

Nos enfans de chœur, j'en réponds,
Devinent ce qui me tracasse.
Dépêchez-vous, petits fripons,
Ou vous aurez des coups de masse.
Chantres, c'est du vin à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite missa est, monsieur le curé !

Notre Suisse, allongez le pas,
Surtout faites ranger ces dames.

La quête ne finira pas :
Le vicaire lorgne les femmes.
Ah ! si la gentille Babet
Pour se confesser l'attendait !
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite missa est, monsieur le curé !

Curé, songez à la Saint-Leu :
Ce jour-là vous dîniez en ville.
Quel train vous nous meniez, morbleu !
On passa presque l'Évangile.
En faveur de votre bedeau,
Sautez la moitié du *Credo*.
Mais maudit soit notre curé !
Je vais, sacristie !
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite missa est, monsieur le curé !

JEANNETTE.

AIR :

Fi des coquettes maniérées !
Fi des bégueules du grand ton !
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille et bien faite,
Elle est fraîche et rondelette;
Son œil noir est pétillant.
Prudes, vous dites sans cesse
Qu'elle a le sein trop saillant:
C'est pour ma main qui le presse
Un défaut bien attrayant.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grace;
Jamais rien ne l'embarrasse;
Elle est bonne et toujours rit.
Elle dit mainte sottise,
A parler jamais n'apprit;
Et cependant, quoi qu'on dise,
Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,
Cette espiègle me tient tête
Pour les propos libertins.
Elle a la voix juste et pure,
Sait les plus joyeux refrains.
Quand je l'en prie, elle jure,
Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeanuette, ma Jeanneton.

Belle d'amour et de joie,
Jamais d'une riche soie
Son corsage n'est paré.
Sous une toile proprette
Son triomphe est assuré;
Et, sans nuire à sa toilette,
Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise;
Point de voile qui me nuise,
Point d'inutiles soupirs.
Des deux mains et de la bouche
Elle attise les désirs,
Et rompit vingt fois sa couche
Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

ON S'EN FICHE!

AIR : *Le fleuve d'oubli.*

De traverse en traverse,
Tout va dans l'univers
De travers.
Toute femme est perverse,
Tout traiteur exigeant
Pour l'argent.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

Désespoir d'un ivrogne,
Vient un marchand maudit
Qui vous dit
Qu'en Champagne, en Bourgogne,
Les coteaux sont grêlés
Et gelés.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

Oubliez une dette,
Chez vous entre un huissier
Bien grossier,
Qui vend table et couchette,

Et trouve encor de quoi
Pour le roi.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

Aucun plaisir n'est stable :
Pour boire est-on assis
Cinq ou six,
Avant vous sous la table
Tombent deux, trois amis
Endormis.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

C'est trop d'une maîtresse :
Que je fus malheureux
Avec deux!
Que j'eus peu de sagesse
D'en avoir jusqu'à trois
A la fois!
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

De ma misanthropie
Pardonnez les accès
Et l'excès;

Car je crains la pépie,
Et je ne vois qu'abus
Et vins bus.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

A ANTOINE ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

LE JOUR DE SA FÊTE.

ANNÉE 1812.

AIR *du Ballet des Pierrots.*

Je viens d' Montmartre avec ma bête
Pour fêter ce maître malin,
Et n' crains point qu'au milieu d' la fête
Un bon mot m' renvoie au moulin.
On dit qu'avec plus d'un génie
Autoin' prend plaisir à cela.
Nous qui n' somm's pas d' l'académie,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en ment pas à des saillies;
Dans plus d'un genre il est heureux.

J' sais mêm' qu'il fait des tragédies,
Quand il n'est pas trop paresseux [1].
De la Merpomène idolâtre
Qu'il fass' mourir par ci, par là.
Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre
Où c' qui a du bon : je l' crois bien.
C' docteur-là nous enseigne à vivre
Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.
A messieurs les Polichinelles [2],
Il dit : Vous en voulez, en v'là.
Nous, qui n' tenons pas les ficelles
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, je l' gage,
Mêm' de messieurs les chambellans.
De c' pays n'ayant point l' langage,
Il vant' la paix aux conquérans.
A d' grands seigneurs qui n' sont pas minces
Sans ramper toujours il parla.
Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

[1] Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Vénitiens*, etc.

[2] Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme;
D'mandez à sa fille, à ses fils.
Ah! qu'il soit toujours aimé comme
Il aime ses nombreux amis!
Que l' secret d' son bonheur suprême
Reste à c'te gross' maman que v'là.
Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime
Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

Nota. On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si long-temps utile, et me sera toujours précieuse. (1816.)

TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE.

MOIS DE MAI 1815.

AIR : *Un magistrat irréprochable.*

Lise, qui règnes par la grace
Du Dieu qui nous rend tous égaux,
Ta beauté, que rien ne surpasse,
Enchaîne un peuple de rivaux.

Mais, si grand que soit ton empire,
Lise, tes amans sont Français;
De tes erreurs permets de rire,
Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir!
Combien d'amans et de provinces
Poussés enfin au désespoir!
Crains que la révolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès;
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie
Femme ressemble aux conquérans,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différens.
Ce sont de terribles coquettes!
N'imite pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Grace aux courtisans pleins de zèle.
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas.
Mais sur ton lit, trône paisible,
Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, sois toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure
Que s'il règne, il le doit aux cieux;
Ainsi qu'à la simple nature
Tu dois de charmer tous les yeux.
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités.
Lise, deviens bonne princesse,
Et respecte nos libertés.
Des roses que l'amour moissonne
Ceins ton front tout brillant d'attraits,
Et garde long-temps ta couronne
Pour le bonheur de tes sujets.

LES ROMANS.

A SOPHIE,

QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Tu veux que pour toi je compose
Un long roman qui fasse effet.
A tes vœux ma raison s'oppose;
Un long roman n'est plus mon fait.

Quand l'homme est loin de son aurore,
Tous les romans deviennent courts;
Et je ne puis long-temps encore
Prolonger celui des amours. (bis.)

Heureux qui peut dans sa maîtresse
Trouver l'amitié d'une sœur!
Des plaisirs je te dois l'ivresse,
Et des tendres soins la douceur.
Des héros, des prétendus sages
Les longs romans, qui font pitié,
Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié. (bis.)

Triste roman que notre histoire!
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cours.
Ah! puisses-tu, vive et jolie,
Long-temps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs! (bis.)

L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

MOIS DE MAI 1815.

AIR : *Nom d'un chien, j'veut être épicurien.*

Quoi, c'est donc bien vrai qu'on parle
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous
Sens sus d'ssous.
L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,
S'en réjouirait;
Chacun son intérêt.
Aussi point d' fille qui ne crie :
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

D' nos Français j' connaissons l's astuces :
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens
Qu' les Prussiens.
Comm' l'argent pleuvait quand les Russes
F'saient hausser d' prix
Tout' les filles d' Paris!
J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Mais, puisqu'ils r'vienn't faut les attendre.
Je r'verrons Bulof, Titchakof,
Et Platof;
L' bon Saken, dont l' cœur est si tendre,

Et puis ce cher..:
Ce cher monsieur Blücher »
Ils nous donn'ront tout c'qu'ils vont prendre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître,
J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,
Not' mouchoir.
Quant aux amans, j' dois en r'connaître,
Ça tomb' sous le sens,
Au moins deux ou trois cents.
Pour leurs entré', louons un' fenêtre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes
Tout autant qu' nous en ont pincé,
L'an passé;
Et qu' nos cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes,
Prenaient l' chemin
Du faubourg Saint-Germain.
Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
Viv' nos amis;
Nos amis les enn'mis!

Les affair's s'ront bientôt bâclées,
Si j'en crois un vieux libertin
D' sacristain.
Quand y aurait quenqu's maisons d'brûlées,
Queuqu's gens d'occis,
C'est l' cadet d' nos soucis.

Mais j' rirai bien si j' sommes violées.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

L'HABIT DE COUR,

ou

VISITE A UNE ALTESSE.

Air : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Ne répondez plus de personne,
Je veux devenir courtisan.
Fripier, vite, que l'on me donne
La défroque d'un chambellan.
Un grand prince à moi s'intéresse;
Courons assiéger son séjour.
Ah, quel beau jour! (*bis.*)
Je vais au palais d'une altesse,
Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,
L'ambition hâte mes pas,
Et mon riche habit me conseille
D'apprendre à m'incliner bien bas.
Déja l'on me fait politesse,
Déja l'on m'attend au retour.
Ah, quel beau jour! (*bis.*)
Je vais saluer une altesse,
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,
Je pars à pied modestement.
Quand de bons vivans, au passage,
M'offrent un déjeuner charmant.
J'accepte; mais que l'on se presse,
Dis-je à ceux qui me font ce tour.
Ah, quel beau jour! (*bis.*)
Messieurs, je vais voir une altesse,
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive;
Mais l'un de nos anciens amis
Me réclame, et, joyeux convive,
A sa noce je suis admis.
Nombreux flacons, chants d'allégresse,
De notre table font le tour.
Ah, quel beau jour! (*bis.*)
Pourtant j'allais voir une altesse,
Et j'ai mis un habit de cour!

Enfin, malgré l'aï qui mousse,
J'en veux venir à mon honneur.
Tout en chancelant je me pousse
Jusqu'au palais de monseigneur.
Mais, à la porte où l'on se presse,
Je vois Rose, Rose et l'Amour.
Ah, quel beau jour! (*bis.*)
Rose, qui vaut bien une altesse,
N'exige point d'habit de cour.

Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur,

Elle m'entraîne à sa chambrette,
Si favorable à notre ardeur.
Près de Rose, je le confesse,
Mon habit me paraît bien lourd.
Ah, quel beau jour! (*bis.*)
Soudain, oubliant son altesse,
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
Ainsi le rêve disparaît.
Gaîment je reprends ma marotte,
Et m'en retourne au cabaret.
Là je m'endors dans une ivresse
Qui n'a point de fâcheux retour.
Ah, quel beau jour! (*bis.*)
A qui voudra voir son altesse
Je donne mon habit de cour.

PLUS DE POLITIQUE.

MOIS DE JUILLET 1815.

AIR : *Ce jour-là sous son ombrage.*

Ma mie, ô vous que j'adore,
Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore
Trop de part à mes amours;

Si la politique ennuie,
Même en frondant les abus,
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,
Donnant prise à mes rivaux,
Des arts, enfans de la gloire,
Je racontais les travaux.
A notre France agrandie
Ils prodiguaient leurs tributs.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,
Après d'amoureux combats,
J'osais vous parler bataille
Et chanter nos fiers soldats.
Par eux la terre asservie
Voyait tous ses rois vaincus.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté;
Du nom de Rome et d'Athènes
J'effrayais votre gaîté.
Quoiqu'au fond je me défie
De nos modernes Titus,
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous.
Mais, las! j'ai pour ma patrie
Fait trop de vœux superflus.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire;
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligne ennemie
Les Français sont abattus:
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

MARGOT.

AIR: *Car c'est une bouteille.*

Chantons Margot, nos amours,
Margot leste et bien tournée,
Que l'on peut baiser toujours,
Qui toujours est chiffonnée.
Quoi! l'embrasser? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Moquons-nous de ce Blaise:
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit;
C'est un cœur de tourterelle :
Si le matin elle rit,
Le soir elle vous querelle.
Quoi ! se fâcher ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Voilà comme on l'apaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la;
Comme à table elle babille !
Quel air et quels yeux elle a
Quand le champagne pétille !
Quoi ! l'air décent ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Mets ta pudeur à l'aise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !
Sa voix nous charme et nous touche.
Mais devant un *soprano*
Elle n'ouvre point la bouche.
Quoi ! par pitié ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Ici, point d'Albanèse :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe;
Mais par elle il est souvent
Traité par dessous la jambe.

Quoi ! par dessous ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Il faut bien qu'il s'y plaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse ;
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
Quoi ! pour broder ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Que fais-tu sur ta chaise ?
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,
S'écrira cette brunette :
A moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette !
Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Nous t'en promettons treize :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

A MON AMI DÉSAUGIERS,

PRÉSIDENT DU CAVEAU MODERNE, ET DIRECTEUR DU VAUDEVILLE.

1815.

AIR *de la Catacoua*

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons :
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquans et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renait le joyeux refrain.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortége
Qu'à la Foire il a fait briller ;
L'ombre de Panard te protége ;
Vadé semble te conseiller.
Fais-nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfans de Tabarin.
Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train.
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard :
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole qu'on exile
Doit refleurir sur son terrain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police,
Le vaudeville est né frondeur;
Des abus fais ton bénéfice,
Force les grands à la pudeur;
Dénonce tout flatteur servile
A la gaîté du souverain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène où plus à son aise
Avec toi Momus va siéger,
Relève la gaîté française
A la barbe de l'étranger.
La chanson est une arme utile
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire;
Que nos chants reprennent leur cours.
Il nous faut consoler la gloire;
Il faut rassurer les amours.
Nous cultivons un champ fertile
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

MA VOCATION.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit! (*bis.*)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?

Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit! (*bis.*)

LE VILAIN.

Air *de Ninon chez madame de Sévigné.*

Hé quoi! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique?
Moi, noble? oh! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*bis.*)
Je suis vilain et très vilain... (*bis.*)
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Ah! sans un *de* j'aurais dû naître;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Mes aïeux, jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigens;
Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard;
Et quand l'église, par sa brigue,
Poussait l'état vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la ligue.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain

Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune. (*bis.*)
Je suis vilain et très vilain, (*bis.*)
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

LE VIEUX MÉNÉTRIER.

NOVEMBRE 1815.

AIR : *C'est un lanla, landerirette.*

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
Ménétrier du hameau ;
Mais pour sage on me renomme,
Et je bois mon vin sans eau.
Autour de moi sous l'ombrage
Accourez vous délasser.
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne ;
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine
Sous ses rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser !
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur :
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur ;

Triste au fond d'un équipage,
Quand là-bas il va passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé,
Priez que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne et son pré.
Au plaisir s'il rend hommage,
Qu'il vienne ici l'encenser.
Eh! lon lan la, gens de village;
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
Votre héritage est fermé,
Ne portez plus la faucille
Au champ qu'un autre a semé.
Mais sûrs que cet héritage
A vos fils devra passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endura,
N'exilez point de son chaume
L'aveugle qui s'égara.
Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme :
Sous son chêne accourez tous.
De pardonner je vous somme :
Mes enfans, embrassez-vous.
Pour voir ainsi, d'âge en âge,
Chez nous la paix se fixer,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

LES DEUX SOEURS DE CHARITÉ.

Air *de la Treille de sincérité.*

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

Vierge défunte, une sœur grise,
Aux portes des cieux rencontra
Une beaute leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra. (*bis.*)
Toutes deux, dignes de louanges,
Arrivaient, après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Là haut, saint Pierre en sentinelle,
Après un *Ave* pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,
Entrer chez nous sans confesseur.
Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne,
Mon corps à peine est inhumé !
Mais qu'à mon curé Dieu pardonne ;
Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité

Dans les palais et sous le chaume,
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.
Moi, qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,
Mieux qu'un ministre des autels,
A descendre en paix dans la tombe,
Ma voix préparait les mortels.

Offrant à ceux qui m'ont suivie,
Dit la nymphe, une douce erreur,
Moi, je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes !
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos ames ;
Mon Dieu n'exige rien de plus. (*bis.*)
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre,
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

LES OISEAUX.

COUPLETS

ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL.

JANVIER 1816.

AIR.

L'hiver redoublant ses ravages
Désole nos toits et nos champs ;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstans ;
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons !
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.

Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitans,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déja plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instans!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sous le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constans,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

COMPLAINTE

D'UNE DE CES DEMOISELLES,

A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS.

NOVEMBRE 1816.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris. } *bis.*

Du métier d' fille j' me dégoûte :
C' commerce n' rapporte plus rien.
Mais si l' public nous fait banq'route,
C'est qu' les affaires n' vont pas bien.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Au bonheur on fait semblant d' croire;
Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs :
Si d' la cour je n' savais l'histoire,
J' croirais quasi qu'on a des mœurs.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Nous servions d' maîtress' et d' modèles
A nos peintres gorgés d'écus.

J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles
D'puis qu' les modèles n' servent plus.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Quand gn'a pas l' moindr' profit-z-à faire
Sur tant d' réformés mécontens,
Les juges p't-êtr' f'raient not' affaire;
Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin je n' trouvons plus not' compte
Avec nos braves qu' l'on vexa.
Vu leux misère, y aurait d' la honte
A leux d'mander queuq' chos' pour ça.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Heureusement qu' monsieur La...
A nous servir s'est-z-engagé:
Comme un diable, y s' démène, y crie
Pour qu'on rend' les biens du clergé.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
Gn'a plus d'argent dans c' gueux d' Paris. } *bis.*

CE N'EST PLUS LISETTE.

AIR : *Eh ! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.*

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?
Vous, en riche toilette !
Vous, avec des bijoux !
Vous, avec une aigrette !
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin
N'osent fouler l'herbette.
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette ?
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit
D'une façon discrète :
Vous montrez de l'esprit,
Du moins on le répète.
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin ces jours
Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette !
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette.
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite,
De l'ombre du bonheur
Vous êtes satisfaite.

Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.
Adieu, madame, adieu :
En duchesse on vous traite.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

LE MARQUIS DE CARABAS.

NOVEMBRE 1816.

AIR : *Du roi Dagobert.*

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu,
Il verra beau jeu.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin-le-Bref.
D'après mon blason
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoiqu'un peu poltron,
Veut avoir des croix,
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos;
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'état, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grace à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Prêtres que nous vengeons,
Levez la dîme et partageons;
Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.
Seuls nous chasserons,
Et tous vos tendrons
Subiront l'honneur
Du droit du seigneur.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir:
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

L'HIVER.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Les oiseaux nous ont quittés ;
Déja l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes ;
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait greloter mon chien.
Réveillons, sans plus attendre,
Mon feu qui dort sous la cendre.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis.*)

O voyageur imprudent !
Retourne vers ta famille.
J'en crois mon feu qui pétille,
Le froid devient plus ardent.
Moi, j'en puis braver l'injure.
Rose, en douillette, en fourrure,
Ici, contre la froidure
Vient m'offrir un doux soutien.
Rose, tes mains sont de glace.
Sur mes genoux prends ta place ;
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit
Roule son char sur la neige.

Rose, l'Amour nous protége;
C'est pour nous que le jour fuit.
Mais un couple nous arrive :
Joyeux ami, beauté vive,
Entrez tous deux sans qui vive :
Le plaisir n'y perdra rien.
Moins de froid que de tendresse,
Autour du feu qu'on se presse;
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé
Devant la lampe indiscrète.
Un festin que Rose apprête,
Gaîment par nous est dressé.
Notre ami s'est fait, à table,
D'un brigand bien redoutable
Et d'un spectre épouvantable
Le fidèle historien.
Tandis que le punch s'allume,
Beau du feu qui le consume,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons,
Ensevelis la nature;
Ton aquilon qui murmure
Ne peut troubler nos chansons.
Notre esprit, qu'Amour seconde,
Au coin du feu crée un monde
Qu'un doux ciel toujours féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portes restent closes,
Et, jusqu'au retour des roses,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis.*)

MA RÉPUBLIQUE.

AIR : *Vaudeville de la Petite gouvernante.*

J'ai pris goût à la république
Depuis que j'ai vu tant de rois :
Je m'en fais une, et je m'applique
A lui donner de bonnes lois.
On n'y commerce que pour boire,
On n'y juge qu'avec gaîté ;
Ma table est tout son territoire,
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :
Le sénat s'assemble aujourd'hui.
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui.
Quoi ! proscrire ? Ah ! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité.
Chez nous l'ennui ne pourra naître :
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe dont elle est blessée
La joie ici défend l'abus ;
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité ;
Qu'on puisse aller même à la messe,
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
Ne parlons point de nos aïeux.
Point de titre, même au convive
Qui rit le plus, ou boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse
Aspirait à la royauté,
Plongeons ce César dans l'ivresse;
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république,
Pour voir son destin affermi.
Mais ce peuple si pacifique
Déja redoute un ennemi :
C'est Lisette qui nous rappelle
Sous les lois de la volupté.
Elle veut régner, elle est belle;
C'en est fait de la liberté.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

AIR : *Quand les bœufs vont deux à deux.*

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu : } bis.
Ce soir tu seras battu. }

Tandis que dans sa mansarde
Jeanne veille, et qu'il lui tarde
De voir rentrer son mari,
Maître Jean à la guinguette,

A ses amis en goguette
Chante son refrain chéri :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Jeanne pour moi seul est tendre,
Dit-il, laissons-la m'attendre.
Mais maudissant son époux
Jeanne, la puce à l'oreille,
Bat sa chatte que réveille
La tendresse des matous.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Livrant sa femme au veuvage,
Jean se perd dans son breuvage,
Et, prête à se mettre au lit,
Jeanne, qui verse des larmes,
Dit en regardant ses charmes :
C'est son verre qu'il remplit!

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle,
Un voisin frappe chez elle;
Jeanne ouvre, après un refus.
Que Jean boive, chante ou fume,
Je ne sais ce qu'elle allume;
Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu:
Ce soir tu seras battu.

En rajustant sa cornette,
Ah! qu'on souffre, dit Jeannette,
Quand on attend son époux!
Ma vengeance est bien modeste;
Avec lui je suis en reste;
Il a bu plus de dix coups.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu:
Ce soir tu seras battu.

A demain! se dit le couple:
L'époux rentre, et son dos souple
N'en subit pas moins l'arrêt.
Il s'écrie: Amour fait rage!
Demain, puisque Jeanne est sage,
Répétons au cabaret:

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu. } *bis.*

PAILLASSE.

DÉCEMBRE 1816.

AIR : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

J' suis né paillasse, et mon papa,
Pour m' lancer sur la place,
D'un coup d' pied queuqu' part m'attrapa,
Et m' dit : Saute, paillasse!
T'as l' jarret dispos,
Quoiq' t'ay' l' ventre gros
Et la fac' rubiconde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

Ma mèr' qui poussait des hélas
En m' voyant prendr' ma course,
M' habille avec son seul mat'las,
M' disant : Ce fut ma r'ssource :
Là d'sous fais, mon fils,
Ce que d'sus je fis
Pour gagner la pièc' ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde!

Content comme un gueux, j' m'en allais,
Quand un seigneur m'arrête,
Et m' donn' l'emploi dans son palais
D'un p'tit chien qu'il regrette.
Le chien sautait bien,
J' surpasse le chien;
Plus d'un envieux en gronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami:
Saute pour tout le monde!

J' buvais du bon, mais un hasard,
Où j' n'ons rien mis du nôtre,
Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard,
Et qu'il en vient-z un autre.
Fi du dépouillé
Qui m'a bien payé!
Fêtons l'autre à la ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami:
Saute pour tout le monde!

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
Que l' premier r'vient-z en traître;
Moi qu'aime à dîner, dieu merci,
J' saut' encor sous sa f'nêtre.
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu sèconde!
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami:
Saute pour tout le monde!

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours,
N' faut point qu' la r'cette baisse.
Boir', manger, rire et fair' des tours,
Voyez comm' ça m'engraisse.
En gens qui, ma foi,
Saut' moins gaiment qu' toi,
Puisque le pays abonde,
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami:
Saute pour tout le monde!

MON AME.

AIR : *Des Scythes et des Amazones.*

C'est à table, quand je m'enivre
De gaité, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre,
J'aime à prévoir mon dernier jour. (*bis.*)
Il semble alors que mon ame me quitte.
Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux:
Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux. } (*bis.*)
Remontez, remontez dans les cieux. (*bis.*)

Vous prendrez la forme d'un ange;
De l'air vous parcourrez les champs.
Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.

L'aimable Paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersyte
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au dessus des orages,
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.
L'Amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;

Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon ame,
Doux rayon de l'astre éternel!
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel. (*bis.*)
L'aï pétille à défaut d'eau bénite;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.
Ah! sans regret, mon ame, partez vite; } *bis.*
En souriant remontez dans les cieux }
Remontez, remontez dans les cieux. (*bis.*)

LE JUGE DE CHARENTON [1].

NOVEMBRE 1816.

AIR : *De la Cosaque.*

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton
S'est enfui l'autre semaine;

[1] Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse; et rien n'est plus honorable, suivant moi, que la protection accordée à des

Chez un juge, qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience, hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Prschi! prscha!*
Et patati, et patata,
Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

« L'Esprit saint soutient ma voix,
« Et les accusés vont rire;
« Moi, l'interprète des lois,
« J'en viens faire la satire.
« Nous les tenons d'un impudent
« Qui, pour s'amuser, me fit président.
« J'ai long-temps vanté son empire,
« Mais j'étais alors payé pour cela. »
Et patati, et patata,
Pouvait-on s'attendre à ce discours-là?

« Le drame et Galimafré
« Corrompent nos cuisinières.
« En frac on voit un curé,
« Et nos enfans ont trois pères:
« Le mariage est un loyer :
« On entre en octobre, on sort en janvier.

infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que si j'avais pu la condamner à l'oubli qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet.

« Les cachemires adultères
« Nous donnent la peste, et ma femme en a. »
Et patati, et patata,
Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari
« Que les filles ont d'adresse!
« Sous madame Dubarri
« Elles allaient à confesse.
« Ah! qu'enfin (et le terme est clair),
« L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair;
« Et vous, qui nous tentez sans cesse,
« Filles, respectez l'habit que voilà. »
Et patati, et patata,
Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais triste effet du typhus,
« Au lieu d'église on élève
« Le temple du dieu Plutus,
« Qui sera beau s'il s'achève.
« Partout règnent les intrigans,
« On n'interdit plus les extravagans:
« Ce dernier point n'est pas un rêve,
« Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »
Et patati, et patata,
On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Remènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.

Néanmoins l'avocat Béliant
S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !
J'ai fait rire et verser des larmes ;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata,
C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

LES CHAMPS.

AIR : *Mon amour était pour Marie.*

Rose, partons ; voici l'aurore :
Quitte ces oreillers si doux ;
Entends-tu la cloche sonore
Marquer l'heure du rendez-vous ?
Cherchons loin du bruit de la ville,
Pour le bonheur un sûr asile.
Viens aux champs couler d'heureux jours :
Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,
Donne le bras à ton amant ;
Rapprochons-nous de la nature
Pour nous aimer plus tendrement.
Des oiseaux la troupe éveillée
Nous appelle sous la feuillée.
Viens aux champs couler d'heureux jours :
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village;
Le jour naissant t'éveillera :
Le jour mourant sous le feuillage
A notre couche nous rendra.
Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre encor de sa durée!
Viens aux champs couler d'heureux jours :
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile
Conduit des moissonneurs nombreux;
Quand, près d'eux, la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux,
Combien, sur les gerbes nouvelles,
De baisers pris aux pastourelles!
Viens aux champs couler d'heureux jours :
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar,
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard :
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs couler d'heureux jours·
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages
Que tu croiras des bords lointains.
Je verrai, sous d'épais ombrages,
Tes pas devenir incertains.

Le désir cherche un lit de mousse;
Le monde est loin, l'herbe est si douce!
Viens aux champs couler d'heureux jours:
Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait! adieu, vains spectacles!
Adieu, Paris, où je me plus;
Où les beaux-arts font des miracles,
Où la tendresse n'en fait plus!
Rose, dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jours:
Les champs ont aussi leurs amours.

LA COCARDE BLANCHE.

COUPLETS

FAITS POUR UN DÎNER OU L'ON CÉLÉBRAIT L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS.

30 MARS 1816.

AIR: *Des Trois Cousines.*

CHŒUR.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fis le bonheur;
Beau jour, qui vins rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Chantons ce jour cher à nos belles,
Où tant de rois par leurs succès
Ont puni les Français rebelles,
Et sauvé tous les bons Français.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fis le bonheur;
Beau jour, qui vins rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Les étrangers et leurs cohortes
Par nos vœux étaient appelés.
Qu'aisément ils ouvraient les portes
Dont nous avions livré les clefs!

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fis le bonheur;
Beau jour, qui vins rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Sans ce jour, qui pouvait répondre
Que le ciel, comblant nos malheurs,
N'eût point vu sur la tour de Londre
Flotter enfin les trois couleurs?

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fis le bonheur;
Beau jour, qui vins rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

On répétera dans l'histoire
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,

Pour nos soldats et pour leur gloire,
Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fis le bonheur;
Beau jour, qui vins rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Appuis de la noblesse antique,
Buvons, après tant de dangers,
Dans ce repas patriotique,
Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fis le bonheur;
Beau jour, qui vins rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Enfin, pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des Henris,
A ce roi qui sut par lui-même
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fis le bonheur;
Beau jour, qui vins rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

MON HABIT.

AIR : *Du Vaudeville de Décence.*

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise;
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu, nous finirons ensemble:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

LE VIN ET LA COQUETTE.

AIR: *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Amis, il est une coquette
Dont je redoute ici les yeux.
Que sa vanité, qui me guette,
Me trouve toujours plus joyeux.
C'est au vin de rendre impossible
Le triomphe qu'elle espérait.
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible:
La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante!
Ah! de mon cœur prenez pitié!
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'amitié.
Enlacez le lierre paisible
Sur mon front qui me trahirait.
Ah! cachons bien que on cœur est sensible·
La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé;
Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé.
Que Bacchus, toujours invincible,
Ote à l'Amour son dernier trait.
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible·
La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
D'où nous vient ce jus enivrant?
J'aime encor; mon verre m'échappe:
Je ne ris plus qu'en soupirant.
Pour fuir ce charme irrésistible,
Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
Ah! vous voyez que mon cœur est sensible:
Coquette, n'en abusez pas.

LA SAINTE-ALLIANCE BARBARESQUE.

1816.

AIR *de Calpigi.*

Proclamons la Sainte-Alliance,
Faite au nom de la Providence,
Et que signe un congrès *ad hoc*,
Entre Alger, Tunis et Maroc. (*bis.*)
Leurs souverains, nobles corsaires,
N'en feront que mieux leurs affaires.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis! (*bis.*)

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
Trouvant tout bon pour leur puissance,
Jurent de se mettre en commun
Bravement toujours vingt contre un.
On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,
Malgré la couleur de l'étoffe.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,
Nous forçant à l'obéissance,
Veulent qu'on lise l'Alcoran,
Et le Bonald et le Ferrand.

Mais Voltaire et sa coterie
Sont à l'*index* en Barbarie.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Français, à leur Sainte-Alliance,
Envoyons, pour droit d'assurance,
Nos censeurs anciens et nouveaux,
Et nos juges et nos prevôts.
Avec eux, ces rois, sans entraves,
Feront le commerce d'esclaves.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Malgré cette Sainte-Alliance,
Si du trône, par occurrence,
Un roi tombait, que subito
On le ramène en son château.
Mais il soldera les mémoires
Du pain, du foin et des victoires.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Enfin, pour la Sainte-Alliance,
C'est peu qu'on paye à l'échéance;
Il faut des rameurs sur les bancs,
Et des muets aux rois forbans: (*bis.*)
Même à ces majestés caduques
Il faudrait des peuples d'eunuques.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis! (*bis.*)

L'ERMITE ET SES SAINTS.

COUPLETS

ADRESSÉS A M. DE JOUY, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Rassurez-vous, ma mie.*

On va rouvrir la Sorbonne;
L'église attend ses décrets.
On ne brûle encor personne,
Mais les fagots sont tout prêts.
Par bonheur, chez nous habite
Un saint d'un esprit plus doux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

Des prêtres, grands catholiques,
L'ont instruit à servir Dieu;
Il tient aux mêmes reliques
Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.
A l'amour sa muse invite :
Par lui nous serons absous.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

Rabelais, ce fou si sage,
Lui légua, par parenté,
Un capuchon dont l'usage
En fait un sage en gaîté.

Contre la gent hypocrite
Voyez son malin courroux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

Ce n'est tout son patrimoine;
Car, pour être chansonnier,
De Lattaignant, gai chanoine,
Il choisit le bénitier.
Mais de ses refrains qu'on cite,
Lattaignant serait jaloux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

Il lui manquait un bréviaire;
Le bon ermite, à dessein,
Prit les Œuvres de Voltaire,
Qui se disait capucin.
Grace à l'auteur qu'il médite,
Il sait charmer tous les goûts.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

De tels saints suivant les traces
Sur son gai califourchon,
Il laisse fourrer aux Graces
Des fleurs sous son capuchon.
A l'aimer tout nous invite;
Avec lui sauvons-nous tous.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

MON PETIT COIN.

AIR : *Du Vaudeville de la petite Gouvernante.*

Non, le monde ne peut me plaire;
Dans mon coin retournons rêver.
Mes amis, de votre galère
Un forçat vient de se sauver.
Dans le désert que je me trace,
Je fuis, libre comme un Bédouin.
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là du pouvoir bravant les armes,
Je pèse et nos fers et nos droits;
Sur les peuples versant des larmes,
Je juge et condamne les rois.
Je prophétise avec audace;
L'avenir me sourit de loin.
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là j'ai la baguette des fées;
A faire le bien je me plais;
J'élève de nobles trophées;
Je transporte au loin des palais.
Sur le trône ceux que je place
D'être aimés sentent le besoin.
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon ame a des ailes :
Je vole, et, joyeux séraphin,
Je vois aux flammes éternelles
Nos rois précipités sans fin.
Un seul échappe de leur race;
De sa gloire je suis témoin.
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie
Des vœux que le ciel entend bien.
Respectez donc ma rêverie :
Votre monde ne me vaut rien.
De mes jours filés au Parnasse
Daignent les Muses prendre soin!
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

LE SOIR DES NOCES.

AIR : *Zon! ma Lisette, zon! ma Lison.*

L'hymen prend cette nuit
Deux amans dans sa nasse.
Qu'au seuil de leur réduit
Un doux concert se place.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Par ce trou fait exprès,
Voyons ce qui se passe.
L'épouse a mille attraits,
L'époux est plein d'audace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

L'épouse veut encor
Fuir l'époux qui l'embrasse
Mais sur plus d'un trésor
Le fripon fait main-basse.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Elle tremble et pâlit
Tandis qu'il la délace.
Il va briser le lit;
Il va rompre la glace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Mais, pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrace!
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.

Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

La belle, en sanglotant,
Se confesse à voix basse.
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Monsieur jure après nous;
Mais qu'à tout il se fasse.
Du livre des époux
Il n'est qu'à la préface.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

L'INDÉPENDANT.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Respectez mon indépendance,
Esclaves de la vanité,
C'est à l'ombre de l'indigence
Que j'ai trouvé la liberté. (*bis.*)

Jugez, aux chants qu'elle m'inspire,
Quel est sur moi son ascendant! (*bis.*)
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage
Errant dans la société;
Et pour repousser l'esclavage
Je n'ai qu'un arc et ma gaîté.
Mes traits sont ceux de la satire :
Je les lance en me défendant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,
Valets, en tout temps prosternés,
Dans cette auberge qui ne s'ouvre
Que pour des passans couronnés.
On rit du fou qui sur sa lyre
Chante à la porte en demandant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :
Oh! d'un roi que je plains l'ennui!
C'est le conducteur de la chaîne;
Ses captifs sont plus gais que lui.
Dominer ne peut me séduire;
J'offre l'amour pour répondant.

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis i..dépendant.

En paix avec ma destinée,
Gaîment je poursuis mon chemin,
Riche du pain de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.
Chaque soir au lit qui m'attire
Dieu me conduit sans accident.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée
De ses attraits les plus puissans,
Qui des chaînes de l'hyménée
Veut charger mes bras caressans. (*bis.*)
Voilà comme on perd un empire !
Non, non, point d'hymen imprudent. (*bis.*)
Que toujours Lise ait le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis ; je suis indépendant.

LA BONNE VIEILLE.

Air *de* Wilhem, ou : *Muse des bois et des plaisirs champêtres.*

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmans qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil, vous répondrez : Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons;

Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De nos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

LA VIVANDIÈRE.

1817.

AIR *de* WILHEM, ou : *Demain matin, au point du jour, on bat la générale.*

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.
Je vends, je donne, et bois gaîment
Mon vin et mon rogome.

J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
J'ai le pied leste et l'œil mutin :
Soldats, voilà Catin!

Je fus chère à tous nos héros ;
Hélas! combien j'en pleure!
Aussi soldats et généraux
Me comblaient, à toute heure,
D'amour, de gloire et de butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
D'amour, de gloire et de butin :
Soldats, voilà Catin!

J'ai pris part à tous vos exploits,
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraîchir la Victoire.
Ça grossissait son bulletin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Ça grossissait son bulletin :
Soldats, voilà Catin!

Depuis les Alpes je vous sers :
Je me mis jeune en route.
A quatorze ans, dans les déserts,
Je vous portais la goutte.
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Puis j'entrai dans Vienne un matin :
Soldats, voilà Catin!

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours,
Et de notre saint-père
Je débauchai le sacristain,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Je débauchai le sacristain :
Soldats, voilà Catin!

J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime.
A Madrid, si j'ai vendu cher,
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
J'ai donné gratis à Pantin :
Soldats, voilà Catin!

Quand au nombre il fallut céder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle!
L'Anglais aurait fui sans butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
L'Anglais aurait fui sans butin :
Soldats, voilà Catin!

Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,
Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France,

Je refleuris encor leur teint,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Je refleuris encor leur teint :
Soldats, voilà Catin!

Mais nos ennemis, gorgés d'or,
Paîront encore à boire.
Oui, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en-serai le réveil-matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
J'en serai le réveil matin :
Soldats, voilà Catin!

COUPLETS A MA FILLEULE,

AGÉE DE TROIS MOIS,

LE JOUR DE SON BAPTÊME.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Ma filleule, où diable a-t-on pris
Le pauvre parrain qu'on vous donne?
Ce choix seul excite vos cris;
De bon cœur je vous le pardonne.
Point de bonbons à ce repas;
A vos yeux cela doit me nuire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur,
Et c'est l'amitié qui vous nomme.
Or, pour n'être pas grand seigneur,
Je n'en suis pas moins honnête homme.
Des cadeaux si vous faites cas,
Vous y trouverez à redire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi
Tient la vertu même asservie,
Puissions-nous, ma commère et moi,
Vous porter bonheur dans la vie!
Pendant leur voyage ici-bas,
Aux bons cœurs rien ne devrait nuire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,
Si jusque là mes chansons plaisent!
Mais peut-être alors je serai
Où Panard et Collé se taisent.
Quoi, manquer aux joyeux ébats
Qu'un pareil jour devra produire!
Non, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

L'EXILÉ.

JANVIER 1817.

AIR : *Ermite, bon Ermite.*

A d'aimables compagnes
Une jeune beauté,
Disait : Dans nos campagnes
Règne l'humanité.
Un étranger s'avance,
Qui, parmi nous errant,
Redemande la France
Qu'il chante en soupirant.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide
Vers la France entraîné,
Il s'assied, l'œil humide,
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours
Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre chérie

C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être
Implorant son retour,
Tombe aux genoux d'un maître
Que touche son amour,
Trahi par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire,
Fuit la haine des rois.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir?
Partout de son courage
Il trouve un souvenir.
Sur nos bords, par la guerre
Tant de fois envahis,
Son sang même a naguère
Coulé pour son pays.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers
Il recueillit nos frères
Vaincus et prisonniers.
De ces temps de conquêtes
Rappelons-lui le cours;
Qu'il trouve ici des fêtes
Et surtout des amours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité;
Que par nos voix légères
Ce Français réveillé,
Sous le toit de ses pères
Croie avoir sommeillé.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

LA BOUQUETIÈRE

ET LE CROQUE-MORT.

Air : *Le cœur à la danse, un rigodon, etc.*

Je n' suis qu'un' bouqu'tière et j' n'ai rien,
Mais d' vos soupirs j' me lasse,
Monsieur l' croqu'-mort, car il faut bien
Vous dir' vot' nom-z-en face.
Quoique j' sois-t-un esprit fort,
Non, je n' veux point d'un croqu'-mort.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

C't amour, qui fait plus d'un hasard,
Vous tire par l'oreille
Depuis l' jour où vot' corbillard
Renversa ma corbeille.
Il m'en coûta plus d'un' fleur :
Vot' métier leur port' malheur.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

A d' bons vivans j'aime à parler;
Et, monsieur, n' vous déplaise,

Avec vous m' faudrait-z-étaler
Mes fleurs chez l' pèr' La Chaise;
Mon commerce est mieux fêté
A la porte d' la Gaîté.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,
Vous vous en faite' accroire;
Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs
Vous doiv' tous un pour-boire,
Y en a plus d'un, sans m' vanter,
Qu' j'avons fait ressusciter.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

J' f'rai courte et bonne, et, j'y consens,
En passant venez m' prendre;
Mais qu' ce n' soit point-z-avant dix ans.
Adieu, croqu'-mort si tendre.
P't-ét' bien qu'en s'impatientant
Un' pratique vous attend.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

LA PETITE FÉE.

1817.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

Enfans, il était une fois
Une fée appelée Urgande,
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande;
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah! bonne fee, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux;
Chaque moisson était complète.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres,

Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée,
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne.
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal,
Hélas! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux;
Mais pourtant si bien qu'on nous traite,

Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

MA NACELLE,

CHANSON

CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE.

AIR : *Eh! vogue la galère.*

Sur une onde tranquille
Voguant soir et matin,
Ma nacelle est docile
Au souffle du destin.
La voile s'enfle-t-elle,
J'abandonne le bord.
Eh! vogue ma nacelle,
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère
La muse des chansons,
Et ma course légère
S'égaie à ses doux sons.
La folâtre pucelle
Chante sur chaque bord :
Eh! vogue ma nacelle,
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)

Eh ! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage
Cent foudres à la fois,
Ébranlant ce rivage,
Épouvantent les rois,
Le Plaisir, qui m'appelle,
M'attend sur l'autre bord.
Eh ! vogue ma nacelle,
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)
Eh ! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Loin de là le ciel change :
Un soleil éclatant
Vient mûrir la vendange
Que le buveur attend.
D'une liqueur nouvelle
Lestons-nous sur ce bord.
Eh ! vogue ma nacelle,
(O doux zephyr, sois-moi fidèle !)
Eh ! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Des rives bien connues
M'appellent à leur tour.
Les Graces, demi-nues,
Y célèbrent l'amour.
Dieux ! j'entends la plus belle
Soupirer sur le bord.

Eh! vogue ma nacelle,
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Mais, loin du roc perfide
Qui produit le laurier,
Quel astre heureux me guide
Vers un humble foyer?
L'amitié renouvelle
Ma fête sur ce bord.
Eh! vogue ma nacelle,
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)
Eh! vogue ma nacelle,
Nous entrons dans le port.

MONSIEUR JUDAS.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Monsieur Judas est un drôle
Qui soutient avec chaleur
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle
Et n'a pris qu'une couleur.
Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blancs,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste
Cet observateur moral
Parfois se dit journaliste,
Et tranche du libéral;
Mais voulons-nous réclamer
Le droit de tout imprimer,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Sans respect du caractère,
Souvent ce lâche effronté
Porte l'habit militaire,
Avec la croix au côté.
Nous qui fesons volontiers
L'éloge de nos guerriers,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin, sa bouche flétrie
Ose prendre un noble accent,
Et des maux de la patrie
Ne parle qu'en gémissant.
Nous qui fesons le procès
A tous les mauvais Français,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice,
Tout haut vous dit : « Mes amis,
Les limiers de la police
Sont à craindre en ce pays. »
Mais nous qui de maints brocards
Poursuivons jusqu'aux mouchards,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

LE DIEU DES BONNES GENS.

AIR : *Vaudeville de la Partie carrée.*

Il est un Dieu; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligens.
Le verre en main, gaiment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grace aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.

Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie!
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgens,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on deifie!
Moi, pour braver des maîtres exigeans,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeans.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre!
Nous touchons tous à nos derniers instans;
L'éternité va se faire comprendre;
Tout va finir, l'univers et le temps.
Oh! chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligens!
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère,
S'il créa tout, à tout il sert d'appui:
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeans,
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens!

ADIEUX A DES AMIS.

AIR: *C'est un lanla, landerirette.*

D'ici faut-il que je parte,
Mes amis, quand loin de vous
Je ne puis voir sur la carte
D'asile pour moi plus doux!
Même au sein de notre ivresse,
Dieu! je crois être à demain:
Fouette, cocher! dit la Sagesse;
Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,
On pourrait, grace aux plaisirs,
Aux fatigues du voyage
Opposer d'heureux loisirs.
Mais une ardeur importune
En route met chaque humain:

Fouette, cocher! dit la Fortune;
Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,
Ne va point au cabaret,
Me vient dire avec rudesse
Un médecin indiscret;
Mais Lisette est si jolie!
Mais si doux est le bon vin!
Fouette, cocher! dit la Folie;
Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être,
Je chanterai mon retour.
Déja je crois voir renaître
L'aurore d'un si beau jour.
L'Allégresse, que j'encense,
A mon paquet met la main.
Fouette, cocher! dit l'Espérance;
Et me voilà sur le chemin.

LA RÊVERIE.

AIR : *La Signora maiade.*

Loin d'une Iris volage
Qu'un seigneur m'enlevait,
Au printemps, sous l'ombrage,
Un jour mon cœur rêvait.

Privé d'une infidèle,
Il rêvait qu'une autre belle
Volait à mon secours.
Venez, venez, venez, mes amours! (*bis.*)

Cette belle était tendre,
Tendre et fière à la fois.
Il me semblait l'entendre
Soupirer dans les bois:
C'était une princesse
Qui respirait la tendresse
Loin de l'éclat des cours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Je l'entendais se plaindre
Du poids de la grandeur.
Cessant de me contraindre,
Je lui peins mon ardeur:
Mes yeux versent des larmes,
Ravis de voir tant de charmes
Sous de si beaux atours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Telle était la merveille
Dont je flattais mes sens;
Quand soudain mon oreille
S'ouvre aux plus doux accens.
Si c'est vous, ma princesse,
Des roses de la tendresse
Venez semer mes jours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Mais, non : c'est la coquette
Du village voisin,
Qui m'offre une conquête,
En corset de basin.
Grandeurs, je vous oublie!
Cette fille est si jolie!
Ses jupons sont si courts!
Venez, venez, venez, mes amours! (*bis.*)

BRENNUS,

OU

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

AIR *nouveau de M.* WILHEM, ou : *De Pierre-le-Grand:*

Brennus disait aux bons Gaulois :
Célébrez un triomphe insigne!
Les champs de Rome ont payé mes exploits,
Et j'en rapporte un cep de vigne :
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*

Privés de son jus tout-puissant,
Nous avons vaincu pour en boire.
Sur nos coteaux, que le pampre naissant
Serve à couronner la victoire.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie;
Dans son nectar plein des feux du soleil,
Tous les arts puiseront la vie.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,
Mille vaisseaux iront sur l'onde,
Chargés de vins et de fleurs pavoisés,
Porter la joie autour du monde.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,
Vous qui préparez nos armures,
Que sa liqueur soit un baume de plus
Versé par vous sur nos blessures.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins
Apprendront qu'en des jours d'alarmes
Le faible appui que l'on donne aux raisins
Peut vaincre à défaut d'autres armes.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins
Un peuple hospitalier te prie.
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie.

Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,
Creuse la terre avec sa lance,
Plante la vigne, et les Gaulois, joyeux,
Dans l'avenir ont vu la France.
Grace à la vigne; unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*

LES CLEFS DU PARADIS.

AIR : *A coups d'pied, à coups d'poing.*

Saint Pierre perdit, l'autre jour,
Les clefs du céleste séjour;
(L'histoire est vraiment singulière!)
C'est Margot qui, passant par là,
Dans son gousset les lui vola.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battans;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en paradis.
« Je vais, Margot,

« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant
Un turc, un juif, un protestant ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Des jésuites que Margoton
Voit à regret dans ce canton,
(L'histoire est vraiment singulière !)
Sans bruit, à force d'avancer,
Près des anges vont se placer.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant,
Que Dieu doit être intolérant ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
Satan lui-même est bien venu :
La belle en fait un saint cornu.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'enfer ;

(L'histoire est vraiment singulière!)
La douceur va tout convertir :
On n'aura personne à rôtir.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part ;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

1817.

AIR *nouveau de* M. WILHEM, ou : *Il faut que l'on file doux.*

Moi qui, même auprès des belles,
Voudrais vivre en passager,
Que je porte envie aux ailes
De l'oiseau vif et léger!
Combien d'espace il visite!
A voltiger tout l'invite :
L'air est doux, le ciel est beau.

Je volerais, vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle
M'enseignant ses plus doux sons,
J'irais de la pastourelle
Accompagner les chansons.
Puis j'irais charmer l'ermite
Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais, vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
Où des buveurs en gaîté,
Attendris par mon ramage,
Ne boiraient qu'à la beauté.
Puis, ma chanson favorite
Aux guerriers qu'on déshérite
Ferait chérir le hameau.
Je volerais, vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles
Où sont de pauvres captifs,
En leur cachant bien mes ailes,
Former des accords plaintifs.
L'un sourit à ma visite;
L'autre rêve, dans son gîte,
Aux champs où fut son berceau.
Je volerais, vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible
Un roi qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible,
J'irais chanter près de lui.
Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.
Je volerais, vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,
Vous, méchans, je vous fuirais,
A moins que l'Amour encore
Ne me surprît dans ses rets.
Que, sur un sein qu'il agite,
Ce chasseur que nul n'évite
Me dresse un piége nouveau;
J'y volerais, vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

LE BON VIEILLARD.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Joyeux enfans, vous que Bacchus rassemble,
Par vos chansons vous m'attirez ici.
Je suis bien vieux; mais en vain ma voix tremble:
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
Du temps passé j'apporte des nouvelles;
J'ai bu jadis avec le bon Panard.

Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, hé quoi, chacun s'empresse!
A ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes;
Avec le temps vous compterez plus tard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses;
Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses,
Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus.
Les souvenirs me sont restés fidèles;
Aussi parfois je soupire à l'écart.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont j'eus long-temps ma part.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
Comme Nestor je ne vous parle pas.

De tous les jours où brilla mon courage
J'achèterais un jour de vos combats.
Je l'avoûrai, vos palmes immortelles
M'ont rendu cher un nouvel étendard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde!
Enfans, buvons à mes derniers amours.
La liberté va rajeunir le monde:
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
D'un beau printemps, aimables hirondelles,
J'ai pour vous voir différé mon départ.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

QU'ELLE EST JOLIE!

AIR:

Grands dieux! combien elle est jolie
Celle que j'aimerai toujours!
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.
Du plus beau souffle de la vie
A l'animer le ciel se plaît.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche épanouie;
Ses cheveux sont blonds et flottans.
Par mille talens embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû long-temps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.
Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et pour moi ses feux sont constans.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez; mon triomphe est complet.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

AIR : *Ronde de la Ferme et le Château.*

A Bagnolet j'ai vu naguère
Certain vieillard toujours content.
Aveugle il revint de la guerre,
Et pauvre il mendie en chantant. (*bis.*)
Sur sa vielle il redit sans cesse :
« Aux gens de plaisir je m'adresse.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît. »
Et de lui donner l'on s'empresse.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette ;
Et, près d'aimables étourdis,
A la contre-danse il répète :
« Comme vous j'ai dansé jadis. (*bis.*)
« Vous qui pressez avec ivresse
« La main de plus d'une maîtresse,
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît :
« J'ai bien employé ma jeunesse.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville
Qu'il trouve à de gais rendez-vous :

« Avec Babet, dans cet asile,
« Combien j'ai ri de son époux ! (*bis.*)
« Belles, qu'une ombre épaisse attire,
« Là, contre l'hymen tout conspire.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Les maris me font toujours rire.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles
Dont il fit long-temps ses amours :
« Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,
« Aimez bien, et plaisez toujours. (*bis.*)
« Pour toucher la prude inhumaine,
« Trop souvent ma prière est vaine.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Refuser vous fait tant de peine !
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle
Il dit : « Songez bien qu'ici-bas,
« Même quand la vendange est belle,
« Le pauvre ne vendange pas. (*bis.*)
« Bons vivans que met en goguette
« Le vin d'une vieille feuillette,
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Je me régale de piquette.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires,
Chantent l'amour à pleine voix;
Ou gaîment rapprochent leurs verres
Au souvenir de leurs exploits. (*bis.*)
Il leur dit, ému jusqu'aux larmes:
« De l'amitié goûtez les charmes.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Comme vous j'ai porté les armes!
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise?
On le voit, pour son intérêt,
Moins à la porte de l'église,
Qu'à la porte du cabaret. (*bis.*)
Pour ceux que le plaisir couronne,
J'entends sa vielle qui résonne:
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Le plaisir rend l'ame si bonne!
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

LE PRINCE DE NAVARRE,

OU

MATHURIN BRUNEAU [1].

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*

Quoi ! tu veux régner sur la France !
Es-tu fou, pauvre Mathurin ?
N'échange point ton indigence
Contre tout l'or d'un souverain.
Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne,
Tu n'as donc point tiré de fruit.
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit ?
Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

[1] Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de *Prince de Navarre*.

Dans le rang que toi-même espères,
Trompés par des flatteurs câlins,
Que de rois se disent les pères
D'enfans qui se croient orphelins!
Régner, c'est n'être point avare
De lois, de rubans, de grands mots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire,
Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.
Un Anglais, aidé d'un Tartare,
Foule aux pieds de nobles drapeaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agens illégitimes
Servent la légitimité!
Trop tard sur les malheurs de Nîmes
On éclairerait ta bonté.
Le roi qu'au Pont-Neuf on répare
Parle en vain pour les Huguenots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

De tes maux quel serait le terme,
Si quelques alliés sans foi
Prétendaient que tu tiens à ferme
Le trône que tu dis à toi?

De jour en jour leur ligue avare
Augmenterait le prix des baux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Enfin pourrais-tu sans scrupule,
Graissant la pate au saint Esprit,
Faire un concordat ridicule
Avec ton père en Jésus-Christ?
Pour lui redorer sa tiare,
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs ton métier nous arrange :
Nos amis nous ont fait capot.
C'est pour que l'étranger la mange
Que nous mettons la poule au pot.
De nos souliers même on s'empare
Après avoir pris nos manteaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

LA MORT SUBITE,

COUPLETS POUR UN DINER.

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*

Mes amis, j'accours au plus vite,
Car vous ne pardonneriez pas,
A moins, dit-on, de mort subite,
De manquer à ce gai repas.
En vain l'amour qui me lutine
Pour m'arrêter tente un effort;
Avec vous il faut que je dîne:
Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoiqu'heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir.
Ah! mon Dieu! je suis mort peut-être,
C'est ce qu'il est urgent de voir.
Je me tâte comme Sosie;
Je ris, je mange et je bois fort.
Ah! je me connais à la vie:
Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,
Ici fermer les yeux soudain;
En chantant, remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.

Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,
Ne m'inspire un joyeux transport,
Si ma main ne serre la vôtre,
Adieu, mes amis, je suis mort!

LES CINQUANTE ÉCUS.

AIR : *Martin est fort bon garçon.*

Grace à Dieu je suis héritier!
Le métier
De rentier
Me sied et m'enchante.
Travailler serait un abus;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.
J'ai de quoi
Vivre en roi
Si l'éclat me tente.
Les honneurs me sont dévolus;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard,
Sans retard

Sur un char
De forme élégante,
Fuyons mes créanciers confus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus;
J'ai cinquante écus de rente.

Adieu Surène et ses coteaux!
Le bordeaux,
Le mursaulx,
L'ai que l'on chante,
Vont donc enfin m'être connus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Parez-vous, Lise, mes amours,
Des atours
Que toujours
La richesse invente;
Le clinquant ne vous convient plus;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes vous que je prends,
Amis francs,
Vieux parens,
Sœur jeune et fringante,
Soyez logés, nourris, vêtus;
J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,
Pour huit jours,
Des plus courts,
Comblez mon attente;
Le fonds suivra les revenus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

LE CARNAVAL DE 1818.

AIR : *A ma Margot du bas en haut.*

On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il èst court ! ah ! qu'il est court ! (*bis.*)

Des veuves, des filles, des femmes,
Tu dois craindre les épigrammes;
Carnaval dont chacun pâtit,
Dis-nous qui t'a fait si petit.
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Chez nous quand si peu tu demeures,
Des prières de quarante heures [1]

[1] La durée de ce carnaval n'était que de vingt-quatre heures.

Les heures qu'on retranchera
Sont tout ce qu'on y gagnera.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Vendu sans doute au ministère,
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,
Quand sur toi nous avions compté
Pour quelques jours de liberté.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Des ministres, oui, je le gage,
A la chambre, on te croit l'ouvrage;
Et contre eux enfin déclaré,
Le ventre même a murmuré.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Dis-moi, ta maigreur sans égale
Est-elle une leçon morale
Que chez nous, en venant dîner,
Wellington veut encor donner?

Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour:
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

En France on vit de sacrifice;
Aurait-on craint que la police,
Toujours prête à nous égayer,
N'eût trop de masques à payer?
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour:
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court! (*bis.*)

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

AIR: *Suzon sortant de son village.*

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port!
France adorée!
Douce contrée!
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie ! (*ter.*)

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans enfin je te revois ;
De mon village
Je vois la plage ;
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon ame est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas,
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année
Là brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers ;

Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie!

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang petille,
A mes vœux l'amour fut soumis.
France adorée!
Douce contrée!
Que de plaisirs quittés pour te revoir!
Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir;
De mes amours, dans la prairie,
Les souvenirs seront présens;
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée!
Douce contrée!
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie:
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée!
Douce contrée!
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais, je puis mourir.
Salut à ma patrie! (*ter.*)

LE VENTRU,

OU

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818,

AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE.. PAR M***.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Électeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.

L'état n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés ! } bis.
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle,
A quinze de d'Argenson ;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé ;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis ;
Si j'ai bien parlé des braves,

C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'*ordre du jour.*
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité;
Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Malgré des calculs sinistres,
Vous paîrez, sans y songer,

L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Enfin, j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi ;
J'ai placé deux de mes frères,
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions,
J'ai cent invitations.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés! } bis.
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

LA COURONNE.

COUPLETS CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÈVE.

AIR :

Grace à la fève, je suis roi.
Nous le voulons : versez à boire!
Çà, mes sujets, couronnez-moi!
Et qu'on porte envie à ma gloire.
A l'espoir du rang le plus beau
Point de cœur qui ne s'abandonne.
Nul n'est content de son chapeau;
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
Porte une couronne éclatante.
Le pâtre a sa couronne aussi,
Couronne de fleurs qui me tente.
A l'un le ciel la fait payer;
Mais au berger l'amour la donne;
Le roi l'ôte pour sommeiller,
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poëte et guerrier,
Sert les muses et la victoire.
Le front ceint d'un double laurier,
Il triomphe et chante sa gloire.

Quand du rang qu'il doit occuper
Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans
La couronne de l'innocence :
Bientôt viennent les courtisans;
Comme les rois on vous encense.
Comme eux de pièges séducteurs
L'artifice vous environne;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne! A ces mots
Chacun doit penser à la sienne.
Je n'ai point doublé les impôts;
Je n'ai point de noblesse ancienne.
Mon peuple, buvons de concert :
La place me paraît si bonne!
N'allez pas avant le dessert
Me faire abdiquer la couronne.

LE BON MÉNAGE.

AIR : *De la Légère.*

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.

Commissaire!
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Oui, Colin bat sa Colette;
Mais ainsi, tous les lundis,
L'amour, aux cris qu'elle jette,
S'éveille dans leur taudis.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire!
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Colin est un gros garçon
Qui chante dès qu'il s'éveille.
Colette, ronde et vermeille,
A la gaîté du pinson.
Chez eux la haine est sans force;
Car tous deux de leur plein gré,
Pour se passer du divorce,
Se sont passés du curé.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire!
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous,
Chaque soir à la guinguette,
S'en vont Colin et Colette
Sabler du vin à six sous.
C'est pour trinquer sous l'ombrage
Où, sans témoin, fut passé
Leur contrat de mariage,
Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire!
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Parfois, pour d'autres attraits
Colin se met en dépense;
Mais Colette a pris l'avance,
Et s'en venge encore après.
On aura fait quelque conte,
Et de dépit transportés

Peut-être ils règlent le compte
De leurs infidélités.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire!
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Déja, sans doute on s'embrasse
Et dans son lit, à loisir,
Demain, Colette un peu lasse,
Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire!
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

LE CHAMP D'ASILE.

AOUT 1818.

AIR : *Romance de Bélisaire.* (Par GARAT.)

Un chef de bannis courageux,
Implorant un lointain asile,
A des sauvages ombrageux
Disait : « L'Europe nous exile.
« Heureux enfans de ces forêts,
« De nos maux apprenez l'histoire :
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Elle épouvante encor les rois,
« Et nous bannit des humbles chaumes
« D'où sortis pour venger nos droits
« Nous avons dompté vingt royaumes.
« Nous courions conquérir la paix
« Qui fuyait devant la victoire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Dans l'Inde, Albion a tremblé
« Quand de nos soldats intrépides
« Les chants d'allégresse ont troublé
« Les vieux échos des pyramides.

« Les siècles pour tant de hauts faits
« N'auront point assez de mémoire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Un homme enfin sort de nos rangs,
« Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
« L'on voit soudain les rois errans
« Conjurer sa foudre qui gronde.
« De loin saluant son palais,
« A ce dieu seul ils semblaient croire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Mais il tombe ; et nous, vieux soldats
« Qui suivions un compagnon d'armes,
« Nous voguons jusqu'en vos climats,
« Pleurant la patrie et ses charmes.
« Qu'elle se relève à jamais
« Du grand naufrage de la Loire !
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors
Répond : « Dieu calme les orages.
« Guerriers ! partagez nos trésors,
« Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.
« Gravons sur l'arbre de la Paix
« Ces mots d'un fils de la Victoire :
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré;
Élevez-vous, cité nouvelle!
Soyez-nous un port assuré
Contre la fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français;
Prenez pitié de notre gloire.

LA MORT DE CHARLEMAGNE.

AIR : *Le bruit des roulettes gâte tout.*

Dans le vieux Roman de la Rose
J'ai vu que le fils de Pépin,
Redoutant son apothéose,
Disait à l'évêque Turpin :
Prélat, sois bon à quelque chose;
L'âge m'accable, guéris-moi.
Oui, lui dit Turpin, et vive le roi! (*bis.*).

Turpin, sais-tu qu'on me répète
Ce mot-là depuis bien long-temps?
Turpin répond : J'ai la recette
D'un cœur de vierge de vingt ans.
Fleur de vingt ans, vertu parfaite,
Vous rajeunira, sur ma foi.
Sauvons la patrie, et vive le roi! (*bis.*)

Vite, un décret de Charlemagne
Met un haut prix à ce trésor;
On cherche à Rome, en Allemagne,
Même en France on le cherche encor.
Les curés cherchaient en campagne,
Disant : Ce prince plein de foi
Doublera la dime, et vive le roi! (*bis.*)

Turpin d'abord trouve lui-même
Cœur de vingt ans non profané;
Mais un bon moine de Télème
Le croque à l'instant sous son né.
Quoi! sans respect du diadème!
Oui, dit le moine, c'est ma loi.
L'église avant tout, et vive le roi! (*bis.*)

Un juge, espérant la simarre,
Loin de Paris cherche si bien,
Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
Qu'attendait le roi très chrétien.
Un seigneur dit : Je m'en empare :
Le droit de jambage est à moi.
Tout pour la noblesse, et vive le roi! (*bis.*)

Je serai duc! s'écrie un page,
Dénichant enfin à son tour
Fille de vingt ans neuve et sage,
Que soudain il mène à la cour.
On illumine à son passage;
Et le peuple, qui sait pourquoi
Chante un *Te Deum*, et vive le roi! (*bis.*)

Mais en voyant le doux remède,
Le roi dit : C'est l'esprit malin.
Fi donc ! cette vierge est trop laide ;
Mieux vaut mourir comme un vilain.
Or, il meurt, son fils lui succède,
Et Turpin répète au convoi :
Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi ! (*bis.*)

LE VENTRU,

AUX ÉLECTIONS DE 1819.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Autour du pot c'est trop tourner, } *bis.*
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner. }

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,
Fait de bons dîners l'an passé.
On met la table au ministère ;
Renommez-moi, je suis pressé.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Préfets, que tout nous réussisse ;
Et du moins vous conserverez,
Si l'on vous traduit en justice,
Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Maires, soignez bien mes affaires;
Vous courez aussi des dangers.
Si les villes nommaient leurs maires,
Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Dévots, j'ai la foi la plus forte;
A Dieu je dis chaque matin :
Faites qu'à cent écus l'on porte
La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme;
Faisons la paix, preux chevaliers :
N'oubliez pas que je suis homme
A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Libéraux, dans vos doléances,
Pourquoi donc vous en prendre à moi,
Quand le creuset des ordonnances
Peut faire évaporer la loi?

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

Les emplois étant ma ressource
Aux impôts dois-je m'opposer?
Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

On craindrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatans;
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,
Les ministres seront contens.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner. } *bis.*

LA NATURE.

AIR : *Ah! que de chagrins dans la vie.*

Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs!
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs. (*bis.*)
Mais à ses pieds la beauté nous attire;
Mais des raisins le nectar est foulé.

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; } bis.
Et l'univers est consolé.

Chaque pays eut son déluge.
Hélas! peut-être jour et nuit,
Une arche est encor le refuge
De mortels que l'onde poursuit.
Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
Et que vers eux la colombe a volé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles!
L'Etna s'agite, et, furieux,
Semble, du fond de ses entrailles,
Vomir l'enfer contre les cieux.
Mais pour renaître enfin sa rage expire;
Il se rasseoit sur le monde ébranlé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Dieu! que de souffrances nouvelles!
L'affreux vautour de l'Orient,
La peste a déploye ses ailes
Sur l'homme qui tombe en fuyant.
Le ciel s'apaise, et la pitié respire;
On tend la main au malade exilé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères:
Des rois nous payons les défis.

Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Ah! loin d'accuser la nature,
Du printemps chantons le retour;
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour. (*bis.*)
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire; } *bis.*
Et l'univers est consolé.

LES CARTES ou L'HOROSCOPE.

AIR : *De la petite Gouvernante.*

Tandis qu'en faisant sa prière,
Au coin du feu maman s'endort,
Peu faite pour être ouvrière,
Dans les cartes cherchons mon sort.
Maman dirait : Craignez les bagatelles!
Le diable est fin; tremblez, Suzon!
Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles. } *bis.*
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Amour, enfant ou mariage,
Sachons ce qui m'attend ici.
J'ai certain amant qui voyage :
Valet de cœur ? Bon ! le voici.
Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
L'ingrat l'épouse, ô trahison !
J'entre au couvent ; mon confesseur se damne.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Au parloir témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent :
C'est un prince épris de mes charmes ;
Il m'enlève de mon couvent.
Par des cadeaux son altesse m'entraîne
Jusqu'à sa petite maison.
La nuit survient, et je suis presque reine.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne.
On vient lui parler contre moi.
En secret un brun m'accompagne ;
Tout se découvre : adieu mon roi !
Un de perdu, j'en vois arriver douze ;
J'enflamme un campagnard grison :
Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine,
Dans un char je brille à Paris.

C'est le roi de trèfle qui mène;
Mon mari gronde, et je m'en ris:
Dieu! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille!
En ai-je passé la saison?
Eh! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison. } *bis.*

LA SAINTE ALLIANCE

DES PEUPLES.

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT, POUR LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT, EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS, AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

AIR : *Du Dieu des bonnes gens.*

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse!
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.

« D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie :
« L'aquilon souffle; et vos toits sont brûlés;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque état commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent du bout de leur sceptre insolent
« Marquer, compter et recompter les ames
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez sans défense
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course.
« Fondez des lois dans vos pays souffrans;
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérans.
« Des astres faux conjurez l'influence;
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France:
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

ROSETTE.

Air *nouveau de* M. de Beauplan.

Sans respect pour votre printemps,
Quoi! vous me parlez de tendresse,
Quand sous le poids de quarante ans
Je vois succomber ma jeunesse!
Je n'eus besoin pour m'enflammer
Jadis que d'une humble grisette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre équipage tous les jours
Vous montre en parure brillante.
Rosette, sous de frais atours,
Courait à pied, leste et riante.
Partout ses yeux pour m'alarmer
Provoquaient l'œillade indiscrète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille glaces.
Rosette n'avait qu'un miroir;
Je le croyais celui des Graces.
Point de rideaux pour s'enfermer;
L'aurore égayait sa couchette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avoûrai,
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'amour lui servait d'interprète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Elle avait moins d'attraits que vous;
Même elle avait un cœur moins tendre;
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant heureux de l'entendre.

Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

LES RÉVÉRENDS PÈRES.

DÉCEMBRE 1819.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Hommes noirs, d'où sortez-vous?
Nous sortons de dessous terre.
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola;
Vous savez pourquoi l'on nous exila.
Nous rentrons; songez à vous taire!
Et que vos enfans suivent nos leçons.
C'est nous qui fessons,
Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit:
Il mourut dans les coliques.
Un pape nous rétablit:
Nous en ferons des reliques.
Confessons, pour être absolus:
Henri Quatre est mort, qu'on n'en parle plus.

Vivent les rois bons catholiques!
Pour Ferdinand Sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées.
Oui, d'un baptême de cour
Voyez en nous les dragées [1].
Le favori par tant d'égards
Espère acquérir de pieux mouchards.
Encor quelques lois de changées,
Et, pour le sauver, nous le renversons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu,
Si l'on croyait la canaille,
La Charte serait de feu,
Et le monarque de paille.
Nous avons le secret d'en haut:
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
C'est litière pour la prêtraille:
Elle aura la dîme, et nous les moissons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

[1] M. le duc D..... venait de faire baptiser son fils.

Du fond d'un certain palais,
Nous dirigeons nos attaques.
Les moines sont nos valets :
On a refait leurs casaques.
Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs trafiquant pour nous.
Les capucins sont nos cosaques :
A prendre Paris nous les exerçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin, reconnaissez-nous
Aux ames déja séduites.
Escobard va sous nos coups
Voir vos écoles détruites.
Au pape rendez tous ses droits;
Léguez-nous vos biens et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites;
Français, tremblez tous : nous vous bénissons!
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

LES ENFANS DE LA FRANCE.

1819.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Reine du monde, ô France, ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfans l'étendard s'est brisé. (*bis.*)
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfans de la France! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfans de la France!

Pour effacer des courtiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.

D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux arts consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfans de la France!

Prête l'oreille aux accens de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
Des siècles entends-tu la voix?
Honneur aux enfans de la France!

Dieu qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance,
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfans de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge, une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux. (*bis.*)
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfans de la France! (*bis.*)

LES MIRMIDONS,

OU

LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE.

DÉCEMBRE 1819.

AIR : *Du Vaudeville de la Garde nationale.*

CHŒUR.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)

Voyant qu'Achille succombe,
Ses mirmidons, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe :
Les petits vont être grands.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

D'Achille tournant les broches
Pour engraisser nous rampions:
Il tombe, sonnons les cloches;
Allumons tous nos lampions.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons:
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront malmenés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons:
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Toi, *Mironton*, *Mirontaine*,
Prends l'arme de ce héros;
Puis, en vrai Croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons:
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Son sceptre, qu'on nous défère,
Est trop pesant et trop long;
Son fouet fait mieux notre affaire.
Trottez, peuples, trottez donc!

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie :
L'ennemi fait des progrès!
Ne parlons plus de patrie;
L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Achille était poétique;
Mais, morbleu! nous l'effaçons.
S'il inspire une œuvre épique,
Nous inspirons des chansons.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Pourtant d'une peur servile
Parfois rien ne nous defend.
Grands dieux! c'est l'ombre d'Achille!
Eh! non : ce n'est qu'un enfant.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)

LES ROSSIGNOLS.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

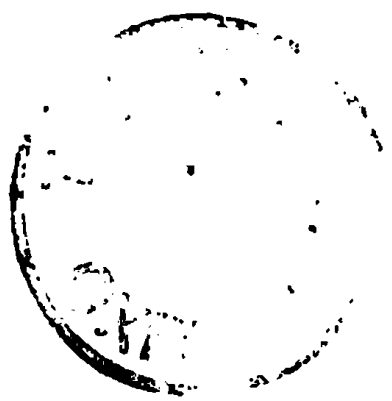
La nuit a ralenti les heures :
Le sommeil s'étend sur Paris.
Charmez l'écho de nos demeures;
Éveillez-vous, oiseaux chéris.
Dans ces instans où le cœur pense,
Heureux qui peut rentrer en soi!
De la nuit j'aime le silence :
Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

Doux chantres de l'amour fidèle,
De Phryné fuyez le séjour :
Phryné rend chaque nuit nouvelle
Complice d'un nouvel amour.
En vain des baisers sans ivresse
Ont scellé des sermens sans foi;
Je crois encore à la tendresse :
Deux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle;
Mais croyez-vous, par vos accords,
Toucher l'avare, au cœur stérile,
Qui compte à présent ses trésors?
Quand la nuit, favorable aux ruses,
Pour son or le remplit d'effroi,
Ma pauvreté sourit aux Muses :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,
Ah ! refusez vos tendres airs
A ces nobles qui, d'âge en âge,
Pour en donner portent des fers:
Tandis qu'ils veillent en silence,
Debout, auprès du lit d'un roi,
C'est la liberté que j'encense :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :
Non, vous n'aimez pas les méchans.
Du printemps le parfum m'arrive
Avec la douceur de vos chants.
La nature, plus belle encore,
Dans mon cœur va graver sa loi.
J'attends le réveil de l'aurore :
Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)



HALTE-LA!

OU

LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS.

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE ***.

1820.

AIR : *Halte-là, la Garde royale est là.*

Comment, sans vous compromettre,
Vous tourner un compliment?
De ne rien prendre à la lettre
Nos juges ont fait serment.
Puis-je parler de Marie?
V..... dira : « Non.
« C'est la mère d'un Messie,
« Le deuxième de son nom.
« Halte-là! (*bis.*)
« Vite, en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature
Vous combla d'heureux talens;
Que les dieux de la peinture
Sont touchés de votre encens;

Que votre ame encor brisée
Pleure un vol fait par des rois?
« Ah! vous pleurez le Musée,
« Dit M..... *le Gaulois.*
« Halte-là!
« Vite, en prison pour cela. »

Si je dis que la musique
Vous offre aussi des succès;
Qu'à plus d'un chant héroïque
S'émeut votre cœur français:
« On ne m'en fait point accroire,
« S'écrie H.. radieux:
« Chanter la France et la gloire,
« C'est par trop séditieux.
« Halte-là!
« Vite, en prison pour cela. »

Si je peins la bienfaisance
Et les pleurs qu'elle trait;
Si je chante l'opulence
A qui le pauvre sourit,
J..... d. P.....
Dit: « La bonté rend suspect;
« Et soulager l'infortune,
« C'est nous manquer de respect.
« Halte-là!
« Vite, en prison pour cela. »

En vain l'amitié m'inspire:
Je suis effrayé de tout.

A peine j'ose vous dire
Que c'est le quinze d'août.
« Le quinze d'août ! s'écrie
« B..... toujours en fureur :
« Vous ne fêtez pas Marie,
« Mais vous fêtez l'Empereur !
« Halte-là !
« Vite, en prison pour cela. »

Je me tais donc par prudence,
Et n'offre que quelques fleurs.
Grand Dieu ! quelle inconséquence !
Mon bouquet a trois couleurs.
Si cette erreur fait scandale,
Je puis me perdre avec vous ;
Mais la clémence royale
Est là pour nous sauver tous...
Halte-là ! (*bis.*)
Vite, en prison pour cela.

L'ENFANT DE BONNE MAISON,

OU

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DE CHARTRES, CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE.

AIR : *De la Treille de sincérité.*

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis.*)

De votre savoir qui prospère,
J'attends parchemins et blason :
Un bâtard est fils de son père,
Je veux restaurer ma maison. (*bis.*)
Oui, plus noble que certains êtres,
Des priviléges fiers suppôts,
Moi je descends de mes ancêtres ;
Que leur ame soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne,
Dédaigna robins et traitans;
De l'Opéra sortit baronne,
Et se fit comtesse à trente ans.
Marquise enfin des plus sévères,
Elle nargua les sots propos.
Auprès de mes chastes grand'mères,
Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur:
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père que, sans flatterie,
Je cite avant tous ses aïeux,
Était chevalier d'industrie,
Sans en être moins glorieux.
Comme il avait pour plaire aux dames
De vieux cordons et l'air dispos,
Il vécut aux dépens des femmes:
Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur:
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme,
Et dans un donjon retiré,
Mon aïeul, en bon gentilhomme,
S'enivrait avec son curé.

Sur le dos des gens du village,
Après boire, il cassait les pots.
Il but ainsi son héritage:
Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur:
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon bisaïeul, chassant de race,
Fut un comte fort courageux,
Qui, laissant rouiller sa cuirasse,
Joua noblement tous les jeux.
Après une suite traîtresse
De pics, de repics, de capots,
Un as dépouilla son altesse:
Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur:
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul, roi légitime
D'un pays fort mal gouverné,
Tranchait parfois du magnanime,
Surtout quand il avait dîné.
Mais les plaisirs de ce grand prince
Ayant absorbé les impôts,
Il mangea province à province:
Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire,
Messieurs, et prouvez qu'à moi seul
Je vaux autant que père et mère,
Aïeul, bisaïeul, trisaïeul. (*bis.*)
Grace à votre art que j'utilise,
Qu'on me tire enfin des tripots ;
Qu'on m'enterre au chœur d'une église :
Que mon ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur ;
Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis.*)

LES ÉTOILES QUI FILENT.

JANVIER 1820.

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.
— Oui, mon enfant ; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.

— Berger sur cet azur tranquille,
De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire :
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile,
Auprès du vin qu'il célébrait....
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né :
Le berceau qu'il a laissé vide
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui :
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque!...
Va, mon fils, garde ta candeur;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES LOIS D'EXCEPTION.

MARS 1820.

AIR : *Du petit mot pour rire.*

Quoi! pas un seul petit couplet!
Chansonnier, dis-nous donc quel est
Le mal qui te consume?
— Amis, il pleut, il pleut des lois;
L'air est malsain, j'en perds la voix.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,
Les oiseaux plus gais, plus contens,
De chanter ont coutume.
— Oui, mais j'aperçois des réseaux;
En cage on mettra les oiseaux.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

La chambre regorge d'intrus;
Peins-nous l'un de ces bas ventrus,

Aux dîners qu'il écume.
— Non, car ces gens, si gras du bec,
Votent l'eau claire et le pain sec [1].
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs;
Des Français ce sont les tuteurs;
Qu'à leur nez l'encens fume.
— Non, car ils ont mis de moitié
Leurs pupilles à la Pitié.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc S...:.. l'anodin;
Peins-nous surtout P.....-Dandin,
Si fort quand il résume.
— Non : Cicéron m'a convaincu.
P..... dirait : *Il a vécu* [2].
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

[1] Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

[2] Allusion à une citation sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'est permise un ministre.

Mais la Charte encor nous défend;
Du roi c'est l'immortel enfant;
Il l'aime, on le présume.
. . . . . .
. . . . . .
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!
Le ministre des étrangers,
Dandin taille sa plume.
On va m'arrêter sans procès:
Le vaudeville est né français.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

LE TEMPS.

AIR: *Ce magistrat irréprochable.*

Près de la beauté que j'adore,
Je me croyais égal aux dieux;
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore,
Le Temps apparut à nos yeux. (*bis.*)
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours,

Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Devant son front chargé de rides,
Soudain nos yeux se sont baissés;
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés.
A l'aspect d'une fleur nouvelle
Qu'il vient de flétrir pour toujours,
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Je n'épargne rien sur la terre;
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère:
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle,
Remonte à peine à quelques jours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Sur cent premiers peuples célèbres,
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abîme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Mais, malgré moi, de votre monde
La volupté charme les maux;

Et de la nature féconde
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Il nous fuit; et près de le suivre,
Les plaisirs, hélas! peu constans,
Nous voyant plus pressés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du Temps. (*bis.*)
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts;
Et je m'écrie avec ma belle:
Vieillard, épargnez nos amours!

LA FARIDONDAINE,

OU

LA CONSPIRATION DES CHANSONS.

INSTRUCTION AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE CONCERNANT LES RÉUNIONS CHANTANTES APPELÉES GOGUETTES.

AVRIL 1820.

AIR : *A la façon de Barbari.*

Écoute, mouchard, mon ami,
Je suis ton capitaine.
Sois gai pour tromper l'ennemi,
Et chante à perdre haleine.
Tu sais que monseigneur Anglès
La faridondaine,
A peur des couplets :
Apprends qu'on en fait contre lui,
Biribi,
Sur la façon de barbari,
Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,
On échauffe la veine.
Aux Apollons des cabarets
Paye un broc de Surène.

Un aveugle y chante en faussant
La faridondaine,
D'un ton menaçant.
On néglige l'air de Henri,
Biribi,
Pour la façon de barbari,
Mon ami.

Sur *Mirliton*, fais un rapport :
La cour le trouve obscène.
Dénonce aussi *Malbrouck est mort* :
A *sa grace* [1] il fait peine.
Surtout transforme avec éclat
La faridondaine
En crime d'état.
Donnons des juges sans juri,
Biribi ;
A la façon de barbari,
Mon ami.

Biribi veut dire en latin
L'homme de Sainte-Hélène.
Barbari, c'est, j'en suis certain,
Un peuple qu'on enchaîne.
Mon ami, ce n'est pas le roi :
Et *faridondaine*
Attaque la foi.
Que dirait de mieux M.....
Biribi,

[1] *Sa grace*, lord Wellington.

Sur la façon de barbari,
Mon ami?

Du préfet ce sont les leçons :
Tu les suivras sans peine.
Si l'on ne prend garde aux chansons,
L'anarchie est certaine.
Que le trône soit préservé
De faridondaine,
Par le *God save*.
Substitnons l'*O filii*,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

MA LAMPE.

CHANSON ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY.

AIR :

Veille encore, ô lampe fidèle,
Que trop peu d'huile vient nourrir!
Sur les accens d'une immortelle
Laisse mes regards s'attendrir.
De l'amour que sa lyre implore,
Tu le sais, j'ai subi la loi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,
Plein d'un bonheur de peu d'instans;
Il rend à mon lit solitaire
Tous les songes de mon printemps.
Les dieux qu'au bel âge on adore
Voudraient-ils revoler vers moi?
Veille, ma lampe, veille encore:
Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale,
Elle eût, en proie à deux penchans,
Des Amours ardente rivale,
Aux Graces consacré ses chants,
Parny, près d'une Éléonore,
Ne l'aurait pu voir sans effroi.
Veille, ma lampe, veille encore:
Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes
Son noble cœur de gloire épris!
De n'être pour rien dans ses larmes
L'Amour alors parut surpris.
Jamais au pays qu'elle honore
Sa lyre n'a manqué de foi.
Veille, ma lampe, veille encore:
Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage
Des lauriers du Pinde avilis;
Mais de leur gloire sois l'image,
Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
A ton déclin, je vois l'aurore
Triompher de l'ombre et de toi;

Tu meurs, et je relis encore
Les vers charmans de Dufresnoy.

LE VIEUX DRAPEAU.

1820.

Cette chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui désire voir la Charte constitutionnellement placée sous la sauvegarde du drapeau de Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. Le même vœu a été exprimé à la tribune par plusieurs députés, et entre autres par M. le général Foy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique.

AIR : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré.
Nos souvenirs m'ont enivré;
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille!

Chargé de lauriers et de fleurs
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la liberté,
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Las d'errer avec la victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grace à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Mais il est là près de mes armes;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau! viens, mon espoir
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière:
Oui, je secourai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

LA

MARQUISE DE PRETINTAILLE.

AIR: *J'veux être un chien, à coups d'pied, à coups d'poing.*

Marquise à trente quartiers pleins,
J'ai pris mes droits sur les vilains:
En amour j'aime la canaille.
D'un ton fier je leur dis: Venez.
Mais sous mes rideaux blasonnés,
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Sacrifirais-je à mes attraits
Des gentilshommes damerets,
Qui n'ont ni carrure ni taille?
Non, mais j'accable cent gredins

De mes feux et de mes délains,
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquans,
Rien qu'après coup tous ces croquans
Osent me traiter d'antiquaille :
Je ne suis aux yeux des malins
Qu'une savonnette à vilains.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon laquais était tout porté;
Mais il parle de liberté;
De mes parchemins il se raille.
Paix! lui dis-je, et traite un peu mieux
Ce que je tiens de mes aïeux.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Arrive après mon confesseur :
Du parti sacré défenseur,
Il serre de près son ouaille.
Avec moi son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député :
Pour l'amour et la liberté
Il était plus chaud qu'une caille.
L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,
Dont la Charte a comblé les vœux,
Dénigrait la glèbe et la taille;
Mais je lui fis voir à loisir
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

J'oubliais certain grand coquin,
Pauvre officier républicain,
Brave au lit comme à la mitraille :
J'ai vengé sur ce possédé
Charette, Cobourg et Condé.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mes priviléges s'éteindraient
Si nos étrangers ne rentraient;
A ma note aussi je travaille.
En attendant forçons le roi

De solder les Suisses pour moi.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

.....

LE TREMBLEUR,

OU

MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE), EX-PRÉSIDENT A LA COUR ROYALE DE ROUEN.

CHANSON FAITE ET CHANTÉE A ROUEN, QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Dupont, que vient-on de m'apprendre?
Quoi! l'on tourmente vos amis!
J'ai des précautions à prendre;
Vous le savez, je suis commis. (*bis.*)
Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus. (*bis.*)
Bien mieux que vous je sais garder ma place [1].
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage;
Moi, du pouvoir je crains les coups.

[1] L'auteur avait encore sa place d'expéditionnaire à l'Université.

En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous;
A peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts :
Votre vertu pourrait me compromettre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits.
De vos discours on tient registre;
Peut-être aussi les ai-je lus.
Mais les talens ne font pas un ministre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume vivez en paix.
A votre renom j'ai beau croire,
Je pense comme nos ventrus :
On ne vit pas de pain sec et de gloire
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Oui, je vous fuis sans autre forme,
Vous que long-temps mon cœur aima.
Je ne veux pas qu'on me réforme
Comme P....ier vous réforma. (*bis.*)

Adieu donc, honneur de la France!
Du préfet je crains les argus. (*bis.*)
Avec L.... je ferai connaissance.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

MA CONTEMPORAINE.

COUPLET ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME M***.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Vous vous vantez d'avoir mon âge :
Sachez que l'Amour n'en croit rien.
Jadis les Parques ont, je gage,
Mêlé votre fil et le mien.
Au hasard alors ces matrones
Fesant deux lots de notre temps,
J'eus les hivers et les automnes,
Vous les étés et les printemps.

LA

MORT DU ROI CHRISTOPHE,

OU

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAITI AUX TROIS GRANDS ALLIÉS.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : *La Catacoua.*

Christophe est mort, et du royaume
La noblesse a recours à vous.
François, Alexandre, Guillaume,
Prenez aussi pitié de nous.
Ce n'est point pays limitrophe,
Mais le mal fait tant de progrès!
Vite, un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage
Contre les peuples maladroits
Qui, du trône écartant l'orage,
Pour l'affermir bornent ses droits.

A réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne :
Votre maître y perdit ses pas.
Naple est un pays de Cocagne ;
Mais des volcans n'approchez pas.
Vous taillerez en pleine étoffe,
Venez chez nous par un vent frais.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Chrisfophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Dons Quichottes de l'arbitraire,
Allons, morbleu, de la valeur!
Ce monarque était votre frère,
Les rois sont de même couleur.
Exploiter une catastrophe
S'accorde avec vos plans secrets.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!

Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

LA FORTUNE.

AIR : *De la Sabotière.*

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main,
De joie enivrent ma chambrette.
Nous n'attendons plus que Lisette:
Fortune, passe ton chemin.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan, pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Eh! que nous fait la pourpre même?
Nous venons d'ôter nos habits.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers,
Parle de gloire et de génie.
Hélas! grace à la calomnie,
Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle:
Sans même essayer la nacelle,
Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?

Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés
Implorent ses faveurs traîtresses :
Ah! chers amis, par nos maîtresses
Nous serons plus gaîment trompés.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

.....

LOUIS XI [1].

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

[1] On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours, avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier ;
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;
Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Voyez d'ici briller cent hallebardes,
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,
Qui se mêle au bruit des verroux ?

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois, dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Dans nos hameaux, quelle image brillante
Nous nous fesions d'un souverain!
Quoi! pour le sceptre une main défaillante!
Pour la couronne un front chagrin!

Heureux villageois, dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne:
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le désespère ;
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfans il a souri.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

LES ADIEUX A LA GLOIRE.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : *Je commence a m'apercevoir, etc.* (D'ALEXIS).

Chantons le vin et la beauté :
Tout le reste est folie.

Voyez comme on oublie
Les hymnes de la liberté.
Un peuple brave
Retombe esclave :
Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.
La France, qui souffre en repos,
Ne veut plus que mal à propos
J'ose en trompette ériger mes pipeaux.
Adieu donc, pauvre gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi! d'indignes enfans de Mars
Briguaient une livrée,
Quand ma muse éplorée
Recrutait pour leurs étendards!
Ah! s'il m'arrive
Beauté naïve,
Sous ses baisers ma voix sera captive;
Ou flattons si bien, que pour moi
On exhume aussi quelque emploi.
Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.
Adieu donc, pauvre gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis
Chaque juge est complice,
Et la main de justice
De soufflets accable Thémis :
Plus de satire!
N'osant médire,

J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.
J'ai trop bravé nos tribunaux;
Dans leurs dédales infernaux,
J'entends Cerbère et ne vois point Minos.
Adieu donc, pauvre gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés
La faiblesse est connue:
Gulliver éternue,
Et tous les nains sont foudroyés.
Mais quelle image!
Non, plus d'orage;
De nos plaisirs redoutons le naufrage.
Opprimés, gémissez plus bas.
Que nous fait, dans un gai repas,
Que l'univers souffre ou ne souffre pas?
Adieu donc, pauvre gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Du sommeil de la liberté
Les rêves sont pénibles:
Devenons insensibles
Pour conserver notre gaîté
Quand tout succombe,
Faible colombe,
Ma muse aussi sur des roses retombe.
Lasse d'imiter l'aigle altier,
Elle reprend son doux métier:
Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.

Adieu donc, pauvre gloire!
Deshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

LES DEUX COUSINS,

OU

LETTRE D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Salut! petit cousin germain;
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main :
Ta naissance la fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau;
Point de Français qui n'en convienne.
Les rois m'adoraient au berceau; (*bis.*)
Et cependant je suis à Vienne!

Je fus bercé par tes feseurs
De vers, de chansons, de poëmes :
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton ame chrétienne;
On m'offrit de l'eau du Jourdain;
Et cependant je suis à Vienne!

Ces juges, ces pairs avilis
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs;
Et cependant je suis à Vienne!

Sur des lauriers je me couchais;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet! puisqu'un faux pas
Même au saint Père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats;
Et cependant je suis à Vienne!

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée.
Ils préfèrent au cordon bleu
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévoûment
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment;
Et cependant je suis à Vienne!

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.

Dis-leur : « Je puis avoir mon tour ;
« De mon cousin qu'il vous souvienne.
« Vous lui promettiez votre amour ;
« Et cependant il est à Vienne ! » (*bis.*)

LES VENDANGES.

AIR : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

L'aurore annonce un jour serein ;
Vite à l'ouvrage !
Et reprenons courage.
Fillettes, flûte et tambourin,
Mettez les vendangeurs en train.
Du vin qu'a fait tourner l'orage,
Un vin nouveau bientôt consolera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra. } *bis.*
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra. }

Notre maire tourne à tout vent ;
D'écharpe il change,
Et de tout vin s'arrange.
Mais puisqu'ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent,
Qu'avec son écharpe il vendange,
Et de vin doux on la barbouillera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

Le juge qui, de vingt façons,
En robe noire,
Explique son grimoire,
Condamne jusqu'à nos chansons.
Mais grace au vin que nous pressons,
Que lui-même il chante après boire
La liberté, la gloire, *et cætera.*
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Si le curé, peu tolérant,
Gronde sans cesse,
Et veut qu'on se confesse,
Son gros nez rouge nous apprend
L'intérêt qu'à nos vins il prend.
Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
Sur chaque mort qu'il dise un *libera.*
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Que du châtelain en souci
L'orgueil insigne
Au bonheur se résigne,
Il verra les titres qu'ici
Noé nous a transmis aussi.
Ils sont sur des feuilles de vigne;
Aux parchemins il les préférera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Beau pays, fertile et guerrier,
A la souffrance

Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier
Olive, épi, rose et laurier.
Vendangeons, et vive la France!
Le monde un jour avec nous trinquera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra. } bis.
Ah! ah! la gaîté renaîtra. }

L'ORAGE.

AIR : *C'est l'amour, l'amour.*

Chers enfans, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

A l'ombre de vertes charmilles,
Fuyant l'école et les leçons,
Petits garçons, petites filles,
Vous voulez danser aux chansons.
En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux malheurs;
En vain la foudre gronde,
Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfans, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

L'éclair sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux.
L'oiseau se tait dans le feuillage;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre alégresse,
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillans d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Chers enfans, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire:
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfans, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas! vos yeux se sont ouverts;
C'était le clairon des barbares
Qui vous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Chers enfans, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira:
C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.
Si le Dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les champs de l'avenir.

Chers enfans, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Enfans, l'orage, qui redouble,
Du sort présage le courroux.

Le sort ne vous cause aucun trouble.
Mais à mon âge on craint ses coups
S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.

Chers enfans, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

LE CINQ MAI.

1821.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux! le pilote a crié : Sainte-Hélène!
Et voilà donc où languit le héros!

Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance;
Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible,
Qui fracassa vingt trônes à la fois,
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?
Ah! ce rocher repousse l'espérance:
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la victoire à le suivre;
Elle était lasse; il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpens enveloppent ses pas!
De tout laurier un poison est l'essence;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
« Serait-ce lui! disent les potentats:
« Vient-il encor redemander le monde?
« Armons soudain deux millions de soldats »
Et lui peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
Bien au dessus des trônes de la terre,
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là, comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
Un drapeau noir ! ah, grands dieux, je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire, quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

CHANSONS

PUBLIÉES EN 1825.

PRÉFACE.

AIR : *du Vaudeville de Préville et Taconnet.*

Allez, enfans, nés sous un autre règne;
Sous celui-ci, quittez le coin du feu.
Adieu! partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu.
On m'a crié : L'occasion est bonne;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfans; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes!
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien :
Car en prison le sommeil est sans charmes;
Près du malheur on ne dort jamais bien.
J'entends encor le verrou qui résonne,
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
Allez, enfans; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaîté vous délaisse,
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis),
« De notre père accusant la faiblesse,
« Les plus joyeux sont restés au logis. »
Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts.

Allez, enfans; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,
D'abeilles, non; mais de guêpes, je crois.
Ne soufflez mot, retenez votre haleine;
Tremblez, enfans, vous qui jurez parfois!
Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne
A fait périr des bergers, des troupeaux.
Allez, enfans; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent;
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure;
De s'en servir on peut juger prudent.
Non : qu'ai-je dit! Ah! la peur déraisonne;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux
Allez, enfans; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

LA MUSE EN FUITE,

ou

MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

Chanson faite à l'occasion des premières poursuites judiciaires exercées contre moi, pour la publication de mon Recueil.

AIR : *Halte-là.*

Quittez la lyre, ô ma muse!
Et déchiffrez ce mandat.
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs crimes d'état.
Pour un interrogatoire
Au Palais comparaissons.
Plus de chansons pour la gloire!
Pour l'amour plus de chansons!
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.
Muse, la Fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refrains [1].

[1] Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre, qu'à l'époque de la Fronde, et Biot et Marigni,

Au qui vive d'ordonnance,
Alors, prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France!
Les gardes laissaient passer.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

La justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.
Voici la Sainte-Chapelle
Où l'on pria pour Boileau [1].
S'il renaissait, ce grand maître,
Le clergé, remis en train,
En prison ferait peut-être
Fourrer l'auteur du *Lutrin*.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Là, devant ce péristyle,
Un tribunal impuissnat
Au bûcher livra l'*Émile* [2],
Phénix toujours renaissant.

chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

[1] On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

[2] On sait également que par arrêt du parlement l'*Émile*

Muse, de vos chansounettes,
Aujourd'hui l'on va tâcher
De faire des allumettes
Pour ranimer ce bûcher.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Muse, voici la grand'salle...
Hé quoi! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent.
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Elle fuit, et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors.
Mais devinez quel refuge
Ma muse avait pris alors.
Gaîment avec la grisette
D'un président, bon humain,
Cette folle, à la buvette,
Répétait le verre en main :
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété prise de de corps.

DÉNONCIATION

EN FORME D'IMPROMPTU,

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PENDANT MON PROCÈS.

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*

On m'a dénoncé, je dénonce ;
Oui, je dénonce des couplets.
La gaîté de l'auteur annonce
Qu'il peut figurer au Palais ;
On voit, à l'air dont il vous traite,
Que cent fois il vous persifla.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves
Qu'à la presse l'on veut donner.
Il croit à la gloire des braves ;
Pourriez-vous le lui pardonner ?
Il ose vanter la musette
Qui dans leurs maux les consola.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie
A ceux qui sont persécutés ;

Il pourrait chanter la patrie,
C'est un grand tort, vous le sentez.
De l'esprit qu'à ma muse il prête,
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

ADIEUX A LA CAMPAGNE.

Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Soleil si doux, au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphyre,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants!
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchans.
Je leur lançai les traits de la satire;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Déja leur rage atteint mon indigence [1];
Au tribunal ils trainent ma gaîté;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance:
Rougiraient-ils devant ma probité?
Ah! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire:
L'Intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats;
Ai-je, à prix d'or, aux pieds de la victoire,
Encouragé le meurtre des états?
Ce n'était point le soleil de l'empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
B..... s'amuse à mesurer mes fers;
Même aux regards de la France asservie,
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre,
La Renommée y jettera les yeux.

[1] Lorsque mon Recueil parut, on m'a assuré que ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université de m'ôter le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze ans.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons: j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieux les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
Mes fers sont prêts; la liberté m'inspire;
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

LA LIBERTÉ.

Première chanson faite à Sainte-Pélagie, en janvier 1822.

AIR : *Chantons Lætamini.*

D'un petit bout de chaîne
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

M....., ce vrai sage,
M'a fait par charité

Sentir de l'esclavage
La légitimité.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmailloté!
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

De son arbre civique
Que nous est-il resté?
Un bâton despotique,
Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Interrogeons le Tibre,
Lui seul a bien goûté
Sueur de peuple libre,
Crasse de papauté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Du bon sens qui nous gagne
Quand l'homme est infecté,
Il n'est plus dans son bagne
Qu'un forçat révolté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Bons porte-clefs que j'aime,
Geôliers pleins de gaîté,
Par vous, au Louvre même,
Que ce vœu soit porté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

LA CHASSE.

CHANSON DE REMERCÎMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE, QUI M'ENVOYÈRENT UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : *Tonton, tontaine, tonton.*

Grace à votre bourriche pleine
De gibier digne d'un glouton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton,
Tonton, tontaine, tonton.

Chassez, morbleu, chassez encore :
Quittez Rosette et Jeanneton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Ou pour rabattre, dès l'aurore
Que les Amours soient de planton.
Tonton, tontaine, tonton.

Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton [1],
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Gabrielle daignait permettre
Qu'on braconnât dans son canton,
Tonton, tontaine, tonton.

Jadis nul n'osait en province
Porter aux champs son mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
On gardait la perdrix du prince;
Le loup dévorait le mouton,
Tonton, tontaine, tonton.

Vous qui consolez ma disgrace,
Pour nos droits vous tremblez, dit-on,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Sauvez au moins le droit de chasse,
Pour l'honneur du pays breton,
Tonton, tontaine, tonton.

[1] Henri IV renouvela des ordonnances très sévères contre les délits de chasse.

MA GUÉRISON.

RÉPONSE A DES SEMUROIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES, M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANÉE, EN M'ORDONNANT DES DOUCHES INTÉRIEURES PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : *De la Treille de sincérité.*

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison. (*bis.*)

Après un coup de romanée,
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma muse obstinée
A railler les hommes puissans. (*bis.*)
Un accès pouvait me reprendre;
Mais, du topique effet certain!
J'avais de l'encens à leur vendre
Après un coup de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;

Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après deux coups de romanée,
Rougissant de tous mes forfaits,
Je vois ma chambre environnée
D'heureux que le pouvoir a faits.
De mes juges l'arrêt suprême
Touche mon esprit libertin;
J'admire M..... lui-même
Après deux coups de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de romanée,
Je n'aperçois plus d'oppresseurs.
La presse n'est plus enchaînée;
Le budget seul a des censeurs.
La tolérance, par la ville,
Court en habit de sacristain :
Je vois pratiquer l'Évangile
Après trois coups de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Au dernier coup de romanée,
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
Voit la liberté couronnée
D'olivier, d'épis et de fleurs.
Les douces lois sont les plus fortes;
L'avenir n'est plus incertain :
J'entends tomber verrous et portes
Au dernier coup de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

O chambertin! ô romanée!
Avec l'aurore d'un beau jour,
L'illusion chez vous est née
De l'espérance et de l'amour. (*bis.*)
Cette fée, aux humains donnée,
Pour baguette tient du destin
Tantôt un cep de romanée,
Tantôt un cep de chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison. (*bis.*)

L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCÎMENT A D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN DES DIFFÉRENS CRUS LES PLUS RENOMMÉS.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : *Je vais bientôt quitter l'empire.*

Avec son habit un peu mince,
Avec son chapeau goudronné,
Comme l'honneur de la province,
Ce Bourguignon nous est donné. (*bis.*)
Quoiqu'il soit d'âge respectable,
Que d'un beau nom il soit porteur, (*bis.*)
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur. (*ter.*)

Il est ami de l'infortune,
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé;
Pourtant un soupçon m'importune :
Par la police il a passé... [1]
Plus d'un personnage notable,
Là souvent devient délateur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table;
C'est un agent provocateur.

[1] On visite tous les objets envoyés aux prisonniers; des agens de police sont chargés de ce soin.

Mais il circule, et de la France
Déja nous vantons les héros;
A nos yeux déja l'espérance
Sourit à travers les barreaux.
Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table:
C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire
D'un sol fertile en joyeux ceps,
Et l'empereur dont la mémoire
Reste en honneur chez les Français... [1]
Oui, sur Probus, prince équitable,
Il nous souffle un chorus flatteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table:
C'est un agent provocateur.

De ce traître faisons justice;
Exprès prolongeons le diner.
S'il a passé par la police,
Qu'il passe pour y retourner. (*bis.*)
Passe donc, ô vin délectable!
Retourne à ce lieu corrupteur. (*bis.*)
Chut! mes amis; il fait jaser à table:
C'est un agent provocateur. (*ter.*)

[1] La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesse.

MON CARNAVAL.

SAINTE-PÉLAGIE.

Air *nouveau de* M. Meissonnier, ou : *des Chevilles de maître Adam.*

Amis, voici la riante semaine
Que tous les ans je fêtais avec vous.
Marotte en main, dans le char qu'il promène,
Momus au bal conduit sages et fous.
Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie :
Il m'a semblé voir passer les Amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Oui, je les vois ces danses amoureuses
Où la beauté triomphe à chaque pas.
De vingt danseurs je vois les mains heureuses
Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
Un seul mot triste en peut troubler le cours,
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Combien de fois, auprès de la plus belle
Dans vos banquets j'ai présidé chez vous !
Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle
Dont la gaîté vous électrisait tous.

De joyeux chants ma coupe était remplie;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Des jours charmans la perte est seule à craindre,
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le grain d'encens dont je nourris mes dieux.
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.
Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
Dans vos plaisirs ainsi je me replie;
Je suis vos pas, je chante vos amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

L'OMBRE D'ANACRÉON.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : *De la Sentinelle.*

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :
Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !
O demi-dieux ! vous nos premiers flambeaux,
Trompez le Styx, revoyez votre gloire !
Soudain sous un ciel enchanté
Une ombre apparaît et s'écrie :
« Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« O peuple grec ! c'est moi dont les destins
« Furent si doux chez tes aïeux si braves ;
« Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins
« Anacréon en chassait les esclaves.
« Jamais la tendre volupté
« N'approcha d'une ame flétrie.
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
« Du rossignol les chants sont toujours tendres ;
« Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
« Qu'en as-tu fait ? qu'as-tu fait de nos cendres ?

« Tes fêtes passent sans gaîté
« Sur une rive encor fleurie.
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie!
« Une patrie!

« Déja vainqueur, chante et vole au danger;
« Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.
« Sur nos débris, quoi! le vil étranger
« Dort enivré du parfum de tes roses.
« Quoi! payer avec la beauté
« Un tribut à la barbarie!
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie!
« Une patrie!

« C'est trop rougir aux yeux du voyageur
« Qui d'Olympie évoque la mémoire.
« Frappe! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
« Reverdiront d'abondance et de gloire.
« Des tyrans le sang détesté
« Réchauffe une terre appauvrie.
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie!
« Une patrie!

« A tes voisins n'emprunte que du fer :
« Tout peuple esclave est allié perfide.
« Mars va t'armer des feux de Jupiter :
« Cher à Vénus, son étoile te guide [1] :

[1] Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

« Bacchus, dieu toujours indompté,
« Remplira ta coupe tarie.
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie!
« Une patrie! »

Il se rendort le sage de Téos.
La Grèce enfin suspend ses funérailles.
Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
Ivres d'espoir, exhumez vos murailles!
Vos vierges même ont répété
Ces mots d'une voix attendrie:
Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
Le plaisir veut une patrie!
Une patrie!

L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : *De Ninon chez madame de Sévigné*

Venez tous, passans, venez lire
L'épitaphe que je me fais.
J'ai chanté l'amoureux délire,
Le vin, la France et ses hauts faits.
J'ai plaint les peuples qu'on abuse;

J'ai chansonné les gens du roi;
Béranger m'appelait sa muse. (*bis.*)
Pauvres pécheurs, priez pour moi! (*bis.*)
Priez pour moi, priez pour moi!

Grace à moi, qu'il rendit moins folle,
D'être gueux il se consolait,
Lui qui des muses de l'école
N'avait jamais sucé le lait.
Il grelottait dans sa coquille,
Quand d'un luth je lui fis l'octroi.
De fleurs j'ai garni sa mandille.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Je l'ai rendu cher au courage,
Dont il adoucit le malheur.
En amour il fut mon ouvrage;
J'ai pipé pour cet oiseleur.
A lui plus d'un cœur vint se rendre,
Mais les oiseaux en feront foi:
J'ai fourni la glu pour les prendre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Un serpent... (Dieu! ce mot rappelle
M..... qui rampa vingt ans!)
Un serpent qui fait peau nouvelle
Dès que brille un nouveau printemps,
Fond sur nous, triomphe et nous livre
Aux fers dont on pare la loi.
Sans liberté je ne peux vivre.

Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Malgré l'éloquence sublime
De Dupin, qui pour nous parla,
N'ayant pu mordre sur la lime,
Le hideux serpent l'avala.
Or, je trépasse: et mieux instruite,
Je vois l'enfer avec effroi:
Hier Satan s'est fait jésuite. (*bis.*)
Pauvres pécheurs, priez pour moi! (*bis.*)
Priez pour moi, priez pour moi!

LA SYLPHIDE.

AIR : *Je ne sais plus ce que je veux.*

La raison a son ignorance;
Son flambeau n'est pas toujours clair.
Elle ninit votre existence,
Sylphes charmans, peuples de l'air;
Mais, écartant sa lourde égide,
Qui gênait mon œil curieux,
J'ai vu naguère une Sylphide.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zéphyrs;
Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs.
D'un souffle vous séchez nos larmes;
Vous épurez l'azur des cieux:

J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine,
Lorsqu'au bal, ou dans un banquet,
J'ai vu sa parure enfantine
Plaire par ce qui lui manquait.
Ruban perdu, boucle défaite;
Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Que de grace en elle font naître
Vos caprices toujours si doux!
C'est un enfant gâté, peut-être,
Mais un enfant gâté par vous.
J'ai vu, sous un air de paresse,
L'amour rêveur peint dans ses yeux.
Vous qui protégez la tendresse,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage
Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge
Vous nous apportez en riant.
Du sein de vives étincelles,
Son vol m'élevait jusqu'aux cieux;
Vous dont elle empruntait les ailes,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas! rapide météore,
Trop vite elle a fui loin de nous.

Doit-elle m'apparaître encore ?
Quelque Sylphe est-il son époux ?
Non, comme l'abeille elle est reine
D'un empire mystérieux ;
Vers son trône un de vous m'entraîne.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

LES CONSEILS DE LISE.

CHANSON ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE, QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ APRÈS MA CONDAMNATION.

1822.

AIR : *De la Treille de sincérité.*

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*bis.*)

Un doux emploi pourrait vous plaire,
Me dit Lise, mais songez bien,
Songez bien au poids du salaire,
Même chez un vrai citoyen. (*bis.*)
Rester pauvre vous est facile,
Quand l'Amour, afin de l'user,
Vient remonter ce luth fragile
Que Thémis a voulu briser.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer au bruit de son coffre
Les droits que sa vertu défend.
Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots, doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Craignant alors la malveillance,
Vous ririez moins de ce baron,
Courtier de la Sainte-Alliance,
Qui des rois s'est fait le patron.
Dans les fonds de peur d'une crise,
Il veut que les Grecs soient déçus;
Pour avoir l'*endos* de Moïse,
On fait banqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle,
Et croirait flatter en disant
Que sur la *droite* du Pactole
Intrigue et ruse vont puisant :
Tandis qu'une noble industrie
Puise à *gauche* et, de toute part,
Reverse à flots sur la patrie
Un or dont le pauvre a sa part.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ainsi mon oracle m'inspire,
Puis ajoute ce dernier point :
Des distances l'amour peut rire ;
L'amitié n'en supporte point. (*bis.*)
Riche de votre indépendance,
Chez Laffitte toujours fêté,
En trinquant avec l'opulence
Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*bis.*)

LE PIGEON MESSAGER [1].

1822.

AIR : *De Taconnet.*

L'aï brillait, et ma jeune maîtresse
Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.
Nous comparions notre France à la Grèce,
Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. (*bis.*)
Nœris découvre un billet sous son aile :
Il le portait vers des foyers chéris. (*bis.*)
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris. (*bis.*)

Il est tombé, las d'un trop long voyage,
Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un trafiquant remplit-il le message?
Va-t-il d'amour parler à la beauté?
Peut-être il porte au nid qui le rappelle
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

[1] Tout le monde connaît l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres pressées. On les emporte loin de leur séjour habituel, et ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.

Mais du billet quelques mots me font croire
Qu'il est en France à des Grecs apporté.
Il vient d'Athène; il doit parler de gloire:
Lisons-le donc par droit de parenté.
Athène est libre! amis, quelle nouvelle!
Que de lauriers tout à coup refleuris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre! ah! buvons à la Grèce,
Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.
L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,
Déshéritait ces aînés glorieux:
Ils sont vainqueurs: Athènes, toujours belle,
N'est plus vouée au culte des débris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre, ô muse des Pindares,
Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.
Athène est libre en dépit des Barbares;
Athène est libre en dépit de nos rois.
Que l'univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encore Athènes dans Paris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur au pays des Hellènes,
Repose-toi, puis vole à tes amours;
Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vautours. (*bis.*)

A tant de rois dont le trône chancelle,
D'un peuple libre apporte encor les cris. (*bis.*)
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris. (*bis.*)

L'EAU BÉNITE.

COUPLETS POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONG-TEMPS SANS CÉRÉMONIE.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau benite dans leur vin. } *bis.*

A l'autel ce couple s'engage;
Voilà de quoi nous récrier:
Après vingt ans de mariage,
Oser encor se marier!

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes,
Le moindre aux yeux de ta bonté
Est celui d'avoir dit les *graces*
Avant le *bénédicité*.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée...
Chut! taisons-nous; mais puisse un jour,
Du chapeau de la mariée
Sa fille aussi coiffer l'Amour!

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles,
Versez d'un bordeaux réchauffant,
Reste du vin mis en bouteilles
Au baptême de votre enfant.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable, et prouvez bien,
Que parfois, prise à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin. } *bis.*

L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS A MES AMIS, LE 8 DÉCEMBRE 1822, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES.

AIR : *Quand des ans la fleur printanière.*

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison. (*bis.*)

Tyran aussi, l'Amour nous coûte
Des pleurs qu'elle sait arrêter.
Au poids de nos fers il ajoute,
Elle nous aide à les porter.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles,
Lorsque ma muse emménagea,
A peine on refermait les grilles
Que l'Amitié frappait déja.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais quand s'obscurcit l'horizon,

Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Heureux qui, libre de ses chaînes,
Bravant la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines
Celui des soins de l'Amitié.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe?
Ainis, renonçons à briller.
Donnons les marbres d'une tombe
Pour les plumes d'un oreiller.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Sans bruit, ensemble, ô vous que j aime,
Trompons les hivers meurtriers.
On peut braver le temps lui-même
Quand on a bravé les geôliers.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison. (*bis.*)

LE CENSEUR.

1822.

AIR : *De la Robe et les Bottes.*

On me disait : Il est temps d'être sage;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
De mes refrains j'ai repoussé le livre;
Mais quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
Leur voix me crie : Ah! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

La liberté, nourrice du génie
Voit les beaux arts pleurant sur son cercueil;
Qui va d'un joug subir l'ignominie,
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?
Et toi, Molière, admirable penseur?
Non, dites-vous; ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.

Tu veux encor ravir le feu céleste,
Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux,
Quand la censure, à son rocher funeste,
De ton génie a promis les lambeaux!

D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
Vont mutiler le noble ravisseur.
Fils de Japet, ah! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur.

Avec Thalie, en satires féconde,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rancœurs,
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.
Délateur, tremble! en scène il faut me suivre.
Jeffrys [1] en vain t'a pris pour assesseur.
Quoi! tu souris! ..... ah! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

De Louis Onze évoquons les victimes.
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
Ce roi bigot; pour se soûler de crimes,
Mette sa vierge entre le diable et lui [2].
Mais, tout sanglans, nos Tristans [3] vont poursuivre
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts, taisez-vous! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

[1] Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

[2] Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

[3] Tristan est le nom du grand-prevôt de Louis XI : il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes-œuvres.

Je laisse donc Thalie et Melpomène
Pour la chanson, libre en dépit des rois.
Sans le régir, j'agrandis son domaine;
D'autres un jour lui traceront des lois.
Qu'en république on puisse y toujours vivre :
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres Français, ah! que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.

LE MAUVAIS VIN,

OU LES CAR.

AIR : *On dit partout que je suis bête.*

Béni sois-tu, vin détestable!
Pour moi tu n'es point redoutable,
Bien qu'au maître de ce banquet
Des flatteurs vantent ton bouquet.
Arrose donc, fade piquette,
Les fleurs peintes sur mon assiette.
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre santé s'en trouve bien.

Car si tu m'invitais à boire,
Bientôt je perdrais la mémoire
Du docteur, qui me dit toujours :
« Pour vous c'est assez des amours.

« Chantez Bacchus ainsi qu'un prêtre
« Parle de Dieu sans le connaître. »
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre belle s'en trouve bien.

Car si tu portais à l'ivresse,
Certaine Espagnole en détresse,
Ce soir, pourrait bien, je le sens,
Mettre à sec ma bourse et mes sens ;
Et Lisette, qui tient ma caisse,
Aurait à souffrir de la baisse.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre raison s'en trouve bien.

Car si tu réchauffais ma veine,
Armé de vers forgés sans peine,
Tout en chantant je tomberais
Peut-être au milieu d'un congrès ;
Puis j'irais, pour démagogie,
En prison terminer l'orgie.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.
Mais vin, à qui je fais la guerre,
Tu disparais, et sous mes yeux
Mousse un nectar digne des dieux.
Au risque d'une catastrophe,
Versez-m'en, je suis philosophe.
Versez ! versez ! je ne crains rien ;
Du bon vin je me trouve bien.

LA CANTHARIDE,

OU

LE PHILTRE.

AIR : *des Comédiens.*

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissans, à la volupté chers;
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

« Clara, » m'a dit cette femme si vieille,
Qui chaque jour pleure encor son printemps,
« Quoi! votre joue est déja moins vermeille!
« Vous languissez et n'avez que vingt ans!

« Un père altier, que seul l'intérêt touche,
« Vous a jetée au lit d'un vieil époux;
« L'espoir en vain sourit sur votre bouche;
« L'hymen l'effleure et s'endort près de vous.

« A votre abord naît la froide risée :
« L'Amour se dit : On m'a fait un larcin;
« Mais cette terre a des nuits sans rosée,
« Et d'aucun fruit ne parera son sein.

« Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse;
« Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé

« De votre époux rallumant la jeunesse,
« Donne à la vôtre un fils tant désiré. »

La vieille alors, baissant sa voix tremblante,
M'enseigne l'art de ce philtre charmant.
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,
Maudire époux, père, autel et serment.

Mais vers ce frêne accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantharide y reposait encore :
Heureuse aussi, je dormirai demain.

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissans à la volupté chers;
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes;
Je répugnais à d'innocens plaisirs.
Tout bas, ma bouche insultant à mes larmes,
Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait, hélas! il brûle encore.
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
Qui dans mon sang circule, me dévore,
Et d'un long trouble accable ma pudeur!

Père cruel! il fallait de ta fille
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.
Là Dieu du moins nous crée une famille,
Là son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé jeune, beau, caressant?
Entre ses bras ma pudique tendresse
Eût été seule un philtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue.
D'un plaisir chaste allumons le flambeau;
Ah! cessons d'être une vaine statue,
Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,
« Et dès demain renaîtront vos couleurs :
« Demain moi-même, au seuil de votre asile
« Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissans, à la volupté chers;
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

LE TOURNE-BROCHE.

AIR : *Le bruit des roulettes gâte tout.*

Du dîner j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits;
Plus qu'elle aussi le tourne-broche
A nos hommages a des droits.

Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois!
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé,
Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé;
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tourne-broche annoncé.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours;
Le tourne-broche a l'avantage
D'embellir des instans trop courts.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or;
C'est l'amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort,
Vivent ceux que sa main remonte,
Mais gloire à celui du trésor!
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS LE 19 AOUT, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE.

AIR : *D'Agéline* (de WILHEM).

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins. } bis.

Le bon vieillard lui dit, l'ame inquiète:
« A cet enfant quel destin est promis? »
Elle répond: « Vois-le, sous ma baguette,
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis.

« Un coup de foudre ajoute à mes présages [1] ;
« Ton fils atteint va périr consumé ;
« Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
« Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
« Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
« Au toit du pauvre il répand l'allégresse ;
« A l'opulence il sauve des ennuis.
« Mais quel spectacle attriste son langage ?
« Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
« Il vient au port raconter leur naufrage. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,
« Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
« Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes ;
« De grands talens ont de moins beaux succès.
« Ses chants légers seront chers aux Français,
« Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

[1] L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillent une rose;
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.
« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage [1],
« Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
« Pour te fêter tes amis vont s'unir :
« Long-temps près d'eux revis dans un autre âge. »
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins. } bis.

LES SCIENCES.

AIR :

Fatigué des clartés confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir amours et muses;
J'allais vouloir être savant.
Mais quoi! pour une ame incertaine,
La science est d'un vain secours.
Gardons Lisette et La Fontaine;
Muses, restez; restez, Amours.

La nature était mon Armide;
Dans ses jardins j'errais surpris;
Mais un chimiste moins timide
Règne en vainqueur sur leurs débris.

[1] Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert : il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc. e

Dans son fourneau rien qu'il ne jette;
Des gaz il poursuit le concours.
Ma fée y perdait sa baguette;
Muses, restez; restez, Amours.

J'ai regret aux contes de vieille,
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.
De la lampe il voit la matière,
Les ressorts, le fond, les contours;
Je n'en veux voir que la lumière.
Muses, restez; restez, Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
Si les cieux n'obéissaient pas,
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.
Un siècle a changé la physique;
Nos temps sont féconds en retours.
Je crains que le soleil n'abdique;
Muses, restez; restez, Amours.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux;
Elle est un reste d'ambroisie,
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
Quel est sur moi le froid qui tombe?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe;
Muses, restez; restez, Amours.

LA DÉESSE.

SUR UNE PERSONNE A QUI L'AUTEUR A VU REPRÉSENTER LA *LIBERTÉ* DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION.

AIR : *De la petite Gouvernante.*

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,
Quand tout un peuple, entourant votre char,
Vous saluait du nom de l'immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard?
De nos respects, de nos cris d'allégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière; oui, vous étiez déesse,
Déesse de la liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas:
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
« Déesse de la liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie;
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger:
En épelant le doux mot de *patrie*,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.

Tout s'agitait, s'armait pour la défense;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans, ce peuple se rendort;
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la liberté.

Je vous revois, et le temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les Amours;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours;
Rassurez-vous; char, autels, fleurs, jeunesse,
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté;
Tout a péri; vous n'êtes plus déesse,
Déesse de la liberté.

LE MALADE.

AVRIL 1823.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs;
Et tout renaît, et déja l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature,
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape [1] a renversé mon verre,
Plus de gaîté! mon front se rembrunit:
Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :
Déja l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre
Sur l'univers qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre
Il est encor des plaisirs à chanter.

[1] Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

Pour mon pays que de chansons encore!
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs [1];
De nouveaux noms la France se décore;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter!
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse,
Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie;
Elle revient: despotes, à genoux!
Pour l'étouffer en vain la tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tannière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière,
Il est encor un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps,
Mais dans nos cœurs le courage sommeille;
Chargé de fers, chacun se dit: J'attends!
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante;
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens, ma voix, faible, mais consolante,
Il est encor des martyrs à chanter.

[1] A l'époque où cette chanson fut faite on avait banni du salon de peinture les tableaux où M. Horace Vernet a si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti cette année (1825) le ridicule d'une pareille mesure.

LA COURONNE DE BLUETS.

A MADAME ***.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Du ciel j'arrive, et mon voyage
Nous épargne à tous bien des pleurs.
Beauté folâtre autant que sage,
Ne jouez plus avec des fleurs.
Sachez qu'hier, la panse ronde,
Et l'œil obscurci par Bacchus,
Jupin a cru dans notre monde
Voir une couronne de plus. } *bis.*

A la colère il s'abandonne :
« L'abus, dit-il, devient trop fort.
Encore un front que l'on couronne,
Quand le feseur de rois est mort.
Sur ce front lançons mon tonnerre ;
Du faible enfin vengeons les droits.
Je veux voir un jour sur la terre
Les rois sujets, les sujets rois. »

Dans son conseil alors j'arrive,
(Où les rimeurs n'entrent-ils pas !)
En joue il vous met sans qui vive !
Mais je l'aborde chapeau bas :

« Jupin, de ton arrêt j'appelle,
Ta balance et tes poids sont faux :
Ta cour de justice éternelle
A-t-elle eu ses gardes des sceaux ?

« Braque tes lunettes, vieux sire,
Sur le front couronné par nous ;
De la candeur c'est le sourire,
De la bonté c'est l'œil si doux.
Lorsque les carreaux de son foudre
Chez nos sourds passent pour muets,
Jupin ne mettrait-il en poudre
Qu'une couronne de bluets ? »

« Oh, oh ! dit-il, qu'allais-je faire ?
Ailleurs frappons, mon foudre est chaud. »
— « Frappe ; mais sur notre hémisphère
Vise donc plus bas ou plus haut. »
Heureux d'avoir su vous défendre,
J'accours des célestes donjons ;
Quant à Jupin, je viens d'apprendre
Qu'il a foudroyé deux pigeons. } bis.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

AIR : *A soixante ans, etc.*

De Damoclès l'épée est bien connue;
En songe, à table, il m'a semblé la voir.
Sous cette épée et menaçante et nue,
Denis l'ancien me forçait à m'asseoir. (*bis.*)
Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
La coupe en main, au doux bruit des concerts. (*bis.*)
O vieux Denis, je me ris de ton glaive [1],
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)

Servez, disais-je à messieurs de la bouche :
Versez, versez ! messieurs du gobelet.
Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
Denis, sur moi fais donc vite un couplet.
Ton Apollon à nos larmes fait trève :
Il nous égaie au sein d'affreux revers.
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
De la patrie écoute un peu la voix :

[1] Denis l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il envoyait aux Carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Nous avons eu aussi en France des rois qui se mêlaient d'écrire et de faire des vers. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

Elle est, crois-moi, la première des muses ;
Mais rarement elle inspire les rois.
Du frêle arbuste où bout sa noble sève
La moindre fleur parfume au loin les airs.
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont, à prix d'or, te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots.
Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers.
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve,
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger ;
Le fer pesant tombe sur mon front chauve,
J'entends ces mots : Denis sait se venger. (*bis.*)
Me voilà mort, et, poursuivant mon rêve,
La coupe en main, je répète aux enfers : (*bis.*)
O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)

LA MAISON DE SANTÉ.

A MADAME G....., POUR LA SAINT-JEAN, JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Du ménage du garçon.*

Naguère en un royal hospice,
J'allai subir les soins de l'art;
Esculape me fut propice,
Je bénis cet heureux hasard. (*bis.*)
Mais l'Amitié, toujours craintive,
Me dit : « Point de sécurité!
Un *quiproquo* bien vite arrive.
Change de maison de santé. » (*bis.*)

A R..... elle me transporte,
Je me sens mieux en avançant.
La Bienfesance est sur la porte,
Le Malheur salue en passant.
Là, Jeannette est supérieure;
Et le ciel fit de sa bonté
La lampe qui brûle à toute heure
Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie
Entre deux sœurs de charité :
Or, quand Jeanne fait œuvre pie,
C'est un rendu pour un prêté.

De Thalie elle fut tourière
Avec talent, grace et beauté,
Et la suivante de Molière
Fonde une maison de santé.

L'Amitié seule y donne place :
Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
Infirmiers, remplissez ma tasse, .
C'est aujourd'hui le saint du lieu. (*bis.*)
Quand il s'agit de fêter Jeanne,
Mon seul régime est la gaîté.
Je veux m'enivrer de tisane
Dans cette maison de santé. (*bis.*)

LA BONNE MAMAN.

COUPLETS A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE L'AUTE APPELAIT SA GRAND'MÈRE.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Au dire du proverbe ancien,
L'amitié ne remonte guère.
Bon petit-fils, je n'en crois rien,
Quand je pense à vous, ma grand'mère :
Ces titres, quelquefois si doux,
Vous paraîtraient-ils insipides?
Bonne maman, consolez-vous;
Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs?
Blâmez-vous les tendres chimères?
Censurer les plus doux plaisirs
Est le plaisir de nos grand'mères.
Les ans font-ils neiger sur nous,
A nos yeux tout se décolore.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous ne blanchissez point encore.

L'Amour a peur des grand'mamans,
Mais, à prix d'or, combien de vieilles
Ont à leurs gages des amans
Dont les missives font merveilles!
On sait, pour lire un billet doux,
Quel moyen prennent ces coquettes.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi! sans rides, sans cheveux blancs
Et sans lunettes à votre âge!
Voyons si vos genoux tremblans
Des ans n'attestent pas l'outrage.
Oui, je vois trembler vos genoux,
Que l'Amour tendrement caresse.
Bonne maman, consolez-vous;
Prenez un bâton de vieillesse.

LE VIOLON BRISÉ.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
Fais-nous danser! moi je refuse;
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes! plus d'heureux jours!
Qui fera danser sous l'ombrage?
Qui réveillera les Amours? (*bis.*)

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortége du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre,
Nos danses causaient moins d'effroi;
La gaîté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi. (*bis.*)

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui, jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long!
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon?

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux. (*bis.*)

Les haines, il les faisait taire:
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé. (*bis.*)

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour, si je péris:

Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

« Sire, de grace, écoutez-moi!
(Le prince courait chez sa dame)
« Sire, vous êtes un grand roi;
« Daignez me venger de ma femme. »
Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné
« Ce fou qui m'arrête au passage. »
— « Ah, Sire! vous avez signé
« Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :
« Gardes, je défends qu'on l'assomme,
« Vilain, dit-il, explique-toi. »
— « Sire, j'ai fait le gentilhomme.
« J'acquis d'un argent bien gagné
« Château, blason, titre, équipage;

« Et, sire, vous avez signé
« Mon contrat de mariage.

« J'ai pris femme noble, aux doux yeux,
« Aux mains blanches, au cou de cygne :
« Son père a dit : Par mes aïeux !
« Mon gendre, il faut que le roi signe.
« Votre nom fut accompagné
« D'un pâté de mauvais présage,
« Sire, quand vous avez signé
« Mon contrat de mariage.

« J'étais en habit de gala,
« Sire, et pour abréger l'histoire,
« Rappelez-vous que ce jour-là
« Un beau page tint l'écritoire.
« Ma femme ici l'avait logné.
« Hier je l'ai surpris... Quel outrage
« Pour vous, dont la plume a signé
« Mon contrat de mariage ! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité
« Que pour guérir les écrouelles.
« Un diable, cornard effronté,
« Vilains, ici guette vos belles.
« Sur les rois même il a régné,
« Et met un sceau de vasselage
« A tous les gens dont j'ai signé
« Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci
Ajoute que l'époux morose

Faillit mourir de noir souci
Et que d'un dicton il fut cause :
Dès qu'un mari peu résigné
Prêtait à rire au voisinage,
Le roi, disait-on, a signé
Son contrat de mariage.

LE CHANT DU COSAQUE.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête, sous moi, des ailes à la mort.
L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle :
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois. } *bis.*

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides,
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides ;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres [1],
Tous assiégés par des sujets souffrans,
Nous ont crié : Venez ! soyez nos maîtres ;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris madame, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;
Fils d'Attila j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois. } *bis.*

[1] On doit se rappeler les notes secrètes.

LES HIRONDELLES.

AIR : *De la romance de Joseph.*

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlans climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine ;
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LES FILLES.

COUPLETS A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE.

AIR : *Verdrillon, verdrillette, verdrille.*

Quand des filles naissent chez vous,
Pour le plaisir de ce monde,
Dites-moi, messieurs les époux,
Pourquoi chacun de vous gronde?
Aux filles, morbleu, nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,
Que, près des gens qui vous aident,
Aux femmes qui vous ont trompés
Un jour vos filles succèdent.
Aux filles, morbleu, nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amans,
Fille d'humeur folle ou sage

Ajoute aux charmes des beaux ans,
Ote à l'ennui du vieil âge.
A leur cœur aussi nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Pour Batyle aux fraîches couleurs,
Quand Anacréon détonne,
Les Graces arrachent les fleurs
Dont cet enfant le couronne.
Aux filles nous nous en tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons
A toi, mari, qui nous aimes.
Pour nos fils nous te le devons;
Que n'est-ce, hélas! pour nous-mêmes!
A vos filles, oui, nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

LE CACHET, ou LETTRE A SOPHIE.

Air : *De la bonne Vieille, de* B. Wilhem.

Il vient de toi, ce cachet où le lierre
Serpente en or, symbole ingénieux;
Cachet où l'art a gravé sur la pierre
Un jeune Amour au doigt mystérieux:
Il est sacré; mais en vain, ma Sophie,
A ton amant il offre son secours;
De son pouvoir ma plume se défie.
Plus de secret, même pour les amours!

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,
Quand une lettre adoucit ses regrets,
Pourquoi penser qu'une main ennemie
Brise le dieu qui scelle nos secrets?
Je ne crains point qu'un jaloux en délire,
Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.
Ce que je crains, je tremble de l'écrire.
Plus de secret, même pour les amours!

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide,
Qui de Venise ensanglanta les lois;
Il tend la main au salaire homicide,
Souffle la peur dans l'oreille des rois;
Il veut tout voir, tout entendre, tout lire;
Cherche le mal et l'invente toujours;
D'un sceau fragile il amollit la cire.
Plus de secret, même pour les amours!

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie!
Son œil affreux avant toi les lira.
Ce qu'au papier ma tendresse confie
Ira grossir un complot qu'il vendra.
Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime,
Livrons la vie aux sarcasmes des cours,
Et déridons l'ennui du diadème.
Plus de secret, même pour les amours!

Saisi d'effroi je repousse la plume
Qui de l'absence eût charmé la douleur.
Pour le cachet la cire en vain s'allume,
On le rompra; j'aurai fait ton malheur.
Par le grand roi, qui trahit La Vallière,
Ce lâche abus fut transmis à nos jours:
Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
Plus de secret, même pour les amours!

LA JEUNE MUSE.

RÉPONSE A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSÉS PAR MADEMOISELLE ***, AGÉE DE DOUZE

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers !*

Pour les vers, quoi ! vous quittez
Les plaisirs de votre âge !
Ma muse, que vous flattez,
Aux Amours rend hommage.
Ce sont aussi des enfans
A la voix séduisante ;
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers ?
De pleurs on les arrose.
Ce n'est point aux chansonniers
Que la gloire en impose.
La fleur, orgueil du printemps,
Est le prix qui nous tente.
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante !

Jeune oiseau, prenez l'essor,
Égayez le bocage.
Par des chants plus doux encor
Brillez dans un autre âge.

De les inspirer je sens
Combien l'espoir m'enchante.
Mais, hélas! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante!

De me couronner de fleurs,
Oui, vous perdrez l'envie;
Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie.
Puissiez-vous, pour mon encens,
Être alors indulgente!
Mais à peine vous aurez vingt ans
Que j'en aurai cinquante.

LA FUITE DE L'AMOUR.

AIR :

Je vois déja se déployer tes ailes,
Amour, adieu! mon bel âge est passé.
D'un air moqueur les Graces infidèles
Montrent du doigt mon réduit délaissé.
S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas! que tu m'en punirais?
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance,
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts;
Dans la beauté j'adorai ta puissance
Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.

Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,
Tes sombres feux, le poison de tes traits.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
Tous les baisers que Rose me donna,
Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
Non les soupirs perdus près de Nina.
Pour bien aimer l'une avait trop de charmes;
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire,
Fuis! car déjà tu souris de pitié.
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes:
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;
Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

L'ANNIVERSAIRE.

AIR : *Du partage de la richesse*

Depuis un an vous êtes née,
Héloïse, le savez-vous?
C'est là votre plus belle année,
Mais l'avenir vous sera doux.
Voici des fleurs que l'on vous donne
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,
Charmante avec cette couronne,
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère,
Sachant qui vous donna le jour,
Devine que vous saurez plaire;
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
Redoutez-le pour mille causes,
Bien qu'il vous soit frère de lait,
Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance aux ailes brillantes
Sur vous se plaît à voltiger :
De combien de formes riantes
Vous dote son prisme léger!
A ses doux songes asservie,
Vous serez heureuse en effet,
Si pour chaque âge de la vie
Elle vous réserve un hochet.

LE VIEUX SERGENT.

1815.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître;
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas! »

Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas! soudain, tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas [1].
« Ah! si jamais vous vengez la patrie,
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
« Ces paysans, fils de la république,
« Sur la frontière, à sa voix accourus?

[1] La France était alors couverte de drapeaux étrangers.

« Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
« Tous à la gloire allaient du même pas.
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!

« De quel éclat brillaient dans la bataille
« Ces habits bleus par la victoire usés!
« La Liberté mêlait à la mitraille
« Des fers rompus et des sceptres brisés.
« Les nations, reines par nos conquêtes,
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
« Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;
« Par la cartouche encor toute noircie,
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
« La Liberté déserte avec ses armes;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
« A notre gloire on mesure nos larmes.
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant, lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent:
« Il en est temps! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent:
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas! »

LE PRISONNIER.

AIR : *De la Balançoire*, d'AMÉDÉE DE BEAUPLAN.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Ainsi chante, à travers les grilles,
Un captif qui voit chaque jour
Voguer la plus belle des filles
Sur les flots qui baignent la tour.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge,
Dans ce vieux fort inhabité,
J'attends, chaque jour, ton passage,
Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle,
Ton sein forme un heureux contour.

A qui ta voile obéit-elle?
Est-ce à Zéphire? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre!
Tu veux m'arracher de ce fort.
Libre par toi, je vais te suivre;
Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance
Semble mouiller tes yeux de pleurs.
Hélas! semblable à l'espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie!
Mais non : vers moi tu tends la main.
Astre de qui dépend ma vie,
Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide,
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L.***.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole
Corinne, il fut des anges révoltés.
Dieu sur leur front fait tomber sa parole,
Et dans l'abyme ils sont précipités. (*bis.*)
Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,
Contre ses maux garde un puissant secours : (*bis.*)
Il reste armé de sa lyre divine.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. } *bis.*

L'enfer mugit d'un effroyable rire,
Quand, dégoûté de l'orgueil des méchans,
L'ange, qui pleure en accordant sa lyre,
Fait éclater ses remords et ses chants.
Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
Mais, ici-bas, veut qu'il charme nos jours.
La poésie enivrera le monde.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,
Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
Soudain la terre entend des voix nouvelles,
Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.
L'autel s'épure aux parfums du génie.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'envie,
Poursuit cet ange échappé de ses rangs;
De l'homme inculte il adoucit la vie,
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes,
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,
Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole?
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?
Mais vous chantez, mais votre voix console;
Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé. (*bis.*)
Votre printemps veut des fleurs éternelles,
Votre beauté de célestes atours; (*bis.*)
Pour un long vol vous déployez vos ailes;
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. *bis.*

LA VERTU DE LISETTE.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Quoi! de la vertu de Lisette
Vous plaisantez, dames de cour!
Eh bien! d'accord : elle est grisette,
C'est de la noblesse en amour. (*bis.*)
Le barreau, l'église et les armes,
De ses yeux noirs font très grand cas.
Lise ne dit rien de vos charmes; } *bis.*
De sa vertu ne parlons pas.

D'avoir fait de riches conquêtes
L'osez-vous bien railler encor,
Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
Vous voit adorer son veau d'or?
L'empire a, pour plus d'un service,
Long-temps soudoyé vos appas.
Lise est mal avec la police;
De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte
Qu'elle n'y retrouve du feu;
Un marquis, dont la vie est sainte,
Veut à la cour la mettre en jeu.
Par elle, illustrant son mérite,
Sur les ducs il aura le pas.
Lisette sera favorite;
De sa vertu ne parlons pas.

Çà, mesdames les dénigrantes,
Si cet honneur vient la trouver,
Vous vous direz de ses parentes,
Vous ferez cercle à son lever.
Mais dût son triomphe et ses suites
De joie enfler tous les rabats,
Se confessât-elle aux jésuites.
De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques,
Le mot *vertu*, dans vos caquets,
Ressemble aux grands noms historiques
Que devant vous crie un laquais. (*bis.*)
Les échasses de l'étiquette
Guindent bien haut des cœurs bien bas;
De la cour Dieu garde Lisette!
De sa vertu ne parlons pas. } *bis.*

LE VOYAGEUR.

AIR : *Plus on est de fous, plus on rit.*
(Sans la reprise finale.)

LE VIEILLARD.

Voyageur, dont l'âge intéresse,
Quel chagrin flétrit tes beaux jours?

LE VOYAGEUR.

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,
En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.
Bientôt le crime aura des temples :
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux.
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu qu'on dit si consolant,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage,
Versons-nous d'un vin généreux.
Hélas! mon fils aurait ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non, il n'est point d'Être suprême
Qui seul peuple l'immensité,

Et cet univers n'est lui-même
Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse
Arrache un soupir douloureux;
Elle a consolé ma vieillesse.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste,
Ce Dieu vient-il guider nos pas?
Eh! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas?

LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure:
Chasse tes rêves ténébreux.
Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

L'étranger reste, il plaît, il aime,
Et de fleurs bientôt couronné,
Époux et père, il va lui-même
Dire à plus d'un infortuné:
« Le sort est injuste, sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux. »

MON ENTERREMENT.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.* (DE LEMAIRE.)

Ce matin, je ne sais comment,
Je vois d'Amours ma chambre pleine;
J'étais couché, sans mouvement.
Il est mort, disaient-ils gaîment,
De l'inhumer prenons la peine.
Lors je maudis entre mes draps
Ces dieux que j'aimais tant à suivre.
Amis, si j'en crois ces ingrats,
Plaignez-moi (*bis*), j'ai cessé de vivre. (*bis.*)

De mon vin ils prennent leur part;
Ils caressent ma chambrière :
L'un veut guider le corbillard,
Et l'autre d'un ton nazillard,
Me psalmodie une prière.
Le plus grave ordonne à l'instant
Vingt galoubets pour mon escorte :
Mais déja la voiture attend.
Plaignez-moi, voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,
Les Amours suivent sur deux lignes :
Le drap, où l'argent brille en pleurs,
Porte un verre, un luth et des fleurs,
De mes ordres joyeux insignes.

Maint passant, qui met chapeau bas,
Se dit : Triste ou gai, tout succombe !
Les Amours font hâter le pas.
Plaignez-moi, j'arrive à ma tombe.

Mon cortége, au lieu de prier,
Chante là mes vers les plus lestes.
Grace au ciseau du marbrier,
Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.
Tout redit ma gloire en ce lieu,
Qui bientôt sera solitaire :
Amis, j'allais me croire un dieu.
Plaignez-moi, voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment,
Par là passait mon infidèle ;
Lise m'arrache au monument ;
Puis encor, je ne sais comment,
Je me sens renaître auprès d'elle.
De la vie et de ses douceurs,
Vous qu'à médire l'âge excite,
Vous du monde éternels censeurs,
Plaignez-moi (*bis*), car je ressuscite. (*bis.*)

LE POÈTE DE COUR.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

1824.

AIR : *De la Treille de sincérité.*

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour. (*bis.*)

Te chanter encore, ô Marie!
Non vraiment je ne l'ose pas.
Ma muse enfin s'est aguerrie,
Et vers la cour tourne ses pas. (*bis.*)
Je gage, s'il naît un Voltaire,
Qu'on emprunte pour l'acheter.
Prêt à me vendre au ministère,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Ce que je dirais pour te plaire,
Ferait rire ailleurs de pitié:
L'amour est notre moindre affaire,
Les grands ont banni l'amitié.

On siffle le patriotisme,
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter;
J'adresse une ode à l'égoïsme.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire
L'éloge des Grecs valeureux,
Contre qui l'Europe conspire
Pour ne plus rougir devant eux.
En vain ton ame généreuse,
De leurs maux se laisse attrister,
Moi je chante l'Espagne heureuse.
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Dans mes calculs, Dieu! quel déboire
Si de ton héros je parlais!
Il nous a légué tant de gloire,
Qu'on est embarrassé du legs.
Lorsque ta main pare son buste
De lauriers qu'on doit respecter,

J'encense une personne auguste.
Pour toi je ne puis plus chanter

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

Pourquoi douter, chère Marie,
Que ton ami change à ce point?
Liberté, gloire, honneur, patrie,
Sont des mots qu'on n'escompte point. (*bis.*)
Des chants pour toi sont la satire
Des grands que j'apprends à flatter.
Non, quoi que mon cœur veuille dire,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour. (*bis.*)

OCTAVIE.

AIR : *Des Comédiens.*

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfans de l'empire,
A la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé!

Belle Octavie! à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui?
Ton char, traîné par deux coursiers rapides,
Laisse trop loin les amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage
Tant d'opulence annonce ton crédit;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage;
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites;
Que par les grands tes vœux soient épiés;
Déja, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais, à la cour, lis sur tous les visages,
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :
Les délateurs respectent nos loisirs.
Tous à leur prince ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux;
Charger de fers les muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein il cuve son nectar,

Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes;
Mais dans ces murs ouverts à tant de pleurs
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde:
Avec les siens ne confonds plus tes jours.
Ah! trop souvent la liberté du monde
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

LES TROUBADOURS.

DITHYRAMBE.

AIR: *Je commence à m'apercevoir, etc.*

J'entonne sur les troubadours
Un chant dithyrambique.
Malgré goût et logique,
Coulez vers longs, moyens et courts.
Momus sommeille,

Qu'on le réveille;
Gai, farfadet, qu'il rie à notre oreille.
Laissons, malgré maux et douleurs,
L'espérance essuyer nos pleurs.
Lisette, apporte et du vin et des fleurs.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres

Toi, doux rimeur, que la beauté
Mène par la lisière,
Unis parfois le lierre
Aux roses de la volupté.
Coupe remplie
Par la folie
Met en gaîté femme tendre et jolie.
La colombe d'Anacréon,
Dans la coupe de ce barbon,
Buvait d'un vin père de la chanson.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui fais de religion
Parade à chaque rime;
Qui sur la double cime
Fais grimper la procession,
Ta muse en masque
Est lourde et flasque;
Mais qu'un tendron te tire par la basque,
Tu lui souris; et le bon vin,
Pour toi ne vieillit pas en vain,

Beau joueur d'orgue au service divin.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour psautier,
Du joug je te délie.
Veux-tu, près de Thalie,
De Regnard être l'héritier?
De cette muse
Parfois abuse;
Enivre-la, Molière est ton excuse.
Elle naquit sur un tonneau;
Pour lui rendre un éclat nouveau,
Puise la joie au fond de son berceau.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Du romantisme jeune appui,
Descends de tes nuages;
Tes torrens, tes orages
Ceignent ton front d'un pâle ennui.
Mon camarade,
Tiens, bois rasade;
C'est un julep pour ton cerveau malade.
Entre naître et mourir, hélas!
Puisqu'on ne fait que quelques pas,
On peut aller de travers ici-bas.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Oui, trouvères et troubadours
Sablaient force champagne.
Mais je bats la campagne,
L'ode et le vin font de ces tours.
Le ciel nous dote
D'une marotte
Tour à tour grave, et quinteuse et falote.
Le soleil s'est levé joyeux,
Le front barbouillé de vin vieux.
Ah! tout poëte est le jouet des dieux.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères,
Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

LES ESCLAVES GAULOIS.

CHANSON ADRESSÉE A M. MANUEL.

1824.

AIR : *Un soldat, par un coup funeste.*

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
Levaient la dîme sur les caves
Du maître qui les opprimait.
Leur gaîté s'éveille,
« Ah! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.
« L'esclave est roi quand le maître sommeille.
Enivrons-nous! (4 *fois.*)

« Amis, ce vin par notre maître
« Fut confisqué sur des Gaulois,
« Bannis du sol qui les vit naître
« Le jour même où mouraient nos lois.
« Sur nos fers qu'il rouille
« Le temps écrit l'âge d'un vin si doux.
« Des malheureux partageons la dépouille.
« Enivrons-nous !

« Savez-vous où gît l'humble pierre
« Des guerriers morts de notre temps ?
« Là, plus d'épouses en prière ;
« Là, plus de fleurs, même au printemps.
« La lyre attendrie
« Ne redit plus leurs noms effacés tous..
« Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
« Enivrons-nous !

« La Liberté conspire encore
« Avec des restes de vertu ;
« Elle nous dit : Voici l'aurore :
« Peuple, toujours dormiras-tu ?
« Déité qu'on vante,
« Recrute ailleurs des martyrs et des fous.
« L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
« Enivrons-nous !

« Oui, toute espérance est bannie,
« Ne comptons plus les maux soufferts.
« Le marteau de la tyrannie
« Sur les autels rive nos fers.

« Au monde en tutelle,
« Dieux tout puissans, quel exemple offrez-vous!
« Au char des rois un prêtre vous attelle.
« Enivrons-nous!

« Rions des dieux, sifflons les sages,
« Flattons nos maîtres absolus.
« Donnons-leur nos fils pour otages;
« On vit de honte, on n'en meurt plus.
« Le plaisir nous venge:
« Sur nous du sort il fait glisser les coups.
« Traînons gaîment nos chaînes dans la fange.
« Enivrons-nous! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse.
Il crie à des valets: « Courez!
« Qu'un fouet dissipe l'allégresse
« De ces Gaulois dégénérés. »
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous!

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge,
Aurais-je peint nos tristes jours?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds!
Mais pour la patrie,
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie:
Enivrons-nous! (*4 fois.*)

TREIZE A TABLE.

AIR : *De Préville et Taconnet.*

Dieu ! mes amis, nous sommes treize à table,
Et devant moi le sel est répandu.
Nombre fatal ! présage épouvantable !
La Mort accourt ; je frissonne éperdu. (*ter.*)
Elle apparaît, esprit, fée ou déesse,
Mais belle et jeune, elle sourit d'abord. (*bis.*)
De vos chansons ranimez l'allégresse ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête,
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs :
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
Elle me montre une chaîne brisée,
Et sur son sein un enfant qui s'endort.
Calmez la soif de ma coupe épuisée ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre ?
« Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.
« Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
« De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur ?
« Ange déchu, je te rendrai les ailes
« Dont ici-bas te dépouilla le sort. »

Enivrons-nous des baisers de nos belles;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton ame
« Ira franchir tous ces mondes flottans,
« Tout cet azur, tous ces globes de flamme
« Que Dieu sema sur la route du temps.
« Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,
« Goûte sans crainte un bonheur sans remord. »
Que le plaisir use en paix notre vie;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière
Aux cris d'un chien, hurlant sur notre seuil.
Ah! l'homme en vain se rejette en arrière
Lorsque son pied sent le froid du cercueil. (*bis.*)
Gais passagers, au flot inévitable
Livrons l'esquif qu'il doit conduire au port. (*bis.*)
Si Dieu nous compte, ah! restons treize à table;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

LA FAYETTE EN AMÉRIQUE.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Républicains, quel cortége s'avance?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
— Il a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes,
— Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Européen, partout, sur ce rivage,
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge:
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être!
Nous succombions; La Fayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers.

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Réuni jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage:
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats se rappelant ses traits;
Vois tout un peuple, et ces tribus sauvages,
A son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts:
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

L'Européen, que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérans;
Un peuple esclave encensait ces idoles;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers:
Que la vertu rapproche les deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

MAUDIT PRINTEMPS!

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver;
Nous nous aimions sans nous connaître;
Nos baisers se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage;
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

Il se perd dans leur voûte obscure,
Cet ange éclatant qui, là-bas,
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux, un jour de frimas:
Ils l'appelaient, et leur manége
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige!
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

Sans toi je la verrais encore
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche, comme on nous peint l'Aurore
Du jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire:
Mon étoile achève son cours;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

C'est l'hiver que mon cœur implore;
Ah! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

.....

PSARA [1],

ou

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Nous triomphons! Allah! gloire au prophète!
Sur ce rocher plantons nos étendards.
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
En vain sur eux font crouler ses remparts.
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats.
Exterminons une race invincible;
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

[1] Le désastre de Psara ou Ipsara est encore trop récent pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitans. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vînt ici raconter tous tes maux [1] !
Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux?
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats [2],
Tes fils mourans disaient : N'implorons qu'elle.
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes,
Psara succombe et voilà ses soutiens!
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.
Pillons ces murs! de l'or! du vin! des femmes!
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifira vos ames :
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse! et soudain...
Paix! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple;
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple.
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

[1] Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios, ou Scio, car c'est le même nom, corrompu par la prononciation italienne.

[2] Le nombre des cadavres entassés dans cette malheureuse contrée fit craindre aux chefs ottomans que la

A notre rage ainsi rien ne s'oppose;
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul [1] contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts!
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte hellène a surpris le rivage [2],
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

peste ne se mit dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

[1] Constantinople. Stamboul est le nom que lui donnent les Turcs.

[2] Quelque temps après la ruine de Psara, les Grecs firent une descente dans l'île, et une partie de la garnison turque fut égorgée.

LE VOYAGE IMAGINAIRE.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

L'automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles,
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux, qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons! partons! la barque est préparée.
Mer, en ton sein, garde-moi de périr.
Laisse ma muse aborder au Pirée;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie,
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène, encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée,
Et si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée:
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 DEC 1937
LIBRARY

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES CHANSONS.

A Antoine Arnault.	Page 176
Académie (l') et le Caveau.	36
Adieux à des Amis.	261
Adieux à la campagne.	377
Adieux de Marie Stuart.	139
Adieux (les) à la gloire.	355
Age futur (l'), ou Ce que seront nos enfans.	68
Agent provocateur (l').	386
Ainsi soit-il!	53
Ami Robin (l').	75
Amitié (l').	403
A mon ami Désaugiers.	191
Ange exilé (l').	148
Anniversaire (l').	443
Aveugle (l') de Bagnolet.	274
Bacchante (la).	31
Beaucoup d'amour.	107
Bedeau (le).	170
Billets (les) d'enterrement, chanson de noce.	156
Bon Français (le).	102

Bon Ménage (le). Page 293
Bonne Fille (la), ou les Mœurs du temps. 60
Bonne Maman (la). 426
Bonne Vieille (la). 242
Bon Vieillard (le). 270
Bon Vin et Fillette. 148
Bouquet à une Dame âgée de soixante-dix ans. 144
Bouquetière (la) et le Croque-mort. 251
Bouteille (la) volée. 143
Boxeurs (les), ou l'Anglomane. 113
Brennus. 264
Cachet (le), ou Lettre à Sophie. 438
Cantharide (la), ou le Philtre. 409
Carillonneur (le). 2
Carnaval (le) de 1818. 283
Cartes (les). 305
Célibataire (le). 130
Ce n'est plus Lisette. 206
Censeur (le). 405
Censure (la). 117
Champ (le) d'Asile. 297
Champs (les). 224
Chant (le) du Cosaque. 432
Charles VII. 58
Chasse (la). 381
Chatte (la). 137
Cinq mai (le). 365
Cinquante écus (les). 281
Clefs (les) du Paradis. 266

Cocarde blanche (la). Page 226
Coin (le) de l'Amitié. 66
Commencement (le) du voyage. 91
Complainte d'une de ces Demoiselles. 204
Conseils (les) de Lise. 396
Contrat (le) de mariage. 430
Couplets à ma Filleule. 246
Couronne (la). 292
Couronne (la) de bluets. 421
Déesse (la). 417
Dénonciation en forme d'impromptu. 376
Deux Cousins (les). 358
Deux Sœurs (les) de charité. 199
Dieu (le) des bonnes gens. 259
Docteur (le) et ses Malades. 168
Double Chasse (la). 158
Double Ivresse (la). 86
Eau bénite (l'). 401
Éducation (l') des Demoiselles. 55
Éloge de la Richesse. 159
Éloge des Chapons. 99
Enfant (l') de bonne maison. 325
Enfans (les) de la France. 314
Enrhumé (l'). 331
Épée (l') de Damoclès. 423
Épitaphe (l') de ma Muse. 392
Ermite (l') et ses Saints. 234
Esclaves Gaulois (les). 464
Étoiles (les) qui filent. 328

Exilé (l').	Page 248
Faridondaine (la).	336
Filles (les).	436
Fortune (la).	350
Frétillon.	81
Fuite (la) de l'Amour.	441
Gaudriole (la).	40
Gaulois (les) et les Francs.	78
Gourmands (les).	95
Grande Orgie (la).	109
Gueux (les).	70
Habit (l') de cour.	184
Halte-là.	322
Hirondelles (les).	434
Hiver (l').	211
Homme rangé (l').	146
Indépendant (l').	239
Infidélités (les) de Lisette.	134
Ivrogne (l') et sa Femme.	214
Jeannette.	171
Jeune Muse (la).	440
Jour (le) des morts.	115
Juge (le) de Charenton.	221
Lafayette en Amérique.	469
Liberté (la).	379
Louis XI.	352
Ma Contemporaine.	347
Madame Grégoire.	64
Ma dernière Chanson peut-être.	97

Ma Grand'mère.	Page 44
Ma Guérison.	383
Maison (la) de santé.	425
Maître d'école (le).	128
Malade (le).	419
Ma Lampe.	338
Ma Nacelle.	255
Ma République.	213
Margot.	188
Marionnettes (les).	167
Marquis (le) de Carabas.	208
Marquise (la) de Pretintaille.	342
Maudit Printemps.	471
Mauvais vin (le), ou les Car.	407
Ma Vocation.	193
Mère aveugle (la).	56
Mes Cheveux.	62
Mirmidons (les).	316
Mon ame.	219
Mon Carnaval.	388
Mon Enterrement.	454
Mon Habit.	229
Mon petit Coin.	236
Monsieur Judas.	257
Mort (la) de Charlemagne.	299
Mort (la) du roi Christophe.	348
Mort subite (la).	280
Mort vivant (le).	51
Muse en fuite (la).	373

Musique (la).	Page 92
Nature (la).	303
Nouveau Diogène (le).	125
Octavie.	459
Oiseaux (les).	202
Ombre (l') d'Anacréon.	390
On s'en fiche.	174
Opinion (l') de ces Demoiselles.	182
Orage (l').	362
Paillasse.	217
Parny, romance.	42
Parques (les).	141
Petite Fée (la).	253
Petit Homme gris (le).	49
Petits Coups (les).	163
Pigeon messager (le).	399
Plus de politique.	186
Poëte (le) de cour.	456
Préface.	371
Prière d'un Épicurien.	133
Prince (le) de Navarre.	277
Printemps (le) et l'Automne.	47
Prisonnier (le).	446
Prisonnière (la) et le Chevalier.	162
Psara, ou Chant de victoire des Ottomans.	472
Qu'elle est jolie!	272
Requête présentée par les Chiens de qualité.	105
Retour (le) dans la patrie.	285
Révérends Pères (les).	312

Rêverie (la).	Page 162
Roger Bontemps.	38
Roi d'Yvetot (le)	29
Romans (les).	180
Rosette.	309
Rossignols (les).	320
Sainte Alliance barbaresque (la).	232
Sainte Alliance (la) des Peuples.	307
Scandale (le)	165
Sciences (les).	415
Sénateur (le).	33
Si j'étais petit oiseau.	268
Soir des noces (le).	237
Sylphide (la).	394
Tailleur (le) et la Fée	413
Temps (le).	333
Tourne-Broche (le).	411
Traité de Politique à l'usage de Lise.	178
Treize à table.	467
Trembleur (le).	345
Trinquons.	131
Troisième mari (le).	119
Troubadours (les)	461
Un tour de marotte.	83
Vendanges (les).	360
Ventru (le).	288
Ventru (le) aux Élections de 1819.	301
Vertu (la) de Lisette.	450
Vieillesse (la),	154

Vieux Célibataire (le).	Page 73
Vieux Drapeau (le).	340
Vieux Habits! vieux Galons!	122
Vieux Ménétrier (le).	197
Vieux Sergent (le).	444
Vilain (le).	195
Vin (le) et la Coquette.	230
Violon brisé (le).	428
Vivandière (la).	243
Voisin (le).	149
Voyage au pays de Cocagne.	87
Voyage imaginaire (le).	475
Voyageur (le).	451

FIN DE LA TABLE.

Gozzini
21. 11. 97
L. 45,000
[ZAH]
970993